

UNIVERSITÉ DE PARIS — FACULTÉ DES LETTRES

LA
LIMITE DES DIALECTES
WALLON, CHAMPENOIS ET LORRAIN
EN ARDENNE

THÈSE COMPLÉMENTAIRE POUR LE DOCTORAT
PRÉSENTÉE A LA FACULTÉ DES LETTRES DE PARIS

PAR

Charles BRUNEAU

AGRÉGÉ DE GRAMMAIRE
PROFESSEUR AU LYCÉE DE REIMS



PARIS
LIBRAIRIE ANCIENNE H. CHAMPION, ÉDITEUR
5, QUAI MALAQUAIS, 5

1913

LA
LIMITE DES DIALECTES
WALLON, CHAMPENOIS ET LORRAIN
EN ARDENNE

MACON, PROTAT FRÈRES, IMPRIMEURS

UNIVERSITÉ DE PARIS — FACULTÉ DES LETTRES

LA
LIMITE DES DIALECTES
WALLON, CHAMPENOIS ET LORRAIN
EN ARDENNE

THÈSE COMPLÉMENTAIRE POUR LE DOCTORAT
PRÉSENTÉE A LA FACULTÉ DES LETTRES DE PARIS

PAR

Charles BRUNEAU

AGRÉGÉ DE GRAMMAIRE
PROFESSEUR AU LYCÉE DE REIMS



PARIS
LIBRAIRIE ANCIENNE H. CHAMPION, ÉDITEUR
5, QUAI MALAQUAIS, 5

1913

A MONSIEUR
FERDINAND BRUNOT

Hommage d'affectueuse reconnaissance.

INTRODUCTION

La question des limites de dialectes a été posée depuis longtemps et fréquemment étudiée, tant en France qu'en Allemagne. Je ne reviendrai pas sur l'historique du problème, et je renvoie, pour la bibliographie, à l'article de M. L. GAUCHAT, *Gibt es Mundartgrenzen* (Archiv für das Studium der neueren Sprachen, 1904, t. CXI, p. 365). L'existence des limites de dialectes et la nature de ces limites restent un sujet de controverse.

Il est nécessaire de se demander tout d'abord si le problème a été nettement posé, et si les divergences d'opinions ne proviennent pas d'une confusion entre les mots. Il est frappant, en effet, de constater que les mêmes faits sont interprétés d'une manière directement opposée. M. J. SIMON (*Mélanges wallons*, Liège et Paris, 1892, p. 99) conclut d'un ensemble de faits qu'il a réunis à l'existence de limites dialectales; M. GILLIÉRON considère les mêmes faits comme une preuve éclatante de la non-existence des mêmes limites dialectales (*Romania*, t. XXI, p. 334). Il est donc utile d'établir brièvement ce que peut être une *limite de dialectes*, et, tout d'abord, ce que peut être un *dialecte*.

Les dialectes nous sont connus au moyen âge par les œuvres littéraires, à l'époque actuelle par les parlers locaux. Les dialectes littéraires du moyen âge pourraient avoir une existence purement littéraire, constituer des langues mort-nées, spéciales à une coterie. La langue des Précieuses, au XVII^e siècle, nous offre un modèle bien étudié de ces constructions artificielles; la langue classique, jusqu'à un certain point, en est aussi un exemple. Mais les dialectes du moyen âge n'ont même pas eu cette existence artificielle. Chaque écrivain présente des traits dialectaux qui lui sont propres; chaque

écrivain mélange les formes dialectales et les formes françaises suivant un système qui lui est particulier. Pas plus que les auteurs, les copistes n'ont eu la notion de la pureté de la langue : la plupart des textes du moyen âge offrent un gâchis de formes à peu près complet. La *Passion de Sainte Catherine*, étudiée tout récemment par M. A. THOMAS, est tout à fait caractéristique à ce sujet. Au moyen âge, chacun a son dialecte, comme chacun a son orthographe; l'un et l'autre sont indifférents, pourvu que l'on arrive à s'entendre. La notion de *dialecte* est donc une notion purement *scientifique*; le dialecte n'est qu'une abstraction linguistique, sans réalité objective; un mot commode qui comprend tant bien que mal un ensemble de faits hétérogènes. — La même conclusion résulte de l'étude des parlars actuels : il n'y a pas de dialectes vivants. Les vains essais auxquels se sont livrés tant de dialectologues montrent bien l'impossibilité de définir un dialecte donné par un certain nombre de caractères constants, l'impossibilité de dessiner sur une carte l'étendue et les limites des dialectes ainsi établis. Les patoisants, de leur côté, n'ont aucune idée de ce que peut être un dialecte. Dans toute la région que j'ai parcourue, on distingue des langues, le français, l'allemand, et des patois, tous différents, qui sont particuliers à des groupes restreints. Ces groupes se confondent généralement avec la division administrative de la commune; ils constituent des *centres linguistiques*, très variables comme étendue et comme importance : ils embrassent parfois les hameaux voisins, parfois des agglomérations voisines; quelquefois, au contraire, la même commune, la même agglomération, est partagée en plusieurs groupes linguistiques. C'est là la seule unité reconnue par le sujet parlant, celle qui domine et détermine son langage. Au-dessous, on perçoit des divergences individuelles, qui sont l'objet de plaisanteries sans nombre, et qui sont éliminées soigneusement. A côté de ce groupe s'étendent les groupes voisins, dont le langage est généralement tourné en ridicule. Au delà, le sujet ne connaît que le français. Seul le français est *beau*; seul il existe, dans la pensée du patoisant, côte à côte avec le *wallon*. La signification même de ce mot, qui a été détournée par les dialectologues de son sens primitif, est caractéristique. Dans les villages que j'ai étudiés, on appelle actuellement *wallon* tout ce qui est patois,

par opposition au français. Historiquement, le mot désigne les parlers romans, opposés aux parlers germaniques. C'est ainsi que les doyennés *wallons* du diocèse de Trèves parlent un patois *lorrain*; c'est ainsi que M. SIMON : appelle *wallon* le dialecte *lorrain* de la Poutroie, au grand étonnement de HORNING.

Pour le sujet parlant, il existe donc, à côté du français, une infinité de wallons, dont un seul a quelque intérêt et quelque prestige, le sien; le *wallon* n'existe pas. Dans ces conditions, le *dialecte* ne peut être un parler d'un caractère général, qui dominerait les patois et tendrait à les maintenir dans une certaine unité : chaque patois évolue par lui-même et pour lui-même, soumis à la seule influence des parlers qui sont en rapport direct avec lui. Parmi ces parlers, le français a une influence prépondérante; il envahit les patois par l'école, par le livre ou par les patois plus francisés.

D'ailleurs les patoisants n'ont pas la puissance d'abstraction nécessaire pour se rendre compte des caractères essentiels d'un dialecte. Ils s'attachent, pour distinguer entre eux les langages qu'ils connaissent, à des nuances de détail : la rapidité plus ou moins grande de la prononciation est observée avec grand soin et joue le rôle le plus important dans leurs appréciations. D'un autre côté, les traits distinctifs du langage ont pour le sujet parlant d'autant plus d'importance qu'ils portent sur un plus grand nombre de mots, et que ces mots sont plus souvent prononcés : le patoisant juge des différences dialectales par la *quantité*, non par la *qualité*. Le linguiste et le patoisant ne sont donc d'accord ni sur le choix des caractères essentiels d'un dialecte, ni sur leur importance réciproque. Telle expression continuellement répétée, telle nuance souvent reproduite, qui sont mises sur le même pied que les autres, ou même négligées par le savant, constituent des caractéristiques dialectales extrêmement importantes dans la réalité, et peuvent influer sur l'évolution des patois; tel fait relevé par le linguiste n'a aucune réalité objective : il est mort ou incompris pour le sujet parlant.

Il n'y a donc pas de *dialectes*; et, s'il y en avait, nos cartes seraient impuissantes à les reproduire dans leur réalité. L'unité apparente,

purement abstraite, de dialecte, se résout à l'analyse en une multitude de *groupes linguistiques*.

Le langage du groupe linguistique lui-même n'est ni homogène ni stable. Au point de vue purement *linguistique*, le parler d'une commune tend à évoluer pour des causes internes; au point de vue *social*, le groupe linguistique existe en fonction d'un groupe plus important; au point de vue *historique*, les événements viennent influencer sur la constitution du groupe et indirectement sur son langage. Le patois que nous étudions actuellement est le résultat d'une triple série de causes, *linguistiques, sociales, historiques*; et ces trois causes ont une action différente dans les différents groupes. L'unité apparente du dialecte se résout en une multitude de *cellules* qui vivent de leur vie propre.

A. Causes linguistiques.

Au point de vue linguistique, un patois comprend une *phonétique* et une *morphologie* originales, qui constituent chacune un système homogène. Ces systèmes évoluent suivant leurs lois particulières : ils peuvent se défendre contre l'invasion des formes étrangères. Des verbes nouveaux, des mots importés s'assimilent au fonds ancien du patois.

Le *vocabulaire* et la *syntaxe* n'ont ni la même originalité, ni la même homogénéité. L'ensemble des mots patois ne constitue pas un tout logique : chaque mot a une existence individuelle. Il peut se déformer, il peut émigrer; il peut, dans certains cas, être en avance ou en retard sur l'état phonétique du groupe; il peut lui être absolument étranger. M. Dubois, à Corbion (59¹), est convaincu qu'une *brāzjēr*, en français, s'appelle, en patois, un *sōrbyi* : il n'y a pas de raison phonétique ou linguistique pour que le contraire soit

1. Voy. mon *Étude phonétique sur les Patois d'Ardenne*, p. 69. Les documents que j'utilise ici ont été publiés sous le nom d'*Enquête linguistique sur les Patois d'Ardenne*. Je m'abstiendrai en général de renvoyer à ces deux ouvrages, dont la connaissance est nécessaire pour l'intelligence complète de ce travail. La graphie est celle de l'*Atlas linguistique de la France*, de MM. GILLIÉRON et EDMONT (voy. aussi l'*Étude phonétique*, p. 89 et suivantes).

la vérité. Un mot quelconque, même latin (faire le *vôbiskòm*, l'hypocrite), est parfaitement acceptable dans un parler quelconque : il ne gêne aucune série régulière, à moins qu'il n'appartienne visiblement à un système de correspondances phonétiques bien vivantes. Le vocabulaire peut donc être en continuelle transformation.

En fait, le vocabulaire est la partie essentiellement instable du patois. Cette instabilité provient de deux séries de causes, les unes *internes*, les autres *externes*.

a) *Causes internes*. Tout d'abord, les mots n'ont pas en patois la même fixité qu'en français. Il n'y a pas de dictionnaires patois ; il n'y a pas de littérature patoise. L'emploi des préfixes et des suffixes est libre : beaucoup de mots n'ont pas de forme traditionnelle ; le sujet parlant les recrée au fur et à mesure de leur usage. L'exemple le plus net est celui des *onomatopées*. En français, la poule *glousse* : *glousser*, d'après le Dictionnaire général, c'est, « *en parlant de la poule, faire entendre son cri* ». Ce mot est une onomatopée primitive, actuellement fixée. Au village, on écoute le cri de la poule. Trois variétés sont nettement distinguées : le cri de la poule qui vient de pondre, le cri de la poule qui rappelle ses petits, le cri de la poule effrayée par un oiseau de proie. Il paraît même que la poule qui veut couvrir fait entendre un cri spécial. Pour chacun de ces cris (voy. les cartes *glousser*, et *poule*), il n'y a pas de mot imposé : chaque village a transcrit le cri pour son propre compte, avec des variantes infinies. A Louette-Saint-Pierre (20), il n'y a même pas d'onomatopée habituelle : il y a des poules qui *kôdôka*, d'autres qui *kôdâk*, etc. Le vocabulaire arrêté d'un groupe dialectal est donc réduit à un petit nombre de mots.

Ce noyau patois lui-même tend incessamment à se renouveler. Un certain nombre de mots disparaissent : des homonymes prêtent à confusion ; des mots changent de sens et deviennent inutilisables, parce qu'ils désignent trop d'objets disparates ; d'autres, défigurés par le jeu des lois phonétiques ou par des déformations accidentelles, sont intelligibles.

Le rôle de l'homonymie est indiscutable. Dans notre région, la carte *suie* présente un désordre complet. La suie s'appelle du *suif* (8), du *soufre* (dans le domaine wallon), de la *soufre* (51, 63, etc.).

Les expressions *soufre de cheminée*, *suie de cheminée* (37, 46), témoignent de la gêne éprouvée par les patois. L'homonymie ne devient d'ailleurs une cause d'embarras que dans des cas bien déterminés. Deux acceptions d'un même mot sont senties par le sujet parlant comme deux mots différents : *août*, dans les deux sens de *mois de l'année* et de *moisson*, a subi deux traitements distincts : à plus forte raison a-t-on conscience, quand il s'agit de deux mots différents, de leur individualité propre. Les mots qui prêtent à confusion sont des mots relativement rares, et généralement isolés : leur signification ne semble jouer dans ce cas qu'un rôle très effacé, comme dans les faits d'étymologie populaire et dans la naissance des formes hybrides. L'entourage du mot, en revanche, est un élément essentiel de la confusion. L'étude des homonymes devrait se ramener à l'étude des *groupements syntactiques habituels*. Ces groupements, dans un patois, sont en nombre relativement limité, et reviennent dans la conversation d'une manière régulière. Ils sont, en dernière analyse, la seule réalité linguistique que l'on puisse étudier : dans un langage qui ne s'écrit pas, qui ne se lit pas, le mot n'a qu'une existence abstraite et théorique : le groupe seul est réel et vivant.

Une seconde cause interne, qui me semble plus importante, c'est l'absence du sentiment de la *propriété* des mots. On a souvent remarqué l'usage abondant — et abusif — que font les patois des diverses *figures* dites *figures de grammaire* et *figures de rhétorique*. Il arrive ainsi très vite qu'un mot devient inutilisable. Pour les animaux et les plantes, même bien connues, les mots sont continuellement employés les uns pour les autres : il en résulte une gêne très appréciable. Le mot *framboise*, sous des formes à peine déguisées (*frābôj*, *frābôj*), désigne la myrtille (*airelle*) : cette confusion ancienne a produit des quiproquos sans nombre depuis l'introduction du terme français. L'*araignée* s'appelle comme en français *araignée* ; mais la toile a conservé ce nom. La *taupinière* s'appelle *taupe* (*fôÿô*, m., 12, 13), et réciproquement la *taupe* porte le nom de *taupinière* (*tôpîr*, f., 49, *taupe*, à côté de *tôpyêr*, f., 62, *taupinière*) ; la *fourmilière* s'appelle *fourmi* et la *fourmi*, *fourmilière*. La *taupinière* a été confondue avec la *fourmilière* ; elle est devenue, elle aussi, une *fourmi* (*frumîe*, 21) ; et ce mot s'est répandu, sous des formes déformées et écorchées,

dans tout le nord de la région ardennaise. Mais un mot qui désigne à la fois une *taupinière* (peut-être même une *taupe*), une *fournilière* et une *fourni*, est un mot voué à la disparition. Les villages wallons de mon domaine ne connaissent plus *fourni* au sens de *fourni* : la *fourni* est une *pisseuse*¹, une *kupie*, du verbe *kupiei* (exactement *compisser*), que j'ai relevé au point 49.

Presque toutes les plantes sont nommées au hasard : la *noisette* est une *noix*, le *noisetier* un **noisier*. La *bourdaine* a été confondue avec le *fusain* (*fuzê*, m. pl., 12), et avec le *genévrier* (*pêtuni*, m., 60). Le *sorbier*, qu'on appelle souvent *sorbe*, est au point 63 de la *bourdaine* (*pyâ*, m., mot à mot *puant*), aux points 59, 60, 61, 62, 63, du *genévrier* (*pêtuni*), au point 28 de l'*églantier*, et plus exactement du *gratte-cul* (*kôrôw*, f.). Je ne parle que des arbres, facilement reconnaissables ; je n'avais pas d'herbier pour établir précisément le nom des plantes. La confusion s'étend à tous les animaux sauvages : la *fouine*, le *putois*, la *belette* sont perpétuellement confondus. Le *geai*, au sud du département des Ardennes, porte, dans deux aires voisines, le nom de *Colas* et de *Jacques* (*kêla*, *d'jak*). Il s'est produit une double confusion : au point 82, le *kêla* et le *d'jak* sont considérés comme deux oiseaux différents ; au point 81, le *geai* s'appelle un *kêlad'jak*. La carte *geai* est d'ailleurs caractéristique dans son ensemble : le *geai* ne s'appelle *geai* que dans sept villages sur quatre-vingt-treize ; partout ailleurs son nom est un *surnom* : *Gérard*, *Richard*, *Colas*, *Jacques*. Les objets eux-mêmes échangent leurs noms : les *casseroles*, les *cruches*, portent des dénominations qui varient suivant les villages et suivant les familles : le même modèle porte plusieurs noms, des modèles différents n'en ont qu'un seul. Dans ces conditions le mot s'use vite et doit disparaître pour faire place à un mot plus précis et plus clair.

Les mots perdent leur *sens*, ils perdent aussi leur *forme*. Les lois phonétiques agissent avec rigueur : un mot peut se confondre avec d'autres mots ; c'est ainsi que *suie* s'est confondu avec *suif* et *soufre*. Au point 90, un *týfô*, suivant la remarque du sujet, est un *cheveu* ou

1. Voy. aussi NIEDERLAENDER, *Zeitschrift für romanische Philologie*, t. XXIV, p. 29.

un *cheval* ; *bú* représente aussi bien un *bœuf* qu'une *ampoule* (une *bouille*) aux points 77 et 86. La même loi qui transforme *buée* (lessive) en *byě* transforme *suer* en *eyě*. L'assimilation de deux consonnes contiguës a donné aux mots *génisse*, *genou*, deux formes *dýunis*, *vis*, *dýunđ*, *yđ*, qui sont trop éloignées l'une de l'autre pour être comprises. Les *déformations* sont continues : un tas de gerbes s'appelle une *demoiselle*, une *baisselle*, en patois *bwěěł*. Le mot se transforme en *bwisěł*, *gwisěł* : cette dénomination, dépourvue de tout sens, sans attaches sémantiques, différente d'un village à l'autre, disparaît devant des mots plus clairs, *tasě*, de « tas », *měy*, meule. Un *œuf hardé* est une *wae*. Par agglutination, le mot est devenu *lwae*, puis *lwas*, par imitation du français, où l's, à la finale, correspond au *e* du patois. Un nouvel accident en a fait une *lwat*, un éclair de chaleur ! L'étymologie populaire est intervenue : aux points 91, 92, 93, on dit : un *œuf à éclair de chaleur* (*ú a lwat*). Ce n'est qu'un essai malheureux pour sauver un mot condamné à disparaître¹. Enfin il existe des *mutilés phonétiques* : la *houe* ne présente qu'en deux points la forme régulière *ó* (25, 35), en un seul la forme française *ú* (90) ; le sud de la région ardennaise emploie les types francisés *tiyul*, *tiyěł*, *tiłyěł*, tilleul, à côté du type régulier *tű* (63, 79).

Mais les mots ne disparaissent pas forcément parce qu'ils ont une tare ; le patois n'est pas toujours obligé de combler un vide à l'aide d'une création nouvelle ou d'un emprunt. Il me semble même que ce cas est de beaucoup le plus rare : il ne faut donc pas chercher nécessairement une cause à la disparition de tous les mots. Tous les jours, des milliers de mots naissent en patois : quelques-uns naissent viables, et l'ancien mot disparaît peu à peu. Du mot secondaire *kupie* (f.), fourmi, naît un dérivé en *i* qui désigne la fourmilière : *kupiet*, m. (1). Ce mot entrera en lutte avec l'ancien terme ; il l'emportera peut-être. Les noms de fruits sont étroitement liés au nom de l'arbre qui les porte : les séries *dama*, *damatí* ; *rěn glód*, *rěn glódi* ; *kwěe*, *kwěet*, sont complètes. Sur *noisette*, *nijět*, on devait faire *nijětí* ; sur *fayin*, faîne, *fayiní*. Le premier mot existe partout ; mais *kôri* a survécu. J'ai demandé *noisetier* deux

1. Pour les déformations, on peut consulter les cartes : *guêpe*, *tisonnier*, *églantier*, *chauve-souris*, *cimetière*, *pomme de terre*.

fois; la première fois à côté de *noisette* : « Comment appelez-vous l'arbre qui porte les noisettes? » ; la seconde fois avec *éclisse* : « Comment appelez-vous l'arbre qui fournit les éclisses? » Dans un grand nombre de points j'ai recueilli deux noms différents. Le mot *fayini*, au contraire, est peu répandu : la faine n'a pas actuellement autant d'importance que la noisette dans la vie du village. — Il est arrivé même que le *mot* a créé l'*objet* : M^{me} Ninin (55) est persuadée de l'existence de deux arbres différents, le *fayint*, qui produit les faines, et le *hêtre*, dont les feuilles servent à bourrer les paillasses. Au point 40 le *fô* n'est pas le même arbre que l'*êt*.

b) *Causes externes*. Nous touchons ici aux *causes externes* qui produisent le renouvellement du vocabulaire. La source inépuisable des mots nouveaux, c'est le français. Il ne faut pas se représenter l'arrivée du mot français comme celle d'un suppléant, qui vient remplacer dans un patois les mourants et les malades ; le mot français arrive comme un intrus, et évince peu à peu le terme patois : sa seule supériorité est souvent son origine française. La *taupe* s'appelle partout l'animal qui *fouit* (*fouir* est conservé dans la région ardennaise avec le sens de *bécher*). Le mot français *taupe* apparaît, isolé, sans famille, sans valeur pittoresque. Le point 68, qui se pique d'élégance, dit même *tôb* ; c'est une fausse correction sur le modèle de *tap*, *table*, à côté du français dialectal *tab*. La *taupe* se trouve donc provisoirement pourvue de deux noms. Or la taupe est en général invisible ; elle se révèle par des *buttes* et par des *galeries*. De plus le *fouion* n'avait pas de femelle. La *taupe* est devenue un animal particulier, quelquefois la femelle du *fouion*. Elle creuse des galeries, tandis que le *fouion* élève des buttes. J'ai relevé dans neuf points cette dualité entre le *fouion* et la *taupe* ; dans neuf autres points la *taupe*, distinguée du *fouion*, porte un autre nom. On peut saisir ici nettement le mécanisme de l'intrusion : le mot français, grâce à des circonstances particulières, au lieu d'expulser le mot patois, a enrichi la faune patoise d'un animal nouveau. Le peu de souci de la précision des mots aide encore à la confusion : une *guêpe* et une *wap* sont signalés, au point 74, comme deux animaux différents.

Ce sont là des cas exceptionnels. En général, le mot patois vivote à côté du mot français. Il est méprisé et *grossier* : *væa*,

cercueil, au point 16, est « un laid mot, qu'on n'ose plus prononcer ». Au même point j'ai noté *tyas* (vx) pour *tête* dans mon questionnaire (août-septembre 1909); en juillet 1912 le même sujet, parlant dans le phonographe inscripteur, n'emploie plus que *têt*. Le mot *mynî*, manger, est réservé aux animaux dans la vallée de la Meuse, les gens *mēdy*; au point 5, on empêche les enfants de dire *mynî*. Les habitants de Fumay (18) et de Haybes (15) s'accusent réciproquement d'employer ce mot et prétendent l'ignorer eux-mêmes. Au sud de la région ardennaise je n'avais pas relevé le mot : je l'avais entendu au point 91 dans la bouche de mon sujet. Pendant l'*Enquête phonographique des Archives de la Parole*, *mynî* se trouva inscrit sur un disque au point 87. Le sujet, sa fille et les assistants m'affirmèrent qu'ils ne disaient jamais ainsi, jusqu'à ce que j'ai fait répéter le disque. La forme *slô*, soleil, est également considérée comme déshonorante dans les villages de la vallée française de la Semoy; je n'ai pu savoir dans quels villages elle était employée.

Le vocabulaire, au point de vue purement linguistique, est donc continuellement renouvelé. Mais, à côté d'une valeur linguistique, le mot a une valeur réelle : il est intimement lié à un objet et participe à sa destinée. Les vieux mots disparaissent souvent en même temps que les vieux instruments et les vieilles coutumes. Les mots nouveaux s'introduisent avec les objets nouveaux : il est bien inutile de rebaptiser les inventions récentes; c'est même une opération dangereuse : le paysan de *Lacuisine* (72) qui viendrait à la ville acheter une *turbine* (baratte) pourrait s'en rendre compte.

Le vocabulaire des patois est donc, en lui-même, restreint et instable. Il est peu conservateur : les termes vieillis lui échappent à jamais. Il se renouvelle sans cesse, sous l'influence des lois internes qui règlent son développement phonétique, et par suite d'une invasion continue de termes étrangers. J'ai insisté sur ce point pour établir *qu'on ne peut se fonder sur les éléments du vocabulaire dans la détermination des frontières dialectales*. Les caractères phonétiques et morphologiques constituent un cadre à peu près fixe où passent successivement, au cours des âges, les séries éphémères des mots¹.

1. Il arrive un moment où les faits phonétiques présentent le même état

Comme le vocabulaire, la syntaxe ne constitue pas un tout homogène. Les faits de syntaxe sont isolés : on ne sent pas entre eux un lien, on ne saisit pas leur unité profonde. D'ailleurs, ce qui caractérise la syntaxe des patois, c'est moins un système particulier de règles que l'absence de règles définies.

B. *Causes sociales.*

J'ai considéré jusqu'ici le centre linguistique isolément. Mais en réalité il est entouré d'autres centres linguistiques : ces centres agissent et réagissent les uns sur les autres.

Un groupement social quelconque n'existe qu'en fonction des groupements voisins : un patoisant ne parle pas patois exclusivement avec les personnes de son village ; dès lors le parler du village tend à se transformer. Le langage est l'instrument essentiel de la vie sociale : il *faut* comprendre et être compris. Le parler local, qui tendrait, par habitude et par routine, à rester sensiblement identique à lui-même, doit se modifier sous l'influence des parlers voisins. Le langage individuel est en rapport avec l'expansion sociale d'un individu ; le paysan attaché à la glèbe peut parler une langue moins compréhensive que le marchand ambulant ; le village purement agricole peut avoir un patois plus spécial qu'un village où la population s'adonne à la batellerie. Mais il est impossible de trouver un village pratiquement isolé ; et dès lors une étude purement linguistique d'un patois est illusoire. Ce que nous prendrons pour le résultat d'une évolution naturelle ne sera qu'une influence étrangère : influence puissante et implacable ; un patois local est restreint à un groupe de personnes réduit et à un cercle d'idées étroit ; il est obligé, pour vivre, de s'adapter à des sujets nouveaux et à des idées nouvelles, de plus en plus nombreuses. La vie sociale n'est qu'une suite de compromis entre nos tendances individuelles et les exigences du milieu où nous vivons ; la vie du langage n'est, elle aussi, qu'une série de compromis. Les fantaisies individuelles sont maintenues

de confusion. Au point 63, dans la phrase : « il y avait beaucoup de fruits », on dit beaucoup de *frwi* ; « un fruit tendre » est « un *frê* tendre ». Dans la conversation le sujet prononce constamment *frwi*.

dans des limites étroites par le parler du groupe linguistique auquel appartient l'individu ; les variations dialectales sont dirigées et contenues par un type de langage plus général : le besoin qui domine toute l'évolution des patois, c'est le besoin d'être compris par le plus grand nombre de personnes possible. Au fur et à mesure que les relations entre villages se multipliaient et s'étendaient, un langage de plus en plus général devait se superposer aux patois particuliers : la raison profonde de l'invasion du français est la révolution économique qui résulte du développement des moyens de communication.

C. Causes historiques.

L'évolution linguistique est donc dominée par les nécessités sociales. Mais le groupe social dont le langage apparaît comme le reflet n'est homogène ni dans sa constitution, ni dans son histoire. Des races différentes se sont établies successivement sur notre sol, apportant avec elles un langage différent. Les Français ou les Belges qui parlent les dialectes ardennais sont un mélange, variable suivant les régions, de populations gallo-romaines, — terme qui dissimule une diversité très grande de races, — et de peuplades germaniques, très différentes entre elles. Les villages se sont fondés à une époque différente : le point de départ de l'évolution linguistique n'est pas le même pour chaque groupe. Des raisons économiques ont modifié la distribution et l'importance de ces centres : telle ville a été réduite aux proportions d'un hameau ; tel village, qui comptait vingt-cinq feux à la Révolution, est devenu une ville de dix mille habitants. Les groupements sont exposés aux hasards de la guerre : Sévigny-la-Forêt, en 1657, est réduit à deux ménages et demi ; la population des Mazures (autrefois quarante habitants) est quintuplée à la même époque (quarante-quatre ménages, plus vingt-trois veuves). Telles sont les principales causes qui ont créé et bouleversé les groupements et les races, faisant naître et mourir en même temps les dialectes et les patois.

Il n'existe donc pas de dialectes, mais seulement une poussière de centres linguistiques indépendants les uns des autres. Chacun

de ces centres a un langage particulier qui a évolué d'après ses lois propres, sous l'influence des centres voisins ou des langues littéraires : ce langage est caractérisé non pas par un vocabulaire ou une syntaxe traditionnelle, mais par une série de traits phonétiques et un ensemble de formes originales. Ces traits phonétiques peuvent être communs à plusieurs villages ou même à une région entière; mais la linguistique est incapable d'expliquer ces coïncidences. La langue d'un groupe est la conséquence de son histoire : au moment de la fondation du village, l'origine des fondateurs explique leur langage ; les relations du groupe avec les groupes voisins sont la cause des modifications linguistiques les plus importantes; la destruction ou le développement du groupe expliquent la disparition du langage primitif et la naissance d'un parler nouveau. C'est la géographie et l'histoire d'une région qui ont décidé des groupements de populations et des groupements de patois : le problème des dialectes et des limites de dialectes est un problème historique.

Le problème de la limite des dialectes s'est donc précisé — et élargi. Le problème linguistique consisterait, étant donné deux états d'un patois isolé à deux époques différentes, à établir les lois internes qui ont déterminé l'évolution régulière du patois. Mais nous n'avons qu'un état, l'état actuel, et l'évolution régulière des patois a été bouleversée à chaque instant par des influences extérieures. L'origine des patois, leurs limites primitives, les modifications de ces limites, la disparition des patois doivent être expliquées par l'histoire. C'est l'histoire qui nous renseignera sur l'époque de la fondation des villages et sur la langue de leurs fondateurs ; c'est elle qui nous montrera les rapports constants des centres linguistiques entre eux ; c'est elle enfin qui nous indiquera l'époque de la ruine des patois, conséquence immédiate et nécessaire de l'anéantissement des groupes sociaux qui les parlaient.

Il peut donc y avoir des *limites de dialectes*, et il est nécessaire de les déterminer : mais ces limites n'ont qu'une existence scientifique et abstraite; elles ne correspondent à rien de réel dans la conscience du sujet parlant. Elles résultent d'une répartition primitive de races qui parlaient un langage originellement distinct : elles ont pu être jadis nettes et précises : les mélanges de

populations et les relations de tout genre entre les villages voisins tendent sans cesse à les faire disparaître. Ces limites n'ont rien d'arrêté ou de définitif : elles sont relatives à un mot, à un sujet, à une époque déterminées. Elles constituent, sur la carte, une bande plutôt qu'un trait : cette bande continue s'élargit ou se rétrécit constamment, au cours des âges, suivant la position géographique, les destinées historiques et la vie économique des villages frontière.

Les patois de la région ardennaise appartiennent à trois groupes dialectaux nettement distincts : le groupe wallon, le groupe champenois, le groupe lorrain. Il y a une limite, flottante et instable, entre le dialecte wallon et le dialecte champenois, entre le dialecte champenois et le dialecte lorrain. Ces limites ont présenté jadis une rigueur absolue ; des siècles d'histoire commune et d'influences réciproques les ont atténuées et fondues. Ces variétés dialectales correspondent à des variétés *ethniques*. Le plateau boisé de l'Ardenne constituait, du sud au nord de mon domaine, une barrière naturelle. Percée momentanément par les voies romaines, la Forêt, dès les premières invasions franques, redevint une barrière impénétrable. Cette barrière a décidé des conditions de la colonisation germanique. Au nord, des tribus de barbares ont couvert la Wallonie de leurs établissements : la langue romane a survécu cependant, sur ce pays presque désert, dans la bouche des barbares. Au sud de la Forêt, les Ripuaires du ^v^e siècle se sont étalés librement. Ils avaient refoulé les anciens habitants et le parler roman¹ jusqu'au delà de Trêves. Ils ont colonisé les pays romans d'une manière assez dense pour imprimer aux dialectes lorrains un caractère particulier. A l'abri de la Forêt, le pays rémois, conquis par les Francs de Clovis, ne fut pas colonisé par eux. Entre le lorrain et le picard s'étendit une région de population romane, parlant un dialecte très voisin du français, le champenois.

1. SIDOINE APOLLINAIRE écrit au Comte Arbogaste : « Sermonis pompa Romani, si quae adhuc uspiam est, belgicis olim sive rhenanis abolita terris in te resedit. Te, vel incolumi, vel perorante, etsi apud limitem latina jura ceciderunt, verba non titubant. »

Vers le ^{vii}^e siècle, la population, dans ces divers domaines, devait parler une langue à peu près homogène¹ : les empereurs francs ignoraient la langue franque dès une époque très ancienne. Cette langue, partout romane, mais plus ou moins influencée par les habitudes d'articulation et d'accentuation germaniques, présentait alors d'une manière distincte nos principaux dialectes : ils devaient évoluer ensuite suivant leurs lois propres, conditionnées, elles aussi, par la diversité de leurs origines.

Ils se trouve que les divisions primitives en cités reproduisent à peu près notre division de dialectes. Il pourrait sembler étrange qu'une limite linguistique se confondît avec une frontière qui n'est même pas une frontière politique, mais une frontière administrative. En réalité il y a là une simple coïncidence : les limites des cités ont été établies grossièrement d'après le relief du sol. La forêt d'Ardenne était, entre Reims et Tongres, une barrière naturelle. Il ne faut pas d'ailleurs se représenter les limites anciennes comme les limites actuelles : le désert d'Ardenne, large de trente kilomètres, était une limite négative. Ce n'est que plus tard qu'on dut préciser, — au fur et à mesure du défrichement de la Forêt, — les possessions réelles des diocèses. Il en fut de même pour la limite du diocèse de Trèves et du diocèse de Reims, fixée seulement au ^x^e siècle. Elle représente une limite géographique et géologique : la limite du pays gaumet, pays fertile, de dialecte lorrain. C'est la fertilité du sol qui a décidé de sa colonisation, de sa langue et de ses affinités politiques.

Les limites dialectales devaient avoir à cette époque une précision qu'elles n'ont pas aujourd'hui. En Ardenne, une bande de vingt à trente kilomètres, jalonnée d'établissements éphémères, devait séparer le wallon du champenois. On peut voir cette frontière tracée par une large bande de forêts sur la carte annexée à cet ouvrage. Au ^{xvi}^e siècle, je n'aurais trouvé, au centre de mon domaine, ni Anchamps (22), ni Laifour (30), ni les Vieux-Moulins-d'Hargnies (23), ni les Hauts-Buttés (24), ni Bosséval (67),

1. Voy. G. KURTH, *La frontière linguistique en Belgique et dans le Nord de la France*, t. II, pp. 4 et suivantes.

ni la Chapelle (70). Au VIII^e siècle, cette masse de forêts était plus dense encore et plus large.

Les limites de dialectes primitives se sont donc établies par colonisations successives. Les *cellae* de Revin, Fumay et Fépin, qui appartenaient aux moines de Stavelot, ont reçu du nord des colons, des lois et un langage ; *Anchamps*, les *Mazures*, ont été fondés par les seigneurs de Montcornet : dès l'origine, la population et la langue étaient champenoises. Chaque fondation de village rapprochait l'un de l'autre les deux dialectes. Il devait arriver que les centres linguistiques appartenant aux deux dialectes fussent assez rapprochés pour s'influencer réciproquement : c'est là une question de date. *Sugny*, par son nom même, atteste une origine ancienne ; il a pu subir l'influence des colonies wallonnes de la Semoy. *Anchamps* est d'origine récente : il a conservé son langage et sa phonétique françaises.

Mais, dès une époque assez ancienne, le problème linguistique se pose d'une autre manière. Un nouvel élément entre en jeu, le français. Il a pour lui toute la force et tout le prestige : il communique sa force et son prestige au dialecte qui le représente presque exclusivement à cette époque auprès des patois locaux, le dialecte champenois. Au XIII^e siècle, le français est installé à Mézières ; dès la première moitié du XIV^e siècle, il est exclusivement employé pour la rédaction des chartes sous une forme à peu près pure. Les pays wallons de la Semoy dépendent, au point de vue politique et religieux, des archevêques de Reims ; les villes, la civilisation, la puissance commerciale, industrielle et politique, sont du côté de la France. Tout cela est insuffisant pour détruire un dialecte, si le groupe social qui le parle reste intact ; mais si le groupe social est bouleversé, si les traditions linguistiques sont affaiblies, ces influences s'exercent et décident de l'avenir linguistique du groupe reconstitué. C'est alors que se placent les guerres du moyen âge. Les villages sont brûlés ; la population, décimée, s'exile. A la même époque l'industrie du fer se développe : les forges s'installent successivement dans toute la Forêt. Au mouvement de dépopulation succède un mouvement de repopulation, très sensible dans les chiffres que j'ai publiés à la suite du nom de chaque village (*Étude*

phonétique des patois d'Ardenne, p. 39). Dès cette époque, qui s'étend du xv^e au xvii^e siècle, le français est installé définitivement sur une partie de mon domaine : au nord-ouest et au centre.

Alors se place une accalmie. Les traités de la fin du xvii^e siècle ont fixé la frontière politique de la France : la guerre épargnera la contrée pendant deux siècles. Des parlers locaux pourront se reformer et évoluer à nouveau. Les patois secondaires de la vallée de la Meuse, entre Revin et Mézières, les patois francisés des environs de Mézières et de Sedan ont survécu, ruinés et affaiblis, et se sont transformés depuis cette époque. Les faits de diphtongaison que j'ai relevés à Gespunsart ne doivent pas remonter plus haut. — Mais le développement industriel, dès le début du xix^e siècle, viendra consommer la ruine de ces patois secondaires, reculer peu à peu, devant le français, la limite du patois. C'est devant l'immigration industrielle qu'ont succombé les patois de Nouzon, de Château-Regnault ; leur mort est récente : à Monthermé, les derniers patoisants ont disparu il y a une dizaine d'années. Les parlers wallons eux-mêmes ont cédé : à Givet, le patois est mort. A Vireux-Molhain, j'ai pu voir encore l'un des derniers patoisants. Ailleurs, j'ai pu recueillir quelques débris du patois ancien : à Revin, à Tournavaux, à Deville, à Bosséval, le patois s'éteindra avec les vieillards que j'ai interrogés. L'industrie se développe partout dans la vallée de la Meuse et de la Chiers ; elle limite à l'ouest, de Givet jusque Thonne-le-Thil, le domaine que j'ai étudié ; au sud, les ouvriers d'Izel travaillent dans le bassin de Longwy.

Actuellement les conditions de l'invasion française sont modifiées. Le français ne provient plus d'un centre déterminé ; il ne s'introduit plus seulement dans des cas particuliers ; il apparaît partout, dans les villages les plus reculés et les plus sauvages. Le journal et l'école l'offrent à tous ; les voyages répétés de la population entière font de son emploi une nécessité absolue. Le groupe linguistique, brisé, n'a plus conscience de son originalité. Dans la plupart des villages, les enfants ne parlent plus le patois ; sa disparition est une affaire de temps ; dans les autres, qui semblent devoir rester quelque temps comme des îlots, semblables à celui de Courtisols, les mêmes causes produiront tôt ou tard les mêmes effets. Le journal

et surtout le chemin de fer ont tué la vie locale et les parlers locaux.

Je suivrai dans mon travail l'ordre logique, et j'irai des causes aux conséquences. La *constitution géologique* et l'*aspect géographique* de la région ardennaise ont déterminé son histoire ; je décrirai brièvement à ce double point de vue le domaine que j'ai étudié. J'exposerai ensuite l'*histoire* du pays d'Ardenne en insistant sur les deux événements les plus importants pour l'évolution du langage : la *colonisation franque* et la *dépopulation des villages* à la suite des guerres de l'époque moderne. Enfin j'exposerai l'état actuel des groupements linguistiques tels qu'ils résultent de l'histoire des villages : je négligerai dans cette étude le vocabulaire et la syntaxe pour ne m'attacher qu'aux éléments fondamentaux et stables des parlers locaux : les séries phonétiques et le système des formes.

CONSTITUTION
GÉOLOGIQUE ET ASPECT GÉOGRAPHIQUE
DU
PAYS D'ARDENNE¹

L'*Ardenne*, au sens large où je prends ce mot, n'est pas une région homogène au point de vue géographique, politique et linguistique. Dans le langage du pays et pour le géographe, l'*Ardenne* est le plateau siliceux, élevé de 500 à 700 mètres, qui s'étend des frontières de France jusque Spa, Malmédy et Aix-la-Chapelle. Le département des *Ardennes* ne comprend que quelques cantons situés dans l'*Ardenne* proprement dite. Mais, depuis César, on a confondu avec le plateau ardennais, sous le nom de *Forêt d'Ardenne*, les régions voisines, montueuses et boisées (la Thiérache, au nord ; l'Argonne, à l'ouest), et les villages que j'ai étudiés se trouvent tous dans les limites de l'*Arduenna silva*.

Au point de vue géologique, la région que j'ai parcourue appartient à trois formations bien distinctes. Le relief est assez marqué pour avoir déterminé, dès les origines, l'histoire du pays et sa colonisation ; les conditions de vie imposées par la nature du sol et par le climat sont assez différentes pour avoir exercé une influence profonde sur la race et sur la langue. En allant du nord au sud, j'étudierai successivement les caractères principaux de trois régions naturelles :

1. Sources. — Outre les ouvrages généraux, dont le plus récent est le *Tableau de la géographie de la France*, par P. VIDAL DE LA BLACHE, Paris, Hachette, 1905, j'ai consulté : C. SAUVAGE et A. BUVIGNIER, *Statistique minéralogique et géologique du département des Ardennes*, Mézières, 1842 ; la *Carte géologique agronomique* exécutée par M. MEUGY, ingénieur en chef, et M. NIVOIT, ingénieur ordinaire, Paris, 1873 (carte en couleurs, à l'échelle du 40.000^e) ; l'*Ardenne*, de GOSSELET, Paris, Baudry, 1888.

1° la *Famenne*¹ ; 2° l'*Ardenne proprement dite* ; 3° le *pays des Côtes, ou pays Gaumet*.

1° *La Famenne*.

L'extrême pointe de la contrée que j'ai parcourue, aux environs de Givet, est un massif *calcaire* qui appartient au *devonien moyen* (étage *givétien*²). Il occupe les territoires d'Agimont, de Doisches, Foisches, Fromelennes, Rancennes, Chooz, Ham et Aubrives. Ce calcaire est employé à la fabrication de la chaux ; on exploite dans les environs de Fromelennes du marbre rouge et à Givet un marbre noir taché de blanc connu sous le nom de marbre de Sainte-Anné. A l'époque où l'Ardenne était séparée du Brabant par un bras de mer, les produits d'érosion accumulés et les récifs coraliens ont constitué peu à peu, sur les bords du massif émergé, cette région dénudée et sèche.

La Meuse coule entre des côtes blanches et nues, percées de cavernes, entaillées de nombreuses carrières. Les sommets des côtes, couverts d'une herbe rare, sont semés de pierres blanchies au soleil : ce sont les *tiennes*, où le pâtre communal conduit chaque jour la *herde*, le troupeau de vaches du village. Les ruisseaux ont disparu par les fissures du calcaire, et leur cours, devenu souterrain, a creusé des grottes nombreuses³. Cette contrée, déboisée dès l'époque la plus ancienne, a fourni des abris aux hommes primitifs ; à l'époque romaine, de nombreux filons de minerais, actuellement négligés, ont été exploités. Dépourvue de terre et d'eau, elle ne présente aujourd'hui sur les hauteurs que des friches immenses, entrecoupées de maigres champs d'avoine ou de seigle. La vie du pays est concentrée dans la vallée : là le limon déposé par le fleuve est d'une fertilité exceptionnelle (plaine de Givet, boucle de Chooz), et des

1. Ce mot, d'origine obscure, se rencontre pour la première fois dans une lettre de Gerbald, évêque de Tongres, en 801.

2. M. GOSSELET (l'*Ardenne*) donne, p. 426, la description exacte de ce calcaire, étudié à Givet même.

3. La grotte de *Nichet*, à Fromelennes, est bien connue. Voy. *Les Cavernes et les Rivières souterraines de la Belgique*, par E. VAN DER BROECK, A. MARTEL et E. RAHIR, Bruxelles, 1910.

industries diverses se sont installées, à une époque assez ancienne, à proximité des voies de communication.

2° *L'Ardenne proprement dite.*

En amont de Vireux, l'aspect de la vallée change brusquement. Les côtes se rapprochent et dominent la Meuse d'une hauteur de plusieurs centaines de mètres : c'est *l'Ardenne proprement dite*.

L'Ardenne française constitue, à l'ouest, l'extrémité du vaste plateau (13.500 km.² environ) qui occupe tout le Sud de la Belgique et se lie, par le Schnee Eifel (700 m.), au Massif schisteux rhénan. Il atteint en Belgique, aux Hautes Fagnes de Botranche, l'altitude de 695 m. ; en France, les points les plus élevés sont la Croix-Scaille (504 m., à 8 km. au nord des Hautes-Rivières), la Grande Croix (490 m., Hauts-Buttés), la Haute-Butte (491 m., entre les Hauts-Buttés et Hargnies).

La vallée de la Meuse constitue une sorte de coupe à travers le massif ardennais. Au centre, de Fépin à Braux, les couches les plus anciennes appartiennent à l'époque *primaire (cambrien)*. Au sud et au nord du cap cambrien de Louette-Saint-Pierre, les couches du *devonien* se sont étagées, symétriquement les unes par rapport aux autres, dans le golfe de Charleville et dans le golfe de Givet.

Le massif cambrien. — Le massif cambrien s'étend sur tout le plateau de Rocroi ; coupé par la Meuse entre Braux et Fépin, il va se rétrécissant sur la rive droite jusqu'aux environs de Louette-Saint-Pierre. Haybes et Fumay sont situés à l'extrême pointe d'une bande de *devillien*. Cette formation est caractérisée par ses *schistes* violets ou verts, utilisés déjà à l'époque romaine, et qui sont aujourd'hui encore l'objet d'une exploitation très active. Une seconde bande de *devillien*, d'une largeur moyenne de trois kilomètres et demi, s'étend depuis Rimogne jusqu'à Deville, Monthermé et Château-Regnault. Les schistes, verdâtres ou bleuâtres, alternent avec des quartzites de couleur claire, tirant sur le vert. Entre ces deux bandes se place le *revinien* de Dumont, aux schistes noirs, aux quartzites noirs ou gris, souvent pyritifères (Revin, Anchamps, Laifour). Le cambrien pré-

sente au sud une quatrième formation, les schistes de *Bogny*. Ils constituent, de Renwez à Bogny, sur la Meuse, une bande étroite. On peut rattacher à cette bande un second massif cambrien, assez important, qui occupe, au nord de Sedan, les territoires de Bosséval, Saint-Menges, Fleigneux, La Chapelle et Muno.

Le devonien inférieur. — Les bandes concentriques du devonien inférieur se répondent au nord et au sud de ce noyau cambrien. Elles s'épanouissent en Belgique, et, se rétrécissant peu à peu, viennent couper la Meuse et disparaissent dans la direction du nord-ouest. On distingue deux étages, le *gedinnien* et le *coblentzien*.

On rencontre, en descendant la Meuse à partir de Fumay, les *poudingues* de Fépin, auxquelles correspondent, au sud, ceux de Linchamps; puis l'*arkose* de Haybes, avec les *schistes fossilifères* de Mondrepuits. Cette formation, qui correspond aux *phyllades* de Levrézy, dans le golfe de Charleville, occupe le plateau de Willerzie, Houdremont, Nafrature et Orchimont, et, en partie, le territoire des Hautes-Rivières et de Thilay. Hargnies, au nord, et, au sud, Vresse, Membre, sont sur les *schistes bigarrés* d'Oignies, et les *phyllades bigarrés* de Joigny. Enfin les *schistes* de Saint-Hubert dans le bassin de Givet, les *phyllades* de Laforêt et les *quartzophyllades* d'Aiglemont, au sud, constituent le sous-sol des territoires de Bourseigne, et, au sud, de Laforêt, d'Alle, de Mouzaive et de Rochehaut. — La limite du *gedinnien* et du *coblentzien* est souvent assez imprécise. Montigny et Félenne, dans le golfe de Givet, sont situés sur les *grès* d'Anor. Au sud, deux formations caractérisées par des *schistes gris* et des *quartzites* répondent aux *grès* : une large bande de *coblentzien* part de Nouzon et s'étend jusque Herbeumont, en passant par Corbion, Bouillon, Dohan et Cugnon; Lacuisine, Chiny, et, en partie, Sainte-Cécile, constituent un second groupe. Les *grauwackes* de Montigny, les *grès* de Vireux, les *schistes* dits de Burnot, les *grauwackes* de Hierges, qui viennent au nord reposer sur le givétien, n'ont point de correspondants dans le golfe de Charleville. Là, les couches primaires, qui vont s'abaissant de plus en plus, sont recouvertes par les formations du lias, au sud d'une ligne qui passerait par Renwez, Montcornet et Charleville. A partir de Charleville, la limite s'infléchit vers le sud-est, formant une ligne

sinueuse, avec plusieurs crochets à l'ouest de Bosséval ; elle passe à peu de distance au nord de Saint-Menges et de Fleigneux, près d'Olly et de la Chapelle, et se dirige à l'est-sud-est vers la frontière belge. Muno, Chassepierre, Florenville et Izel marquent en Belgique les limites extrêmes de cette formation géologique, qui, sous l'apparente diversité des roches, présente l'aspect uniforme d'un immense plateau siliceux et boisé.

Le pays, dit M. Vidal de la Blache, « se présente moins comme hauteur que comme forêt » (*Tableau de la France*, p. 64). Cette forêt s'étend à perte de vue, — immense forêt de petits arbres¹, — coupée de rares clairières, de *virées* à genêts, de maigres champs resserrés autour des villages. Le sol végétal existe à peine. L'eau apparaît partout sur un sol imperméable, et le régime des pluies ajoute encore à l'humidité naturelle du sol. A Asfeld (Rethel, Ardennes), il tombe 600 mm. d'eau, à Charleville 725 mm., à Sedan 719 mm., à Givet 750 mm. environ ; — à Gespunsart, il tombe 900 mm., à Monthermé, 1.053, aux Mouches², 1.130 mm. Dans les côtes, l'eau se précipite en ruisselets, elle suinte en *gouttelles* et en *pisselottes* ; sur les plateaux, elle s'amasse en marécages qu'on appelle des *fagnes*. Ces *fagnes* (français fange), ou marécages élevés, sont caractéristiques de l'Ardenne. Sur le plateau de Rocroi, sur le plateau d'Hargnies, elles s'étendent, interminables. Au-dessus des Haut-Buttés, c'est une lande de bruyères, où le pied s'enfonce à chaque instant dans des trous bourbeux ; çà et là la bruyère arrachée montre à nu l'argile blanche ; des fosses irrégulières, pleines jusqu'au bord d'eau croupissante, marquent l'emplacement d'anciennes tourbières. Aujourd'hui partiellement desséchées, les *fagnes* des Buttés, comme celles du plateau de Rocroi, sont boisées peu à peu par les soins de l'administration forestière. Elles restent assez dangereuses pour que des chevaux et des vaches y périssent fréquemment ; et la légende parle de régiments entiers qui y sont restés ensevelis pendant la guerre de 1870.

Le plateau d'Ardenne, assez élevé et très humide, est soumis à un climat rigoureux. La température moyenne est inférieure de 2°

1. Ὡλη γὰρ ἐστὶν οὐχ ὑψηλῶν δένδρων πολλή (STRABON, *Geographica*, IV, 3, 5).

2. Station située au nord de Sedan, sur la frontière belge.

à la température de Charleville. Le froid y est vif, la neige abondante en hiver. Mais ce sont surtout les écarts de température, très sensibles du jour à la nuit, qui nuisent à la végétation. A Vouziers, on compte 70 à 80 jours de gelée par an ; à Rocroi on en compte 100, 130 aux Mouches. Dans le vallon de Baubru, à la surface du sol, ce chiffre s'élève à 180 ; il dépasse 200 dans la vallée de Misère, entre Revin et Rocroi¹. Pendant l'année 1909, d'après M. P. Lebas, il a gelé tous les jours à Sévigny-la-Forêt, dans certains *fonds*. — Le vent souffle avec violence ; à la Neuville-aux-Haies, chaque année, il arrache une à une les pommes d'un pommier qui est le seul arbre fruitier du pays. Ces conditions ont une influence désastreuse sur la végétation. Presque tous les ans, les arbres forestiers ont leurs pousses détruites par la gelée après le 15 juin : « C'est à la rudesse du climat que sont dus ces chênes rabougris, ces landes de bruyère où ne poussent que des carex et des graminées dures, toutes ces plantes qui donnent à la flore de cette région un caractère nettement alpestre » (A. CALLAY, *op. cit.*, p. 37) ; et : « L'Ardenne possède un grand nombre de plantes qui, dans les Alpes et les Pyrénées, ne se rencontrent qu'à 1.000 ou 1.500 mètres : *Ranunculus platanifolius*, *arnica montana*, etc.² ».

Aussi la culture est-elle restreinte à un petit nombre d'espèces. Le noyer n'existe point ; les pruniers et les cerisiers ne portent pas de fruits, à cause des gelées tardives ; les pommiers et les poiriers ne produisent qu'irrégulièrement des fruits acides et sans valeur. D'après des notes manuscrites de Linotte de Poupehan, maire de Bouillon, publiées par OZERAY dans son *Histoire de Bouillon*, p. 268, c'est en 1760 qu'on a planté à Bouillon le premier cerisier, en 1767 le premier prunier, en 1775 le premier pommier à cidre. Les carottes ont été introduites en 1770. Le terrain reste impropre à la culture d'un grand nombre de plantes : la luzerne ne peut pousser en Ardenne ; les légumineuses y viennent mal ; les céréales sont médiocres, sauf l'avoine, l'orge et surtout le seigle. « Un des traits caractéristiques de

1. Voy. A. CALLAY, *Catalogue des plantes vasculaires du département des Ardennes*, Charleville, 1900, p. 36.

2. A. DONNAY, *Les espèces montagnardes de la flore ardennaise*, dans la *Revue d'Ardenne et d'Argonne*, t. VI, p. 201.

l'Ardenne est l'absence presque complète des terres cultivées. Le sol y est trop pauvre pour fournir des récoltes rémunératrices » (A. CALLAY, *op. cit.*, p. 43). La terre est rare, dépourvue de tout élément calcaire; le fumier, faute de paille, manque complètement. Les habitants ont dû recourir à un mode de culture qui semble avoir été celui des populations primitives, mais qui est aujourd'hui partout abandonné, le *sartage*¹. On cultive le sol des bois après les coupes, et l'on fume le sol avec les cendres qui proviennent de la combustion des menues branches. Le bois est coupé à *blanc étoc*. L'on répand à peu près régulièrement sur le sol les branches qu'on n'a pu utiliser à la fabrication des fagots; puis, au jour fixé, on met *les feux*. La coupe est parcourue entièrement par l'incendie, qui laisse derrière lui des tisons à demi brûlés, qu'on utilisera pour les *fourneaux*, et des cendres fertilisantes. C'est le *sartage à feu courant*. Ensuite l'on détache du sol, avec la houe, les gazons roussis seulement par la flamme. Séchés au soleil, ils sont amoncelés en petites meules (*fourneaux*) auxquelles on met le feu. La cendre refroidie est éparpillée sur le sol. On sème le seigle à la main et on recouvre le grain avec la houe. Le seigle, dans ces conditions, pousse très bien; le sol, débarrassé de ronces et d'épines, peut fournir l'année suivante une récolte de sarrazin, et, pendant deux ans, se couvrir d'une herbe abondante. Après sept ans, on y recueille encore une ample moisson de genêts: ces genêts, il y a peu de temps encore, remplaçaient la paille et constituaient l'unique litière des bestiaux. Le *sartage*, qui se reproduisait de vingt en vingt ans dans chaque coupe, disparaît aujourd'hui; il a été longtemps le seul procédé de culture des céréales dans l'Ardenne, et, à l'automne, un brouillard d'âcre fumée s'étendait sur tout le pays (P. LEBAS).

Le climat a eu une influence sensible sur la faune comme sur la flore. Le cheval ardennais, de petite taille, était renommé pour sa sobriété et son énergie. Les vaches, employées comme animaux de trait, étaient petites et maigres d'apparence, mais très résistantes

1. Voir LÉPINE, *Notice sur l'essartage*, Charleville, Huart, 1848; CORNEBOIS, *L'essartage dans l'arrondissement de Rocroy*, Paris, J. Tremblay, 1882; P. LÉTRANGE, *Des droits d'usage dans la forêt d'Ardenne*, Paris, 1909, pp. 35 et suiv.

et bonnes laitières. Même aujourd'hui, la rareté du fourrage et de la paille ne permet pas de leur fournir en été une nourriture suffisante ; la nuit, on lâche les bêtes dans les bois, et c'est là qu'elles trouvent leur pâture, mangeant les plantes clairsemées, les feuilles et même les jeunes pousses.

La vie est donc âpre et précaire sur ce plateau infertile et glacé ; les relations étaient presque impossibles à cause des marécages, et, l'hiver, des bandes de loups tenaient les bois. La population a cherché dans les vallées profondes, à l'abri des vents, un climat plus doux et le limon fertile des rivières.

Les vallées ardennaises ne sont pas hospitalières. J'en ai suivi deux dans mes recherches : celle de la *Meuse*, de Givet à Charleville, sur une longueur de 85 km. environ ; et celle de la *Semoy*, qui constitue au nord la limite de mon enquête, de Monthermé à Izel, sur une longueur de 135 kilomètres (50 km. à vol d'oiseau). Les vallées secondaires ne sont que des ravins, occupés par de maigres ruisseaux au cours torrentiel : sur la rive droite de la Meuse, le *Ruisseau des Moulins* (Rocroi, les Mazures), avec la vallée de Misère ; le ruisseau d'*Alise*, qui se jette dans la Meuse à Fumay. A Vireux, le *Viroin* ne fait qu'effleurer mon domaine. Sur la rive gauche, les ruisseaux de *Maidimont* et de la *Lutinerie* arrosent Neufmanil et Gespunsart ; en aval du confluent de la Meuse et de la Semoy, le *Ruisseau de la Manise* prend sa source aux Buttés et se jette dans la Meuse au nord de Revin ; le *Ridoux* descend d'Hargnies à Montigny. La partie belge du plateau d'Ardenne que j'ai visitée est arrosée par la *Houille* (Orchimont), qui se jette à Givet, et son principal affluent, la *Hulle* (Willerzie). Les affluents de la Semoy sont innombrables et insignifiants : maigres torrents qui coulent entre des côtes abruptes. Les rivières, pour traverser le massif ardennais, se sont engagées dans d'énormes failles, dont elles suivent les nombreux détours, entre des roches à pic. A son entrée dans le massif ardennais, la Meuse, qui se trouve à 130 m. d'altitude, est dominée, à Nouzon, par des hauteurs de 332 m. ; entre Monthermé et Laifour, les côtes s'élèvent à 380 m. ; entre Laifour et Fumay, à 430 m. ; entre Fumay et Fépin, elles ont encore 380 m. : à Givet, où la Meuse coule à 100 m. environ d'altitude, le Mont d'Haura

n'a plus que 230 m., Charlemont 215 m. — La Semoy coule, elle aussi, dans une vallée très profonde ; les rochers qui sont à l'est de Naveaux (Thilay) s'élèvent à 354 m. ; ceux qui dominent Naux (Thilay), à 409 m.

Entre ces murailles de rochers, la rivière, qui coule souvent sur le roc même, n'a pu ni creuser ni élargir son lit. Il y a place à grand'peine pour la ligne du chemin de fer et la route : entre Revin et Laifour, il a été impossible de construire une route, et la ligne du chemin de fer doit couper deux fois la Meuse et traverser un long tunnel. Les agglomérations ont dû profiter, pour s'établir, des confluent, ou des boucles de la rivière. Les maisons s'étagent sur les bords de la rivière, se tassent dans les vallées transversales en d'interminables faubourgs ; souvent il faut creuser dans le roc la place de sa maison (Nouzon). De jardins, peu ; de champs, point. Quelquefois le village s'est installé au sommet d'une boucle (Joiny, Revin ¹). Les terrains d'alluvions qui descendent en pente douce vers le fleuve constituent une campagne restreinte, mais bien protégée et relativement fertile.

Une rivière, pour être utilisable par l'homme, doit être d'un débit régulier et offrir à la navigation un cours facile. Ici les conditions sont différentes pour la Meuse et la Semoy. La Meuse, malgré les nombreux lacets de son parcours et les rochers qui encombraient son lit, a été utilisée de très bonne heure pour la navigation. Dès l'âge de la pierre elle a dû être une voie de communication ; les statuettes de Mercure, les monnaies romaines que l'on a retrouvées un peu partout dans son lit prouvent qu'elle a été fréquentée à l'époque préromaine et à l'époque romaine ². Au moyen âge, elle était sillonnée de coches d'eau ³. Un service régulier réunissait

1. Voy. P. VIDAL DE LA BLACHE, *Tableau de la géographie de la France*, p. 66, et la carte.

2. Voy. DION CASSIUS, XLIV, 42.

3. Pour les relations entre la Meuse et le Rhin, voy. le *Bulletin des Commissions royales d'art et d'archéologie*, Bruxelles, t. XV, p. 211. — Les marchands de Dinant avaient de nombreux privilèges, LACOMBLET, *Urkundenbuch*, t. I, p. 308. Les Archives de Fumay conservent des *Tarifs de péages* ; pour celui de Thuin, ou Tapfesse, à Aubrives, voy. H. DE RADIGUËS, *Les Seigneuries féodales du comté de Namur*, *Annales de la Société archéol. de Namur*, t. XXII, pp. 671 à 674. Enfin le

Mézières à Dinant. C'est par la Meuse que Pierre le Grand, avec toute sa suite, quitta la France en 1717, sur six bateaux ¹. De nombreux trains de bois, ou *givées*, descendaient le cours du fleuve. Aujourd'hui canalisée, grâce à de nombreux barrages et à deux tunnels, dont l'un, celui de Ham, compte 700 m., la Meuse est parcourue par un trafic très intense. C'est d'ailleurs, en amont de Monthermé, une rivière calme, peu sujette à des crues soudaines.

Il n'en est pas de même de la Semoy, qui présente un caractère torrentiel. Les inondations ² de 1776, 1871, 1891, ont détruit, au moment de la fonte des glaces, des villages entiers. Le cours de la Semoy se prête aussi très mal à être un *chemin qui marche*. C'est une rivière au courant maigre, coupé de nombreux rapides, revenant sans cesse sur elle-même en d'interminables lacets : Bohan est à 11 km. de Monthermé à vol d'oiseau, à 25 km. en suivant les méandres de la rivière ; Izel est à 50 km. de Monthermé en droite ligne, à 135 km. par la rivière. Aussi la Semoy ne put jamais être utilisée que pour le flottage ; la navigation y resta à l'état embryonnaire, et les habitants de Nohan, en 1716, écrivaient à l'archevêque de Reims que l'on se servait uniquement sur la rivière de barques « composées d'un seul tronc d'arbre creusé avec la hache » (Arch. de la Marne, à Reims, G. 261). La Meuse a pu être la route de la civilisation : la Semoy a toujours été un obstacle.

Un plateau désolé et sauvage, coupé de vallées profondes et étroites, voilà ce qu'est l'Ardenne. Son nom fut dans l'antiquité et le moyen âge un symbole de sauvagerie ³ (voy. la Chanson de Roland, Parthenopeus de Blois, Gérard de Roussillon, les quatre fils Aymon, Renaud de Montauban, Doon de Mayence, en particu-

Tarif des droits de travers et Pancarte des Rivières de Meuse et Semoy de la Souveraineté de Châteauregnault, 6 mars 1607 (et 1575), se trouve aux Archives départementales des Ardennes, A. 16 (cf. A. 7).

1. *Revue historique des Ardennes*, t. III, p. 71 ; *Revue d'Ardenne et d'Argonne*, t. IX, p. 80.

2. RAYEUR, *Variétés ardennaises*, Charleville, 1892, p. 123.

3. Les textes ont été réunis par H. SARTHOY, *La légende en Ardenne*, Rev. d'Ard. et d'Arg., t. XI, pp. 123 et suiv. ; et CH. HOUIN, *Les régions ardennaise et argonnaise dans les chansons de geste*, ibid., t. XII, p. 69, d'après la *Table des noms propres... compris dans les chansons de geste*, E. LANGLOIS, Paris, Bouillon, 1904.

lier Ogier le Danois¹ ou mieux l'Ardennois, et plus tard Pétrarque). Même à l'époque actuelle, il reste quelque chose de l'impression d'effroi éprouvée, dit-on, par les soldats de César, dans la description de M. P. Vidal de la Blache : « Par-dessus la vallée riante où luisent les eaux, ce *fond d'Ardenne* donne l'impression d'un monde différent, plus froid, plus rude, moins hospitalier... L'Ardenne semble la subite apparition de quelque fragment d'Europe archaïque... » (p. 64), et, p. 67, en parlant des côtes abruptes de la vallée de la Meuse : « Aussi est-ce avec un sentiment de délivrance que l'on échappe, entre Fumay et Givet, à l'oppression de cet étai. »

Tel pays, telle race. L'Ardennais est petit, maigre, au teint mat, aux yeux gris, mais capable d'efforts prolongés et d'une résistance incroyable. La culture des champs n'étant pas rémunératrice, il est *boquillon* ou *cloutier*. Ces vieilles industries ardennaises ont aujourd'hui presque disparu. L'écorce de chêne n'a plus de valeur, et l'on renonce à *peler* ; la fumée des *faudes*, ou meules de charbon de bois, ne s'élève plus guère dans les coupes, depuis que la houille alimente exclusivement les forges². Des usines modernes ont remplacé les vieilles *boutiques* noires et enfumées, où quatre ou cinq ouvriers, réunis pour épargner le charbon, *cloutaient* de cinq heures du matin à huit heures du soir³, pendant que le chien, grimpant dans sa grande roue en bois, activait le soufflet de la forge. La clouterie, introduite par les Liégeois après 1468, en même temps que l'industrie des armes, occupait à la fin du XVIII^e siècle 4.000 cloutiers, et utilisait cinq millions de fer⁴.

En 1827, l'introduction des procédés de clouterie mécanique fit tomber en décadence la clouterie à la main. La substitution de la houille au charbon de bois dans le traitement du fer avait amené la

1. Sur Ogier l'Ardennois, voy. *Romania*, t. XIII, p. 616, note 3; et L. GAUTIER, *Les épopées françaises*, t. III, pp. 53, 54.

2. Voy. A. MEYRAC, *la Forêt des Ardennes*.

3. Voy. E. NIVOIT, *Notions élémentaires sur l'Industrie dans le département des Ardennes*, Charleville, 1869 ; et, plus récemment, J. GÉRARD, *L'industrie ardennaise du fer dans la vallée de la Meuse*, Charleville, 1877.

4. RAYEUR, *Variétés ardennaises*, Charleville (1895), *L'industrie dans les Ardennes avant la Révolution*.

disparition des forges et hauts fourneaux, admirés en 1543 par Bernard Palissy. Pendant le cours du XIX^e siècle, l'industrie ardennaise s'est transformée. Les bois sont expédiés dans les houillères ; distillés dans des *vinaigreries*, ils fournissent l'acide acétique. L'industrie mécanique du fer, dès le second quart du XIX^e siècle, s'est brusquement développée. La canalisation de la Meuse et l'établissement du chemin de fer ont facilité l'introduction des matières premières et l'écoulement des objets fabriqués. Tout récemment, les usines d'estampage se sont jointes aux clouteries et aux boulonneries, et toutes les branches de l'industrie du fer sont exploitées maintenant. Pour bien montrer leur importance et la prospérité du pays, je citerai quelques chiffres qui donnent une idée du mouvement de la population ¹. Revin avait, en 1791, 1.700 hab. ; en 1906, 5.377 ; Braux avait, en 1806, 1.057 hab. ; en 1841, 1.522 ; en 1906, 3.003 ; Château-Regnault-Bogny, en 1855, avait 775 hab. ; en 1906, 3.083 ; Monthermé, en 1806, avait 1.425 hab. ; en 1906, 4.170. Mais aucun exemple n'est plus significatif que celui de Nouzon ; en 1735 et 1764, il comptait 36 feux ; en 1856, 3.025 hab. ; en 1906, 7.574 hab. ².

L'aspect de la vallée, encombrée d'usines, inondée de fumée noire par d'innombrables cheminées, s'est complètement modifié. Des vallées secondaires, autrefois inaccessibles, sont pourvues de voies ferrées : Nouzon à Gespunsart, Monthermé aux Hautes-Rivières, Givet à Flohimont, et, dans un avenir prochain, Revin à Rocroi. Le plateau lui-même a changé d'aspect ; les fagnes desséchées se boisent peu à peu ; les prairies, fumées et amendées par les procédés modernes, servent à un élevage intensif ; des laiteries fournissent un beurre et un fromage renommé (Rocroi). Les terres ont reçu les éléments calcaires qui leur faisaient défaut (chaux, marne) ; des espèces nouvelles, appropriées au climat, permettent d'obtenir des

1. Pour la fin du XVIII^e s., consulter l'*Almanach historique des Ardennes pour 1791*, chez Raucourt, à Charleville ; pour l'époque antérieure, les *Pouillés du diocèse de Reims*, VARIN, *Arch. adm.*, t. II, p. 1025, et le *cadastre de Terwel*, 1656, *Rev. hist. Ard.*, t. IX, p. 129 ; pour la période récente, l'*Annuaire administratif, commercial et industriel du départ. des Ardennes*, Charleville.

2. La population totale des cantons industriels est très dense : Charleville, avec 9.137 hect., a 35,881 hab. ; Monthermé, avec 14.097 hect., 17.640 hab. ; Fumay, avec 16.210 hect., 15.173 hab. ; Givet, avec 11.040 hect., 14.080 hab.

blés superbes dans les *défrichements* pris sur l'antique forêt. L'on peut même voir, à Hargnies, un plant de vignes de Hongrie.

Mais ces brusques changements et l'afflux de la population ont modifié profondément les coutumes du pays et sa langue. Dans la vallée industrielle, le patois se meurt; à Nouzon, à Château-Regnault, à Monthermé, j'ai dû renoncer à étudier le français dialectal qui l'a remplacé et qui tend aujourd'hui à s'implanter partout.

3° *Le Pays des Côtes.*

C'est à Charleville que la Meuse, s'inclinant fortement à l'est, pénètre dans le massif d'Ardenne. Les terrains qu'elle a traversés jusque-là remontent à l'époque *secondaire* (jurassique, lias¹⁾). La Semoy quitte le lias beaucoup plus au sud, après Izel. Tous les villages que j'ai étudiés en deçà d'une ligne qui passerait par Izel, Florenville, Chassepierre, Munro, La Chapelle, Cons-la-Grandville, Aiglemont et Renwez, appartiennent à cette formation géologique, dont les caractères sont opposés à ceux de l'Ardenne.

Le lias se présente sous l'aspect d'une bande très étroite à sa naissance, sur les confins du plateau de Rocroi. Elle longe le massif ardennais pour s'épanouir en Belgique, dans le pays de Tintigny et de Virton. Cette formation, assez restreinte en France, n'y porte point de nom particulier : les habitants l'appellent le *Pays des Côtes* ; en Belgique, c'est le pays *Gaumet*. Le terrain est marneux, sablo-calcaire ou marno-ferrugineux ; les dépôts arénacés dominent dans la constitution du sol. Le relief du pays est peu accentué : c'est une succession régulière de collines qui ne dépassent pas 350 m. La forêt, qui semble avoir primitivement recouvert la plus grande partie du pays, a été presque complètement défrichée : les sommets des côtes seuls sont couronnés de *bochets* ; le reste du pays est en culture. Le sol, arrosé par des pluies assez abondantes (719 mm. à Sedan), est plutôt sec ; le sable absorbe facilement l'eau des pluies, qui reparait aux flancs des coteaux en sources assez importantes. La terre est fertile et facile à cultiver ; la pomme de terre, qui cons-

1. PIETTE, TERQUEM, THIRIET, ont étudié le Lias des Ardennes.

titue la principale culture du pays, est renommée. Les arbres fruitiers sont nombreux et fournissent des fruits d'excellente qualité.

Les vallées, très plates et très larges, sont occupées par de riches prairies, au milieu desquelles les rivières décrivent des lacets sans fin. La plupart des villages que j'ai parcourus, au sud de la région ardennaise, sont situés sur la rive droite de la Chiers, affluent de la Meuse. La Chiers reçoit la *Marche* (Villers-devant-Orval), le *Ruisseau de Matton*, le *Ri de Launoy* (Muno), le *Ruisseau de Pouru*, et se jette dans la Meuse en amont de Sedan. La Meuse recueille encore, avant de pénétrer en Ardenne, les eaux de la *Vrigne* (Bosséval). Ses affluents de gauche, la *Vence* et la *Sormonne*, sont en dehors de la région que j'ai parcourue.

Entre l'Ardenne sauvage et l'aride Champagne, cette *région des Côtes* possède un climat tempéré et un sol riche : les communications y sont faciles, grâce aux vallées. Aussi le pays a-t-il été peuplé d'une manière assez dense dès l'époque romaine. L'industrie s'y est établie à une époque assez ancienne ; en 1543, Bernard Palissy admirait les forges de Givonne ; à la fin du XVIII^e siècle le tissage occupait 15.000 ouvriers à Sedan et dans les villages voisins (Nivoit, *op. cit.*, p. 264). Aujourd'hui la région ne le cède en rien, pour l'industrie, à la vallée ardennaise. Le canton de Mézières, avec 12.397 hect., a 26.348 hab. ; celui de Flize, à demi agricole, avec 13.261 hect., 8.037 hab. ; celui de Sedan-Nord, avec 10.072 hect., 19.416 hab. ; celui de Sedan-Sud, avec 17.886 hect., 22.791 hab. ; celui de Carignan, avec 20.280 hect., 12.413 hab. C'est dans cette région favorisée que se sont établies, à des époques diverses, les agglomérations importantes (Mézières, avant 920 ; Charleville, en 1606 ; Sedan, vers 1440) ; c'est de là que l'industrie s'est répandue dans la vallée ardennaise ; c'est le foyer civilisateur de toute la région que j'ai étudiée, le centre d'où le français a rayonné, et rayonne encore, sur tout le pays d'alentour.

La région dont j'ai recueilli les patois se divise donc, au point de vue géographique, en trois régions naturelles de caractère opposé. Au centre, l'Ardenne proprement dite se présente comme une sorte de barrière, qui divise les populations et les climats. Entre la Famenne, riche en minerais de toutes sortes, et la région agricole du

Pays des Côtes, elle dresse ses plateaux couverts de marais fangeux, coupés de ravins abrupts, à peine habitables et difficilement accessibles.

HISTOIRE DU PAYS D'ARDENNE

Le pays d'Ardenne a été habité dès l'époque paléolithique. Jusqu'à la conquête de la Gaule par César, les populations néolithiques, puis les tribus celtiques, et enfin les Belges, de race germanique, ont occupé le pays : peuplades sans histoire, dont il ne subsiste que de rares vestiges, et dont la langue survit seulement dans quelques noms de lieux. Avec la conquête romaine, la civilisation s'introduit même dans les coins les plus reculés de l'Ardenne. Des bourgs s'établissent dans les vallées, à Yvois (Carignan), à Castrice (Mézières); des villas, éparpillées sur tout le pays, exploitent les mines et pratiquent l'élevage; des voies traversent de part en part, de l'ouest à l'est et du sud au nord, l'antique forêt jusque-là inviolée. Mais cette occupation a été éphémère; dès le milieu du II^e siècle, les bourgs et les villas sont anéanties par le feu, la population massacrée; le pays est devenu un désert, la forêt a recouvert les routes, présentant de nouveau aux invasions la barrière infranchissable de ses marais.

La colonisation franque a été pour notre pays le fait saillant, qui a déterminé, jusqu'à nos jours, les caractères de la race et les caractères de la langue. Les Francs du IV^e et du V^e siècle se sont répandus sur toute la Famenne et s'y sont établis en masse; ils n'ont point dépassé la limite de la Forêt et de l'Ardenne proprement dite. A la fin du V^e siècle, Clovis s'est emparé du Rémois; mais son peuple était installé déjà dans le nord de la Gaule; les Francs ont été maîtres de la région sans l'habiter. Au nord de la Forêt, il y a eu colonisation franque; au sud, il y a eu conquête. Dès cette époque, la vallée de la Semoy marque la frontière de deux races

et de deux langues ; le wallon est dès lors comme une transition entre le Flamand et le Français.

Vers le ^x^e siècle apparaissent les premiers documents historiques. Dans notre pays, sauvage et éloigné des grands centres, ils sont rares et douteux ; l'histoire est obscure et compliquée. Deux faits généraux la dominent, déterminés tous deux par la position géographique de la contrée.

Dès l'origine, la Forêt d'Ardenne est une propriété du fisc ; elle n'est qu'un immense parc de chasse à l'usage des souverains. Mais, à partir de Clovis, elle passe peu à peu aux mains de l'Église, et Charlemagne est déjà obligé de louer aux archevêques de Reims le domaine de Douzy. Les archevêques de Reims, de Liège et de Trèves possèdent le pays ; les abbayes de Stavelot, de Prüm, de Lobbes, de Saint-Hubert, en commencent le défrichement ; des ermites, venus de Calabre, d'Écosse, y avaient apporté, avec la foi, la civilisation. Mais la puissance temporelle se fortifie en face de la puissance spirituelle ; les comtes entrent en lutte avec les archevêques, les avoués se substituent peu à peu aux abbés dans la possession des droits utiles. A l'époque moderne, les postes frontière prennent une grande importance stratégique : les rois de France et les empereurs d'Allemagne, par des procédés divers, ont achevé l'œuvre de spoliation, et la fin de l'époque moderne a été marquée par la décadence absolue de la puissance temporelle de l'Église.

Le second fait est commun à tous les pays frontière. Quand le pouvoir central s'est établi fortement, quand le roi de France et l'empereur d'Allemagne ont commencé à lever des impôts réguliers, il s'est constitué, dans cette zone contestée, une foule de petits États indépendants. MM. H. Stein et Legrand ¹ ont signalé, au sud de notre région, plusieurs villages qui étaient hors des limites du Royaume de France et de l'Empire. Mais, dès le ^{xiv}^e siècle, les rois de France s'efforceront de reculer la frontière établie par les traités de Verdun, en absorbant successivement ces petits États éphémères : c'est en 1815 seulement que sera constituée définitivement, à force d'empiétements successifs sur le territoire de l'Empire, notre frontière actuelle du nord-est.

¹. *La Frontière d'Argonne*, Paris, Picard, 1905, pp. 2 et suiv.

Après la colonisation franque, l'histoire de la région ardennaise peut se diviser en trois grandes époques :

I. *L'époque franque.*

Les premières divisions administratives et politiques du pays : les *Pagi*, la Frontière d'Empire. — La christianisation et la colonisation de l'Ardenne.

II. *L'époque féodale.*

La féodalité. De nombreuses principautés souveraines s'établissent à la limite du royaume de France et de l'Empire.

III. *L'époque moderne.*

Constitution, aux dépens des principautés indépendantes et de l'Empire, de la frontière actuelle de la France.

L'ÉPOQUE PRÉROMAINE ¹

César, vers l'an 50 av. J.-C., a réuni les premiers renseignements historiques que nous ayons sur notre région. Jusque là nous ne pouvons connaître qu'indirectement, au moyen des trouvailles archéologiques, les populations qui ont habité le sol de l'Ardenne. Il est possible cependant de distinguer trois époques : 1° *l'époque préceltique* ; 2° *l'époque celtique* ; 3° *l'époque germanique*.

1° *Époque préceltique.*

Les silex taillés ², à défaut d'ossements, les monuments mégalithiques ³, les tumulus, d'époque et d'affectation assez variables, sont

1. Sur cette époque, voy. J. DÉCHELETTE, *Manuel d'archéologie préhistorique*, Paris, Picard, 1908.

2. Les silex, qui sont assez nombreux, ont été employés comme « fétiches » dès l'antiquité, et nous les retrouvons quelquefois bien loin de leur pays d'origine.

3. On est peu fixé sur l'époque et la signification des mégalithes. Notre région est d'ailleurs singulièrement pauvre en monuments de ce genre. Le menhir de Ham (Inventaire des monuments mégalithiques de la France; *Bulletin de la Société d'anthropologie*, 1880, p. 64) n'a jamais existé (Dr GUELLIOT, *Rev. hist. Ard.*, t. IX, p. 281). La *Table Mangis*, à Château-Regnault, aujourd'hui détruite, peut avoir été

les seuls vestiges qui nous permettent de localiser l'habitat des populations primitives. Ces populations étaient réparties suivant les trois régions naturelles que j'ai distinguées. La Famenne, déboisée, offrait à l'homme des abris naturels dans les grottes nombreuses de ses vallées : les vallées Faunoises (Meuse, Lesse) étaient peuplées d'une manière relativement très dense ¹. La partie crétacée et jurassique du département des Ardennes, jusqu'aux confins du plateau Ardennais, a fourni de nombreux silex ². En revanche, le plateau boisé, sauf à sa périphérie, ne montre aucun vestige du séjour de l'homme à l'époque préhistorique.

Sur les confins de mon domaine, la grotte de Furfooz a été une station paléolithique importante. Quelques débris d'ossements, découverts par le Dr Beugnies dans la grotte de Nichet (Fromelennes), semblent appartenir à ces peuplades primitives. Les silex de l'époque néolithique sont plus fréquents : un marteau casse-tête a été trouvé à Chooz (Dr GUELLIOT, *op. cit.*, p. 270); une hache polie à Hargnies (*ibid.*, p. 289). — Au sud de l'Ardenne, le plateau de Bertaucourt, qui domine Mézières (*ibid.*, p. 289; voy. aussi NUMA ALBOT, *Rev. hist. Ard.*, t. XI, p. 5), a été une station préhistorique. A Floing, près de Saint-Menges, on a recueilli un certain nombre de haches de l'époque néolithique (GUELLIOT, *op. cit.*, p. 279) auxquelles il faut ajouter une hache en silex, trouvée à Saint-Menges, au lieu-dit Chemin des Romains (HANNEDOUCHE, *Dict. hist. des communes de l'Arr. de Sedan*, p. 256). Enfin une « pierre victimaire » signalée auprès de la ferme de Maugré (Carignan) serait, d'après le Dr Guelliot, un polissoir de la même époque ³.

un dolmen (?); MIALARET, *Rev. hist. des Ard.*, t. I, p. 149, est beaucoup moins affirmatif que le Dr GUELLIOT, *Rev. hist. Ard.*, t. IX, p. 276. Enfin M. Pierquin a signalé (*Rev. hist. Ard.*, t. XII, p. 110) un mégalithe en ruines, dont la classification reste incertaine.

1. Voy. ED. DUFONT, *Les temps préhistoriques en Belgique; l'homme pendant l'âge de la pierre dans les environs de Dinant-sur-Meuse*, Paris, 1872; et *Annales de la Société archéologique de Namur*, t. X, p. 1 et suiv. On peut consulter, sur la question, G. et A. DE MORTILLET, *La Préhistoire*, Paris, Schleicher, 1910.

2. Voy. Dr O. GUELLIOT, *La préhistoire dans les Ardennes (âge de la pierre)*, *Rev. hist. Ard.*, t. IX, p. 261. Après l'année 1907, on peut consulter le *Bulletin de la Société Archéologique Champenoise*, Reims.

3. MIALARET, *Rev. hist. des Ard.*, t. I, p. 159; et Dr GUELLIOT, *Rev. hist. Ard.*, t. IX, p. 274.

Notre région a donc été peuplée à l'époque préhistorique. Ces populations, très clairsemées, semblent avoir habité les cavernes des terrains calcaires, sur le pourtour du plateau ardennais. Elles constituaient ainsi deux groupes, au nord et au sud de la forêt d'Ardenne. Ces deux groupes étaient dès cette époque en relation commerciale par le cours de la Meuse : on a retrouvé en abondance dans les gisements belges des silex provenant de la Montagne de Reims¹.

2° Époque celtique

Les populations de l'âge néolithique inhumaient les morts et ne connaissaient point l'usage des métaux. La période néolithique s'est continuée, au nord de la France, jusqu'à une époque assez récente (DÉCHELETTE, t. II, p. 106). C'est vers le XIX^e siècle avant notre ère, semble-t-il, que l'usage du bronze et celui de l'incinération s'introduisirent peu à peu. M. Pierquin fait remonter jusqu'à cette époque les plus anciens des tumulus qu'il a explorés dans la forêt des Pothées, à Sévigny-la-Forêt (*Rev. hist. Ard.*, t. XII, p. 121²). Quelques objets de bronze, découverts dans les environs de Mézières (?), et qui faisaient partie de la collection du commandant Wauthier (*Rev. hist. Ard.*, t. I, p. 250), doivent être rapportés sans doute à cette époque (1900 à 800 av. J.-C.).

La plupart des tumulus que M. Pierquin a explorés sont rangés par lui dans la catégorie des *marchets*³. Un autre groupe de marchets, à la limite septentrionale du plateau d'Ardenne, entre Louette-Saint-Pierre et Gedinne, a été exploré par les soins de la Société archéologique de Namur (*Annales*, t. XV, p. 249)⁴. Ces *marchets* sont des tas, quelquefois très importants, de pierres d'une grosseur moyenne; ils recouvrent le plus souvent une sépulture, mais, dans certains cas, leur signification reste dou-

1. *Bulletin de la Soc. Arch. Champenoise*, 1907, n° 2 et 3, p. 2.

2. Voy. DÉCHELETTE, t. II, pp. 148 et suiv.; *Sépultures de l'âge du bronze*, III et IV.

3. Ces marchets sont très nombreux aux environs de Sévigny-la-Forêt, *Rev. hist. Ard.*, t. IX, p. 294.

4. Aux lieux-dits Gwodo (c'est *Chevaldos*, dans un acte de 1300, voy. C.-G. ROLAND, *Orchimont et ses fiefs*, p. 90, n° 1, et Doc. justif., n° XXVI), Fosse-aux-Morts, les Roches-Coret.

teuse. Ils sont extrêmement nombreux sur toute l'étendue de la Famenne (*Annales de la Soc. arch. de Namur*, t. VII, p. 297; t. XV, p. 321; t. XVI, p. 31; t. XVIII, p. 299); ils ont été étudiés par le Baron Alfred de Loë : *Contribution à l'étude des Marchets* (*Annales de la Soc. arch. de Namur*, t. XXI, p. 47). Ils appartiennent à l'époque hallstattienne, ou premier âge du fer, vers le iv^e ou v^e siècle avant notre ère. On n'a point retrouvé d'objets en fer dans les *marchets* de l'Ardenne; mais M. Pierquin y a remarqué des crasses de houille. Les débris de ces forges préhistoriques s'amassent en quantités quelquefois énormes : on en trouve dans toute la région, où elles sont appelées « *Crayas des Sarrazins* ». Elles ont même été exploitées, à Vireux, à Givet et à Jamoigne, pour le fer qu'elles contenaient. Cette période hallstattienne, dont les sépultures nous montrent confondus les restes des Celtes et ceux des Belges qui les ont suivis, n'avait pas été dépassée par les populations ardennaises au moment de la conquête romaine.

Les établissements gaulois ont dû être peu nombreux et peu importants dans notre région. Des chemins creux, dans la forêt des Pothées, peuvent avoir été des voies gauloises (PIERQUIN, *Rev. hist. Ard.*, t. XII, p. 126); l'une d'elles aurait réuni Aubigny à Revin (?). On a retrouvé des monnaies des Rèmes, des Catalauni¹, des Lingons, sur le plateau de Bertaucourt, déjà habité à l'époque préhistorique; ce plateau a été le siège d'un oppidum gaulois (NUMA ALBOT, *Rev. hist. Ard.*, t. XI, p. 29). La Meuse a été utilisée à cette époque comme voie de communication : on a retrouvé à Monthermé et à Vireux, dans le fleuve, des statuettes du Mercure gaulois.

3^e. Époque germanique.

L'occupation celte semble avoir été assez courte dans notre région. En effet, à son arrivée en Gaule, César ne trouva au nord de la région ardennaise que des Germains : « *plerosque Belgas esse ortos ab Germanis; Rhenumque antiquitus traductos, ... Gallosque, qui ea loca incolerent, expulisse* » (*Comm.*, II, 4); et *ibid.* : « *Condrusos, Eburones, Caeruosos, Paemanos, qui uno nomine Germani appellantur* ». Ces tribus

1. *Dict. arch. de la Gaule*, t. I, fig. 232.

germaniques devaient avoir une civilisation semblable à celle des tribus celtes qu'elles remplacèrent : l'archéologie ne permet pas de distinguer les Belges des Celtes ¹.

C'est en 56 av. J.-C. que César pénétra dans notre pays. Les renseignements topographiques et géographiques qu'il nous fournit sont très vagues, mais reproduisent ses impressions et ses informations personnelles; les données historiques et ethnographiques lui ont été fournies par les Rèmes, et reproduisent leurs traditions, forcément vagues et incomplètes, et leurs racontars, plus ou moins mêlés de légendes.

L'état du sol. — Tout le pays est couvert par la Forêt d'Ardenne (Arduenna silva, V, 3; VI, 29, 31, 33). Cette forêt immense (milibus amplius quingentis in longitudine patet, VI, 29) s'étend du Rhin à la Meuse, couvrant tout le pays des Trévires (per medios fines Treverorum, V, 3) jusqu'au pays des Nerviens (ab ripis Rheni... ad Nervios pertinet, VI, 29) et des Rèmes (ad initium Remorum pertinet, V, 3).

Les peuples. — Les Rèmes occupent à peu près le département actuel des Ardennes, jusqu'aux crêtes boisées du terrain jurassique (de Signy-l'Abbaye à Launois), que César a dû comprendre dans son immense forêt d'Ardenne. Vers le sud, la limite des Rèmes s'avancait vers l'est jusqu'aux confins des Trévires (*quartam [legionem] in Remis cum T. Labieno in confinio Treverorum hiemare jussit* ²).

Au delà de la limite formée par les plateaux boisés de l'Ardenne, de Chiny jusque Signy-le-Petit, habitaient, au nord de la Meuse, les Nerviens (Nervii, II, 4, etc.), et, au sud, les Trévires (Treveri, I, 37, etc.). Il est difficile de localiser les petits peuples alliés des Nerviens ou des Trévires. Ces peuples ne sont cités qu'une fois par César,

1. Ce n'est pas une raison suffisante toutefois pour mettre en doute le témoignage de César, qui est formel.

2. La position des quartiers d'hiver de Labienus est précisée : [Labienus] ab hibernis Ciceronis milia passuum [ab erat] circiter sexaginta. (V, 53). Mais Cicéron était-il à Namur ou à Charleroi ? On a placé Labienus à Lavacherie (sur l'Ourthe, Grand-Duché de Luxembourg). Les historiens locaux se disputent à l'envi ces deux généraux. Voy. par exemple A. PIERROT, *Histoire de Montmédy*, t. I, p. 27.

et sans autre indication : « *Itaque, confestim dimissis nuntiis ad Centrones, Grudios, Levacos, Pleumoxios, Geidumnos, qui omnes sub imperio eorum sunt, Nervii...*, etc. » (V, 39). On a placé un peu au hasard les Pleumoxii vers Couvin, et les Geidumni ¹ au nord-est, en allant vers Namur. La région de Givet aurait appartenu aux Segni (VI, 32), clients des Treveri; au sud des Segni, la plus grande partie des provinces belges de Namur et du Luxembourg aurait été habitée par les Paemani (II, 4), clients, eux aussi, des Treveri ². Ces localisations sont purement fantaisistes; il est vain de rapprocher le mot *Paemani* du mot *Famenne*. Dès l'époque de Tacite, les dénominations générales de ces peuples avaient changé : à plus forte raison les noms de ces petits peuples ³, transcrits plus ou moins exactement par César (la transcription *Alesia* est fautive; voy. Holder, *Aliceltischer Sprachschatz*, à l'art. *Alesia*), transmis plus ou moins exactement par les copistes.

Condition de ces peuples. — Ces populations semblent avoir été peu civilisées. César insiste surtout sur les mœurs des Nerviens, mais il est probable qu'il a rangé sous cette dénomination vague aussi bien les habitants de la forêt d'Ardenne que ceux de la forêt Charbonnière. Il les dépeint comme tout à fait sauvages, même à l'égard les uns des autres, et sans relations entre eux ⁴ : « *Nervios esse homines feros...; nullum aditum esse ad eos mercatoribus; nihil pati vini reliquarumque rerum ad luxuriam pertinentium inferri...* » (II, 15).

A l'arrivée de César, le déboisement de la forêt d'Ardenne n'avait

1. Toute une série de localisations a été faite sur une mauvaise lecture : Gordunni (*Ann. Arch. de Namur*, t. XIV, p. 195).

2. C.-G. ROLAND, *Orchimont et ses fiefs*, p. 8, assigne aux Caeroesi la région de Gedinne, Bouillon, Paliseul. Il a repris cette étude dans ses *Questions de toponymie et de géographie historique*, Arlon, Poncin, 1901.

3. TACITE, *Germanie*, 2. « *Ceterum Germaniae vocabulum recens et nuper additum, quoniam qui primi Rhenum transgressi Gallos expulerint ac nunc Tungri, tunc Germani vocati sint.* » — A une époque plus récente, les Francs semblent, eux aussi, avoir changé de nom.

4. C'est ainsi que je comprends : « *Nervios, qui maxime feri inter ipsos habeantur longissimeque absint* » (II, 4). *Feri* est pris ausens étymologique et *inter ipsos* retombe sur les deux verbes. L'interprétation de M. Goelzer (Éd. Garnier) ne me paraît pas soutenable.

pas encore commencé. Dès cette époque, elle marquait une limite de races : Germains à l'est, Celtes à l'ouest. Toute la région, couverte de forêts et de marécages, était habitée par une population sauvage et clairsemée ¹. Ce n'est qu'au sud de notre domaine, sur les confins des Rèmes et des Trévires, que les larges vallées et les coteaux fertiles des terrains jurassiques étaient peut-être mis en culture dès cette époque et occupés par une population plus dense.

NOMS DE LIEUX PRÉROMAINS

1° *Noms de lieux préceltiques* ².

Il est fort difficile de distinguer sûrement dans les noms de lieux actuels ceux qui remontent à cette époque primitive. Quelques noms d'un caractère très archaïque et qui n'ont point de correspondants dans les idiomes celtiques peuvent être rapportés aux populations de l'âge néolithique. C'est le cas pour le nom de la *Meuse*, qui serait, d'après D'ARBOIS DE JUBAINVILLE, un mot ligure (voy. HOLDER, *Alteltischer Sprachschatz*, art. *Mösa*). Le culte rendu à la divinité a perpétué le nom du fleuve à travers les âges ³. Il peut en être de même pour le nom d'*Ardenne* ⁴ : on a retrouvé une inscription dédiée à la déesse *Arduinna* (HOLDER, art. *Arduinna*; cf. C.

1. Dans DÉCHELETTE, on peut se rendre compte, par les cartes et les listes de gisements, de l'insignifiance des trouvailles faites dans notre région.

2. On peut consulter sur cette question : TITO ZANARDELLI, *Toponymie fluviale, La préceltité des noms de rivières en Belgique* (Extrait du Bulletin de la Société d'Anthropologie de Bruxelles, t. XV, séance du 29 juin 1896, Bruxelles, 1898); et RAOUL DE FÉLICE, *Les noms de nos rivières*, Paris, Champion, 1907. — Sur la présence des Ligures dans la région ardennaise, voy. D'ARBOIS DE JUBAINVILLE, *Les premiers habitants de l'Europe*.

3. Toutefois l'inscription de Flémalle (NVMINI FLVMINIS MOSAE) doit être corrigée (L. HALKIN, *Musée belge*, t. I, pp. 19-46). Les formes anciennes du nom de la Meuse ont été réunies par C.-G. ROLAND, *Toponymie namuroise*, t. I, pp. 70 et suivantes. J'ai noté à Revin un lieu-dit *Mouzon* (Section C du cadastre).

4. DEMARTEAU, *L'Ardenne belgo-romaine*, Liège, Poncelet, 1904, a réuni un certain nombre d'exemples de ce mot, qui se retrouve dans une partie de l'Europe. Il semble associer l'idée de *hauteur* à celle de *forêt*. Voy. aussi C.-G. ROLAND, *Toponymie namuroise*, t. I, pp. 214 et suivantes.

I. L., t. VI, n° 46, ARDVINNE | CAMVLO | IOVI | MERCVRIO | HERCVLI | M : QVARTINIVS, etc.). Enfin G. KURTH¹ a remarqué sur le cours de la Meuse quatre affluents dont le nom présente le même radical, la Houille, à Givet (*Huia*, 930-931, *Chartes de Stavelot*, p. 139; 1070, KURTH, *Chartes de Saint-Hubert*, t. I, p. 32), le Houyoux (à Huy), le Houyoux (à Samson), le Hoyoul (à Namur) : cette répétition serait l'indice d'une langue pauvre en mots ; et il semble bien que tel ait été le caractère de ces langues primitives.

En dehors de ces termes extrêmement généraux, il serait imprudent de chercher d'autres vestiges des langues préceltiques dans une région où la population a toujours été clairsemée, et où la tradition, même pour les noms de lieu, a été vraisemblablement rompue à diverses reprises. Je note toutefois parmi les noms de rivière, qui constituent les matériaux les plus anciens de la toponymie, ceux dont l'aspect est le plus archaïque : le ruisseau de *Massambre* se jette dans la Meuse en aval de Givet (cf. *Samara*, la Somme, et peut-être la Sambre, C.-G. ROLAND, *op. cit.*, t. I, p. 76) ; le ruisseau de *Rancenne* prend sa source à Rancennes et se jette dans la Meuse à Givet (cf. la *Rancenne*, sous-affluent de la Lesse, C.-G. ROLAND, *op. cit.*, t. I, p. 112, et mon *Étude phonétique des patois d'Ardenne*, p. 46) ; le ruisseau de *Chelouppé* se jette dans la Houille en amont de Givet (cf. le lieu-dit *a elûp*, ferme, à Fromelennes, A ; d'un suffixe primitif *-upia*, C.-G. ROLAND, *op. cit.*, t. I, p. 341) ; le ruisseau d'*Olenne* se jette dans la Houille au moulin d'*Olenne*, entre Flohimont et Landrichamps (*Ολίνα* est dans PTOLÉMÉE, II, VIII [VII], 2, le nom de l'Orne ; voy. l'article *Olina*, *Olina*, de C.-G. ROLAND, *op. cit.*, t. I, p. 122 ; la double accentuation est fréquente dans les vocables celtiques : *Matrona* a donné la *Marne*, et la *Meyrone*, la *Maronne*, *Bebrona*, la *Biesme*, et la *Brévonne*, la *Beuvronne*, etc.) ; un ruisseau sans nom se jette dans la Meuse entre Givet et Chooz en arrosant la ferme d'*Aviette* (lieu-dit *l'avyët*, Rancennes, A ; c'est le

1. *La frontière linguistique en Belgique et dans le nord de la France*, Bruxelles, 1896 (Mémoires couronnés de l'Académie royale de Belgique, t. XLVIII, t. I, p. 448). Voy. aussi C.-G. ROLAND, *Notes sur la toponymie celtique ardennaise*, *Revue historique ardennaise*, t. IV, p. 229, et t. VI, p. 267 ; *Toponymie namuroise*, t. I, p. 149.

BRUNEAU. — *La limite des dialectes en Ardenne.*

type *Ava*, C.-G. ROLAND, *op. cit.*, t. I, p. 342; cf. le ruisseau de *Balaives*, qui se jette dans la Meuse à Flize; les ruisseaux sans nom des *Ayvelles*, qui se jettent dans la Meuse un peu en aval; et, sur la Semoy, le village de *Mousaive*; les ruisseaux qui passent à Dion-le-Mont et à Dion-le-Val et qui se jettent dans la Houille ont donné leur nom aux villages (C.-G. ROLAND, *op. cit.*, t. I, p. 252; c'est le radical **dévonos*, **dionos*, sacré); le ruisseau de *Lire* se jette dans la Meuse à Vireux-Wallerand (cf. le ruisseau de *Lyre*, affluent de gauche de la Semoy, près des Hautes-Rivières); le *Viroin* se jette dans la Meuse à Vireux-Molhain (C.-G. ROLAND s'est trompé sur le suffixe, *op. cit.*, t. I, p. 174; *Viroin* est une forme locale qui correspond à un français **Viron*, voy. mon *Étude phonétique des patois d'Ardenne*, § 46); la *Hulle* se jette dans la Houille au nord de Hargnies; le ruisseau d'*Alise* se jette dans la Meuse à Fumay (du radical *alis*, *als*, C.-G. ROLAND, *op. cit.*, t. I, p. 135; cf. le ruisseau des *Aleines*, affluent de la Semoy, Luxembourg belge); le ruisseau qui se jette à *Deville* a pu donner son nom au village (cf. la *Divonne*, etc., et les formes anciennes du nom du village, *Étude phonétique des patois d'Ardenne*, p. 57); la *Sormonne* se jette dans la Meuse à Warcq, près Mézières (*Sulm-ona*; sur ce suffixe, voy. C.-G. ROLAND, *op. cit.*, pp. 90 et suivantes); la *Vrigne*¹ se jette dans la Meuse à Vrigne-Meuse; le ruisseau de *Givonne*², qui se jette dans la Vrigne, a pu donner son nom au village. La *Rulle* est aussi un nom ancien (cf. la *Rulle*, affluent de la Semoy). Le nom de la *Semoy* (*Sesomiris*, *Sesmarus*) est sans doute préceltique (C.-G. ROLAND, *op. cit.*, t. I, pp. 165 et suivantes). La *Chiers* se

1. La *Vrigne* est citée dès 1265, *Trésor des Chartes du comté de Rethel*, t. I, p. 347; le village de *Vrigne* existait dès 1254 (Archives du département des Ardennes, H. 243). Ce nom a été refait sur le nom populaire : la *vrē*, d'après le type *maligne*, *malin*. La forme *vrē* est issue d'un accusatif féminin du type *nonnain* (voy. A. THOMAS, *Essais*, p. 30). Le type primitif est fourni par le nom ancien de la *Mesurin*, *Magavera* (*ibid.*; voy. aussi l'*Othain*, affluent de la Chiers, *Otha* en 1283, *ibid.*, p. 37).

2. C.-G. ROLAND, *Toponymie namuroise*, t. I, p. 489, cite une rivière appelée *Giuunna* en 947, *Givogne* en 1245; j'ai noté pour Givonne : *Givunna* en 997, Arch. Ard., H. 142, *Givoinge* en 1235, *Cartulaire Saint-Lambert de Liège*, BORMANS ET SCHOOLMEESTERS, t. I, p. 347.

jette dans la Meuse à Pont-Maugis, en amont de Sedan (*Cara*, cf. le *Cher*; les formes anciennes sont *Cares*, VI^e s., FORTUNAT, *Carm.*, VII, 4, 5; *Caro*, 635, BEYER, *Urkunden*, t. I, p. 6; *Char*, 932, *Chartes de Stavelot*, p. 147, etc.); elle reçoit le ruisseau de *Matton*, qui a pu donner son nom au village, la *Marche* (ou *Marge*, 1198, primitivement *Marga*, voy. L. ROGER, *Recherches sur la toponymie du pays Gaumet*, Annales archéologiques du Luxembourg, t. XLV, p. 263), qui s'y jette à Margut (cf. les cours d'eau du même nom cités par G.-G. ROLAND, *op. cit.*, t. I, p. 206), et le ruisseau du moulin de *Bièvres* (*Bebrona*, la rivière aux castors, voy. *ibid.*, p. 100). Le ruisseau d'*Orval*, affluent de la Marche, est peut-être un ancien *Aura* (KURTH, *op. cit.*, t. I, p. 441; L. ROGER, *Recherches sur la toponymie du pays Gaumet*, Annales archéologiques du Luxembourg, t. XLV, pp. 268 et suivantes). Enfin la *Thonne* (*Todenna* ?) a donné son nom à de nombreux villages : Sommethonne, Thonnel-Thil, Thonne-la-Long, Thonne-les-Prés, Thonnelle (cf. le *Thon*, qui se jette dans la Sormonne, carte *Rumigny* de l'*Atlas de Vendol*, à côté des noms anciens de l'*Aube* et de la *Verge*).

Il faut ajouter à ces noms quelques noms de villages qui semblent avoir été originairement des noms de rivières. J'ai cité déjà *Rancennes*, *Deville*, *Matton*. *Alle* et *Membre*, sur le Semoy, peuvent être dans le même cas (C.-G. ROLAND, *op. cit.*, t. I, pp. 186 et 184); *Haybes*, sur la Meuse, est aussi le nom d'un ruisseau (voy. mon *Étude phonétique des patois d'Ardenne*, p. 49, et la note; l'*Epe*, en Gueldre, KURTH, *op. cit.*, t. II, p. 437, et les lieux dits *Heppe*, *Bigne de Heppe*, *Soheppe* (sous-Heppe), à Landrichamps, contiennent vraisemblablement le même radical); *Louette-Saint-Pierre* et *Louette-Saint-Denis* sont arrosés par la *Louette* (ce mot est peut-être un **ligetra* à côté de *Ligera*, la Loire, fl.; une rivière du même nom se jette dans l'Aisne à Voncq (Ardennes, Vouziers); cf. le village de *Louâtre*, dans le département de l'Aisne; l'article de C.-G. ROLAND, *op. cit.*, t. I, pp. 322 et suivantes, ne mentionne pas l'origine hydrographique du mot); quant à *Corbion*, sa position sur une hauteur ne permet pas de l'assimiler sûrement aux ruisseaux qui portent ce nom (C.-G. ROLAND, *op. cit.*, t. I, pp. 145 et 146).

Ces noms, en l'absence de formes anciennes, ne peuvent être

étudiés séparément. On peut toutefois remarquer qu'ils se groupent au nord et au sud des hauteurs boisées de la Meuse et de la Semoy. Ils se pressent dans les environs de Givet, tandis que les cartes des cantons de Monthermé et de Renwez, par exemple, ne contiennent guère que des noms récents (R. de *Mairu*, de *Maubié*, le *grand Ruisseau*, R. *Saint-Jean*; R. du *Corbeau*; R. des *Blanches Pierres*, R. de *Maurupt*, R. de la *Croix-Bouzin*, R. du *Pont-des-Aulnes*; R. de la *Mare*, *Rut de Marie*, R. d'*Herbiaux*). Il en est de même pour les cartes des cantons de *Fumay*, de *Charleville*, de *Mézières*, de *Sedan-Nord*. L'absence de termes hydrographiques anciens constitue une indication précieuse sur l'époque de la colonisation de cette région abrupte et sauvage.

2° Noms de lieux celtiques.

La région ardennaise est singulièrement pauvre en noms de lieux d'origine celtique¹. La plupart des noms de rivières sont préceltiques : les radicaux *vîr*, *dêv*, qui se trouvent sans doute dans les noms de *Vireux* et de *Deville* (WILLIAMS, *Die französischen Ortsnamen keltischer Abkunft*, p. 79), sont communs à toutes les langues indo-européennes. Le nom ancien de la Semoy est aussi préceltique : le rapprochement de la forme *Sesomiris* (644) et du nom d'homme *Sisimirius* (HOLDER) est peu probant. Le nom de *Bouillon* peut dériver d'un gentilice *Bullius* aussi bien que du celtique *Bublione*; il peut être aussi un dérivé latin (cf. le *Bouillon*, lieu-dit à Jamoigne, L. ROGER, *Annales archéologiques du Luxembourg*, t. XLV, p. 206, et à Revin, B; voy. aussi le ruisseau du *Bouillon*, VENDOL, carte Signy-le-Petit).

Un seul des villages que j'ai étudiés présente dès une époque ancienne un nom nettement celtique : *Cugnon* (*Casecongidunus*, vers 644, voy. mon *Étude phonétique des patois d'Ardenne*, pp. 70-71). Cette forme est d'ailleurs incertaine, et l'évolution phonétique du mot est très obscure. La présence du mot *case*, *casae*, atteste que la romanisation du pays était complète au moment de

1. Voy. les articles de C.-G. ROLAND dans la *Revue historique ardennaise*, t. IV, p. 229, et t. VI, p. 267.

sa formation. Le nom de *Matton* peut être rapproché du nom d'homme hypocoristique *Matto*, dont HOLDER a réuni un certain nombre d'exemples; un nom de lieu présente la même forme (in agro suo, qui vocatur *Matton vicus*); *Mogues*, primitivement *Mogre* (*Étude phonétique des patois d'Ardenne*, p. 81), est sans doute un ancien *Mogra* (HOLDER). Le nom de *Corbion* est fréquent dans la toponymie celtique (*Corbie*; *Corbeus*, place forte des Tectosages, en Galatie; *Corbio*, ville d'Espagne, dans TITE-LIVE, XXXIX, 42, 1). Enfin *Molhain* (Vireux-Molhain) peut être un ancien *Mediolanum*¹ (cf. *Moëlain*, dans le département de la Marne), aussi bien qu'un nom germanique (*Molem*, *Molhem*, KURTH, *op. cit.*, t. I, p. 266). Quant à *Braux*, l'origine celtique du mot *bracus* ne prouve rien sur la date de fondation du village : le mot avait passé en effet dans la langue courante (*bracus sive vallis*, dans les *Gesta abbat. Fontan.*, 6, *Monumenta Germania historica, Scriptorum* t. II, p. 279).

La conclusion que l'on peut tirer de ces documents est donc négative². Les Celtes ont occupé sans doute la région ardennaise; mais leur occupation a été extrêmement courte et leurs établissements, peu nombreux et éphémères, n'ont même pas laissé de traces dans la toponymie. Telle est cette ville qui occupait l'emplacement de Charleville et de Mézières, et que l'on a proposé d'appeler *Castrice*.

1. Sur ce mot, voy. BERTHOUD ET MATRUCHOT, *Étude historique et étymologique des noms de lieux habités du département de la Côte-d'Or*, t. I, p. 62.

2. Sur *Ham* (*Chambo*), voy. J. FELLER, *Notes de philologie wallonne*, p. 238. C.-G. ROLAND a rapproché *Hierges* du celtique *hirg* (voy. mon *Étude phonétique*, p. 45, note); la position géographique de *Cons-la-Grandville* ne permet pas d'y voir un *Condas*.

ÉPOQUE GALLO-ROMAINE

En l'an 58 av. J.-C., César entre en Gaule. Vers 241, les Francs passent le Rhin, se répandent par toute la Gaule, brûlant les *villae* et massacrant les habitants. C'est entre ces deux dates extrêmes que se place l'époque gallo-romaine, ou, plus exactement, belgo-romaine.

Les *Commentaires* de César nous renseignent sur l'état du pays avant la colonisation romaine. Pour l'époque belgo-romaine, nous ne possédons, avec quelques indications éparses chez les historiens anciens, qu'une description complète, celle de *Strabon* dans ses Γεωγραφικά.

L'*archéologie* peut suppléer, jusqu'à un certain point, à l'absence des sources littéraires. Les *voies romaines*, dont le tracé est encore visible aujourd'hui, ont conservé le nom de « Chemin des Romains ». Les *sépultures*, facilement reconnaissables (car les Belgo-Romains brûlaient leurs morts, tandis que les Francs pratiquaient l'inhumation), nous renseignent sur le nombre et l'importance des établissements. Les *vestiges de constructions* sont souvent difficiles à identifier ; mais le plan des villas, construites en bois sur des fondations de pierre, est encore nettement visible ; des résidus de forges, aux abords des ruines, témoignent encore de l'activité industrielle de leurs habitants ; les pièces de monnaie, les trésors, nous permettent de déterminer la durée des établissements et la date de leur ruine.

Une dernière source de renseignements est constituée par les *noms de lieux*. Le suffixe *-iacum*, aujourd'hui-y, accolé à un gentilice romain (Sabinus, Sabiniacus, Sévigny), marque une fondation gallo-romaine. Mais, en l'absence de formes très anciennes, il serait

imprudent de se fier à ce seul indice. Des noms de lieux peuvent être transportés (l'ancienne *Gessoriacum*, appelée *Bononia* par les Romains, est devenue Boulogne¹ ; nos villages sont encombrés de *Mazagran* et de *Californie*). Enfin des traductions ont été faites par les Francs, quand ils ont abandonné l'idiome germanique pour la langue romane, et le suffixe *-iniacum*, *-igny*, dissimule souvent un primitif *-ingen*.

I. — Les données archéologiques.

*Les voies romaines*². Deux grandes voies romaines traversaient de l'ouest à l'est la région de la Meuse moyenne : la voie de *Durocortorum Remorum* à *Colonia Agrippina* ; la voie de *Durocortorum Remorum* à *Augusta Trevirorum*.

La voie de Reims à Cologne (stations : *Durocortoro XII Noviomagus XXV Mose VIII Meduanto CII Nerica VI Agripina*) passait la Meuse (Mose) à Guillo, village aujourd'hui détruit, entre Warcq et Prix (Mézières) et à Montcy-Saint-Pierre³. Elle n'a pas été reconnue entre Montcy et Membre, sur la Semoy, mais un chemin qui fait suite à un gué pavé, au pied de la montagne d'Aiglemont (MIALARET, *l. c.*, p. 151), et qui se confond, un peu avant Cons-la-Grandville, avec la route départementale, doit en reproduire à peu près le tracé. Elle n'avait que quatre à cinq mètres de largeur (MIALARET, *l. c.*, p. 151) et semble avoir été abandonnée de bonne heure (l'*Itinéraire* ne cite aucune station entre *Meduanto* et *Nerica*, sur une longueur de trente-sept lieues).

La voie de Reims à Trèves avait partout sept mètres de largeur (MIALARET, *l. c.*, p. 151). Après les stations de *Vungus* et de *Mosomagus*, elle coupait la Chiers à Ivois-Carignan (*Epusium*), tra-

1. Voy. HOLDER, *Alteltischer Sprachschatz*, à l'art. *Bononia*.

2. Consulter l'*Itinéraire d'Antonin*, PARTHEY et PINDER, Berlin, 1848 ; la *Table de Peutinger*, DESJARDINS, Paris, 1869, avec carte ; MIALARET, *Rev. hist. des Ard.*, t. I, p. 149 ; DEMARTEAU, *L'Ardenne belgo-romaine*, Liège, Poncelet, 1905, avec carte.

3. Consulter : *Reconstitution de la voie romaine de Reims à Cologne*, par l'abbé DESSAILLY, Paris, Delagrave, 1891 ; C.-G. ROLAND, *Questions de toponymie historique*, et NUMA ALEOT, *Rev. hist. Ard.*, t. XI, p. 31.

versait le territoire des Deux-Villes et de Tremblois, passait à Willers, et de là pénétrait en Belgique, à Izel ; un embranchement se dirigeait vers Chiny ; l'autre vers Arlon et Trèves. De Carignan à Izel, le tracé de cette voie est presque partout reconnaissable ; des traces de blocage, avec quelques dalles, ont subsisté jusqu'aujourd'hui un peu avant la gare d'Izel.

Les *diverticula* ne sont pas mentionnés par l'*Itinéraire* et par la *Table* ; ils n'ont pu être restitués que partiellement au moyen de fouilles.

1° Un diverticulum traversait la Meuse à Givet. Il a été considéré souvent à tort comme la voie de Bavay à Trèves, qui passait en réalité par Dinant (*Annales de la Société archéol. de Namur*, t. XIII, p. 1). Il a été reconnu dans l'Entre-Sambre-et-Meuse (Gochenée, Agimont) ; on le suit, par les Dions, jusque Wancennes (Beauraing), où il bifurquait sur Vonèche et sur Wellin (Ave-et-Auffe) ¹.

2° Un diverticulum coupait à Castrice (*Mézières*) la voie de Reims à Cologne. Visible à Maubert-Fontaine, il traversait Charleville de l'ouest à l'est (*Rev. hist. ard.*, t. XI, p. 32), venant de Bavay. Il gagnait ensuite, par Cons-la-Grandville, Gernelle, Rumel (Issancourt), Bosséval et Saint-Menges (voy. HANNEDOUCHE, *Dictionnaire des communes de l'arrondissement de Sedan*, p. 456), Mouzon et Verdun.

3° Entre Glaire et Iges, près de Sedan, un gué et un tronçon de route ont été reconnus (HANNEDOUCHE, *l. c.*, pp. 268-269). Ce gué devait appartenir à un diverticulum qui, partant de Saint-Menges, rejoignait à Tannay (Le Chesne) la voie de Reims à Trèves.

4° De Saint-Menges un autre diverticulum se dirigeait sur Ivois-Carignan ; 800 mètres environ de chaussée romaine, explorés à Escombres (lieux-dits la Forteresse, la Hutterie, Mohue, Gognu), appartiendront à cette voie.

5° D'Ivois un diverticulum, reconnu à Blagny (HANNEDOUCHE, p. 66), conduisait à Virton, Longwy et Trèves par Thonne-le-Thil et Avioth ².

6° Il était coupé à Avioth par un diverticulum qui permettait, en

1. *Annales Namur*, t. V, p. 161 ; t. XVII, p. 238 ; t. XIX, p. 439.

2. Voy. A. PIERROT, *Histoire de Montmédy*, t. I, p. 29.

venant de Verdun, de rejoindre la voie de Reims à Trèves au delà de Gérardville ¹.

L'Ardenne était donc traversée de l'ouest à l'est par les voies de Reims à Cologne et de Reims à Trèves; du nord au sud, par les voies de Bavay à Trèves et de Bavay à Verdun. Elle avait cessé d'être une barrière entre les peuples.

Les établissements romains. Le nord de la région que j'ai étudiée a été exploré avec un soin scrupuleux et une méthode vraiment sûre par les membres de la *Société archéologique de Namur*; pour la partie française, les explorations, faites souvent au hasard, à des époques diverses, n'offrent pas les mêmes garanties scientifiques.

Deux régions surtout semblent avoir été habitées et exploitées : le plateau calcaire des environs de Givet et les coteaux jurassiques qui s'étendent au sud-ouest du massif ardennais.

La Famenne, déboisée dès l'époque la plus ancienne, riche en minerais de toutes sortes, a été peuplée d'une manière assez dense. Les villas très importantes (Anthée, près Dinant, *Ann. Namur*, t. XIV, p. 165; t. XV, p. 1) sont rares; mais les petites exploitations rurales sont très nombreuses (A. BÉQUET, *Ann. Namur*, t. XVII, p. 427). Il n'est presque pas de village, dans les environs immédiats de Givet, où l'on n'ait retrouvé des traces de l'occupation romaine ². A Givet même, d'après G.-G. ROLAND (*Notice historique sur la seigneurie d'Agimont-Givet*, p. 5), on a mis au jour un tombeau belgo-romain et des monnaies de Gallien et de Postumè; à Wancennes ³, une villa romaine, un cimetière (150 tombes); à Surice (Romedenne), un trésor ⁴, un cimetière ⁵ (23 tombes); à Javîngue ⁶, un cimetière (14 tombes); à Vodelée ⁷, un cimetière (10 tombes); à Salumont (Beauraing), des débris de toute sorte ⁸;

1. LIÉNARD, *Dict. topogr. de la Meuse*, Introd., p. x.

2. Voy. la carte de DEMARTEAU, *L'Ardenne belgo-romaine*. En plus des points que je signale, il indique comme occupés par les Romains: Gochenée, Vonèche, Gedinne; et, en France, Fumay, Revin, Monthermé (?), Joigny (?).

3. *Ann. Namur*, t. V, p. 161; t. XVI, p. 363.

4. *Ibid.*, II, 446.

5. *Ibid.*, XIV, 220.

6. *Ibid.*, XVII, 244.

7. *Ibid.*, XIV, 220.

8. *Ibid.*, V, 161.

à Agimont ¹, des monnaies; à Yves-Gomezée ², des monnaies; à Dion-le-Mont, un cimetière (20 tombes, lieu-dit Werenne) et une construction ³ (le long de la voie romaine, lieu-dit le Gibet). Vers le sud, les derniers établissements, sur la limite de la forêt, sont ceux de Louette-Saint-Pierre (un cimetière, exploré au lieu-dit Coret ⁴) et de Vireux. Ces derniers semblent avoir été assez étendus et assez importants. En 1827, en 1861, en 1862, en 1865, des trouvailles ont été faites à Vireux-Molhain ⁵; en 1910, des sépultures ont été mises au jour à Vireux-Wallerand.

Le massif boisé qui sépare aujourd'hui la France de la Belgique, depuis Signy-le-Petit jusqu'aux environs de Chiny, ne semble pas avoir été peuplé. Des monnaies, trouvées dans la Meuse à Fépin ⁶, à Fumay ⁷, à Revin ⁸, ne prouvent point l'existence d'établissements romains; nous savons que la Meuse était depuis longtemps utilisée par la navigation ⁹. Membre, Pussemange, le long de la voie de Reims à Cologne, n'ont été que des relais. De même les trouvailles faites à Poupehan, à Bouillon, à Cugnon, sont isolées et de peu d'importance. La forêt, percée de routes, rendue accessible, n'a pas été pour cela défrichée et colonisée.

La bordure du plateau d'Ardenne, au contraire, est jalonnée d'établissements. A Sévigny-la-Forêt, M. Pierquin, au lieu dit fond d'Hamsy, a exploré les ruines d'une villa ¹⁰. Mézières a été le centre d'établissements nombreux, qui s'étendent sur une surface de plusieurs kilomètres carrés : « le Mont Olimpe (Mont-Olympe, Montcy), où se voyent encores les vestiges de l'ancienne place y bastie du temps de la conquête des Gaules par les Romains » ¹¹;

1. *Ann. Namur*, t. XIII, p. 522.

2. *Ibid.*, t. XIII, p. 524.

3. *Ibid.*, t. XVIII, p. 295.

4. *Ibid.*, t. XV, p. 258.

5. Voy. SÉNEMAUD, *Rev. hist. des Ardenes*, t. I, p. 171.

6. *Ibid.*, p. 237, 238.

7. *Revue hist. Ard.*, t. I, p. 236.

8. *Ibid.*, p. 236.

9. Voy. pp. 33, 44 et 45.

10. PIERQUIN, *Étude archéologique sur la Forêt des Potières*, Charleville, 1905; tiré de la *Rev. hist. Ard.*, t. XII, p. 126.

11. Acte du 20 mai 1629, cité par DEMAISON, *Rev. hist. Ard.*, t. I, p. 195.

Montcy-Saint-Pierre, où l'on ne peut fouiller la terre sans mettre au jour des poteries ¹; le plateau de Bertaucourt, entre Saint-Laurent et Ville-sur-Lumes, où se trouvait la ville de Castrice (?), en gaulois *Angoury* ² (??); Aiglemont (lieu dit : Champ-de-la-Bataille); Cons-la-Grandville, où l'on a retrouvé un cimetière (lieu-dit Lacor); Nouvion-sur-Meuse ³, où quatre tombes ont été mises au jour tout récemment. En descendant vers le sud, le diverticulum de Castrice à Ivois est jalonné d'établissements. A *Saint-Menges* (Floing, Iges), M. Mialaret signale de vastes constructions (*Rev. hist. des Ardennes*, t. I, pp. 163 et 165; voy. aussi HANNEDOUCHE, *Dict. des communes de l'arr. de Sedan*, pp. 213, 214 et 268, 269). A *Escombres*, on a dégagé des substructions antiques (HANNEDOUCHE, *ibid.*, p. 185); à *Pouru-aux-Bois*, des monnaies romaines ont été recueillies à divers endroits et à diverses époques (*ibid.*, p. 392).

Dans les environs de la voie de Reims à Trèves, les établissements deviennent plus nombreux. A *Muno*, à *Sainte-Cécile*, à *Griffoumont* (sur la Semoy, vers Chiny), à *Jamoigne*, à *Gérouville*, les traces de l'occupation romaine s'accumulent. *Florenville*, *Chiny*, *Izel*, *Williers*, *Villers-devant-Orval*, *Gérouville* (lieu-dit : Vieux Castrum), le mont du *Thil* (Thonne-le-Thil), ont été occupés par des camps romains. Des monnaies ont été trouvées à *Chiny*, à *Williers*, à *Puilly*, au milieu de restes antiques mal définis ⁴, à *Charbeaux* ⁵; à *Margny*, on a mis au jour des *tegulae hamatae* ⁶. Un temple s'élevait à *Gérouville* ⁷. La vallée de la Thonne, explorée par MM. Schaudel et

1. NUMA ALBOT, *Rev. hist. Ard.*, t. XI, p. 28.

2. *Annales ardennaises*, F. X. MASSON, Mézières, 1861, p. 217. Sur toute cette question, voy. MIALARET, *Revue hist. des Ard.*, t. I, p. 251; et NUMA ALBOT, *l. c.* — Pour les inscriptions trouvées, voy. les nos 3452, 3453 du *Corpus Inscr. Lat.*, *Inscr. Belgicae*, O. HIRSCHFELD et C. ZANGEMEISTER, Berolini, apud G. Reimerum, 1904, vol. XIII, pars. I, fasc. II; et *Rev. d'Ard. et d'Arg.*, t. VIII, p. 1, P. COLLINET, *Les Inscriptions romaines du Département des Ardennes*.

3. *Bulletin de la Société arch. champenoise*, septembre 1910, 4^e année, p. 101.

4. HANNEDOUCHE, *l. c.*, p. 405.

5. MIALARET, *Rev. hist. des Ard.*, t. I, p. 163.

6. HANNEDOUCHE, *l. c.*, p. 306.

7. Voy. PIERROT, *Histoire de Montmédy*, t. I, p. 36; et, en général, sur cette région : HOUZELLE, *Les sépultures antiques de la vallée de la Chièrs*; LIÉNARD, dans les *Bulletins de la Soc. philomathique de Verdun*.

Ottmann, a dû être occupée par des établissements importants. Les quelques villages que j'ai étudiés dans le département de la Meuse constituent l'extrémité nord d'une région extrêmement peuplée : d'après M. Liénard, à peu près tous les villages actuels du département de la Meuse ont été habités à l'époque romaine.

Le pays de la Meuse moyenne est donc compris entre deux régions très peuplées, la Famenne, au nord, et le Pays des Côtes, au sud. Pour l'Ardenne proprement dite, à part quelques relais sur le bord des routes ou quelques établissements isolés en bordure de la forêt et de nombreux postes militaires, établis sans doute contre les Francs à une époque récente, elle a cessé d'être une barrière infranchissable, mais elle est demeurée à peu près déserte.

II. — *Les historiens.*

L'archéologie ne nous fournit que des données fragmentaires, quoique précises. Les renseignements historiques, au contraire, sont très généraux.

Strabon visita la Gaule vers le début de l'ère chrétienne. Le tableau qu'il nous en a laissé (Γεωγραφικά, liv. IV) est donc très précieux pour le début de la période qui nous occupe.

L'état du sol. — La forêt d'Ardenne, dès cette époque, avait perdu beaucoup de son importance. Strabon précise exactement sa situation sur le territoire des Ménapiens, des Moriniens, des Atrébates et des Eburons, tout en remarquant que les auteurs qui l'ont précédé ont fort exagéré sa grandeur (οὐ τοσαύτη δέ, ὅσην οἱ συγγραφεῖς εἰρήκασιν ¹). Le témoignage de Strabon a une très grande valeur : il ne contredit pas celui de César, mais il prouve que la colonisation de la région nord-est de la Gaule fut rapide, et c'est ce que les découvertes archéologiques semblent bien prouver. Au début de l'ère chrétienne, comme aujourd'hui, la région de la Meuse moyenne n'avait conservé que des débris de la forêt primitive.

1. Γεωγραφικά, IV, 3, 5. Ἐμπερὴς δ' ἐστὶ τῇ τῶν Μενάπιων ἢ τε τῶν Μορινῶν καὶ ἢ τῶν Ἀτρεβατίων καὶ Ἐβουρώνων ; ὅλη γάρ ἐστιν οὐχ ὕψηλῶν δένδρων πολλὴ μὲν, οὐ τοσαύτη δέ, ὅσην οἱ συγγραφεῖς εἰρήκασιν, τετρακισχιλίων σταδίων, καλοῦσι δ' αὐτὴν Ἀρδουένναν.

Les peuples. — Cette région était habitée, au nord, par les Nerviens, au sud-est, par les Trévires, tous deux de race germanique ; à l'ouest, par les Rèmes ¹. Les petits peuples signalés par César avaient cessé sans doute, dès cette époque, d'avoir une existence à part et un nom spécial.

Conditions d'existence. — Les indications que Strabon nous fournit sur le genre de vie des habitants sont assez nombreuses, mais très générales. Il cherche à caractériser à la fois tous les Belges (c'est-à-dire, pour lui, les peuples qui habitent entre le Rhin, la Loire et l'Océan ²). « Ils portent la saie et les cheveux longs ; ils ont de larges pantalons tendus tout à l'entour ; en place de tuniques, ils portent des vêtements fendus sur le côté et garnis de manches qui descendent jusqu'aux parties et jusqu'aux fesses ; la laine en est rude, mais longue ; ils en confectionnent des saies aux poils touffus, qu'ils appellent λίνας ³... Jusqu'aujourd'hui ils couchent encore sur la terre pour la plupart, et mangent assis sur des lits de feuillage ; leur nourriture, pour la plus grande partie, consiste en lait et en viandes de toutes sortes, particulièrement en porc, frais aussi bien que salé. Les porcs eux aussi passent la nuit dans les champs ; ils sont remarquables pour leur taille, leur force et leur vitesse ; pour un étranger, leur rencontre est aussi dangereuse que celle d'un loup. Ils ont des maisons faites de planches et de claies d'osier ; elles sont grandes, en forme de cône, couvertes d'une couche épaisse de roseaux ; les troupeaux de moutons et de porcs sont assez nombreux pour leur permettre de fournir en abondance des saies et des salaisons non seulement à Rome, mais à la plus grande partie de l'Ita-

1. Γεωγραφικά, IV, 3, 4. Μετὰ δὲ τοὺς Μεδιοματρικοὺς... παροικοῦσι τὸν Ῥήνον Τρηούριοι... Ῥηνοῖσι δὲ συνεχεῖς Νερούιοι, καὶ τοῦτο Γερμανικὸν ἔθνος... *Ibid.*, 3, 5. Τῶν δὲ Τρηούριων καὶ Νερούιων Σέρονες καὶ Ῥῆμοι πρὸς ἐσπέραν οἰκοῦσιν.

2. Γεωγραφικά, IV, 4, 3. Τούτων δὲ τοὺς Βέλγας ἀρίστους φασίν, εἰς πεντε-καὶ-δέκα ἔθνη διηρημένους, τὰ μετὰ τοῦ Ῥήνου καὶ τοῦ Λείγῃρος παροικοῦντα τὸν Ὠκεανόν.

3. Γεωγραφικά, IV, 4, 3. Σατηφοροῦσι δὲ καὶ κομποφοροῦσι καὶ ἀναξυρίσι χρῶνται περιτεταμέναις, ἀντὶ δὲ χιτῶνων σχιστοὺς χειριδωτοὺς φέρουσι μέγρις αἰδοίων καὶ γλουτῶν ἢ δ' ἐρέα τραχεῖα μὲν, μακρόμαλλος δέ, ἀπ' ἧς τοὺς δασεῖς σάγους ἐξυφαίνουσιν, οὓς λαίνας καλοῦσιν...

lie¹. » Ces tribus, isolées entre elles, vivaient sous le régime oligarchique. Un magistrat annuel était le chef de la tribu.

Cette description est le tableau le plus complet que nous ayons de notre région pendant l'époque gallo-romaine. Il ne semble pas en effet que l'Ardenne, du 1^{er} au III^e siècle, ait beaucoup changé. « De nos jours encore les Ardennes proprement dites, dans le Luxembourg, sont presque désertes. On peut juger de ce qu'elles étaient à peu près partout, alors que le défrichement venait à peine de commencer. On aurait cherché en vain une ville, au vrai sens du mot, sur toute la ligne de la Meuse (la seule, Verdun, est un bourg au début du III^e siècle ²). » A part quelques villas, isolées au milieu d'immenses domaines, où l'on menait la vie facile et luxueuse que décrit Ausone, tout notre pays, immense forêt semée de quelques clairières, était habité par des tribus à peine sédentaires, vivant sous un régime voisin du régime patriarcal, ignorant sans doute la propriété privée, méprisant l'agriculture; elles se nourrissaient des produits de troupeaux de moutons et surtout de porcs.

III. — Noms de lieux d'origine gallo-romaine.

Les traces de la colonisation à l'époque gallo-romaine sont visibles encore dans la toponymie. Pendant toute la durée de cette période, les lieux habités portaient le nom ou le surnom de leur possesseur, généralement suivi d'un suffixe marquant la possession.

A) Noms de lieux issus de gentilices romains ³.

Ces noms sont assez rares : C.-G. ROLAND (*Toponymie namuroise*,

1. Χαμεινοῦσι δὲ καὶ μέχρι νῦν οἱ πολλοί, καὶ καθεζόμενοι δειπνοῦσι ἐν στιβάσι. Τροφή δὲ πλείστη μετὰ γάλακτος καὶ κρεῶν παντοίων, μάλιστα δὲ τῶν βείων καὶ νέων καὶ ἀλιστῶν. Αἱ δ' ὕες καὶ ἀγραυλοῦσιν, ὕφει τε καὶ ἀλκῇ καὶ τάχει διαφέρουσιν· κίνδυνος γοῦν ἐστὶ τῷ ἀήθει προσιόντι, ὡσαύτως καὶ λύκῳ· τοὺς δ' οἴκους ἐκ σανίδων καὶ γέρρων ἔχουσι μεγάλους θολοειδεῖς, ὄροφον πολὺν ἐπιβάλλοντες. Οὕτως δ' ἐστὶ διαφιλή καὶ τὰ ποίμνια καὶ τὰ βοφόρβια, ὥστε τῶν σάγων καὶ τῆς ταριχείας ἀφθονίαν μὴ τῇ Πώμῃ χρῆσθαι μόνον, ἀλλὰ καὶ τοῖς πλείστοις μέρεσι τῆς Ἰταλίας.

2. *Histoire de France de Lavisse*, t. I, p. 376 (G. BLOCH). Au VI^e siècle (A. LONGNON, *Géographie de la Gaule au VI^e siècle*), on ne trouve citée qu'Eposium (Ivois-Carignan), et, à sept milles au sud, Sanctus Martinus.

3. Sur les noms de personnes employés directement comme noms propres, voy. BERTHOUD ET MATRUCHOT, *Notice historique et étymologique des noms de lieux habités du département de la Côte-d'Or*, Semur, 1901, t. II, p. 153.

pp. 456 et suivantes) n'en a relevé que quelques-uns : *Ameia*, *Anteia*, **Livia*, **Latinia*. Ce dernier, aujourd'hui *Lautenne*, hameau de Surice, touche à la pointe nord de mon domaine. C'est là précisément que j'ai noté dans trois villages voisins l'emploi du gentilice : **Calcus* (*Calcius*, *Calciacus*, DE VIT, *Totius latinitatis Onomasticon*) est devenu *Chooz* (voy. les formes anciennes dans mon *Étude phonétique des patois d'Ardenne*, p. 46); *Faustias* est devenu *Foisches* (voy. *ibid.*, p. 43) ; il semble bien que *Doisches*, dont nous avons seulement des formes récentes (*ibid.*, p. 43), soit également issu d'un gentilice **Daustia* (cf. *Doissac*, Dordogne, formé avec le suffixe *-iacu*, etc.).

B) *Noms de lieux composés d'un gentilice avec le suffixe -acu.*

Le suffixe *-acu* est bien connu ; il semble avoir eu une valeur possessive. C.-G. ROLAND (*op. cit.*, pp. 358 et suivantes) en a étudié quelques exemples (Ciney, Ceunaco, 1006). *Fumay* représente régulièrement *Fumacum*, 919 (*Étude phonétique*, p. 50) ; *Thilay*, dont le nom apparaît seulement à l'époque moderne, doit sans doute s'expliquer autrement (*Tiliacus*, cité par C.-G. ROLAND, *op. cit.*, p. 361, dérive du nom de la rivière le *Thil*).

C) *Noms de lieux composés d'un gentilice avec le suffixe -iacus.*

Le suffixe *-iacus* est le suffixe le plus répandu dans les noms de lieux d'origine gallo-romaine. Il évolue de trois manières différentes dans la région ardennaise.

1° Au nord, il se présente à l'époque ancienne sous la forme *-iacas* (G.-G. ROLAND, *op. cit.*, pp. 368 et suivantes). Par des intermédiaires *-iagas*, *-eias* (*-ias*), *-eies*, le suffixe aboutit à *-ée* (prononcé *-éy*) ou à *-ies* (prononcé *-iy*) dans la langue actuelle. Les villages de Goche-née, Romerée, touchent au nord du domaine que j'ai parcouru ; les villages de *Hargnies*, *Willerzies*, ont été fondés à une époque plus récente avec le même suffixe accolé à un nom d'homme germanique.

2° Au centre, le suffixe *-iacus* aboutit, comme dans l'Ile-de-France, au son *i* (transcrit *y*) : *Montigny-sur-Meuse* (du gentilice *Montanius* et peut-être de **Montanicus*, **Montania*, d'après C.-G. ROLAND, *op. cit.*, p. 445) ; *Levrézy* (**Libertiacus*, *Libertus*) ; *Sévigny-la-Forêt* (*Sabiniacus* ¹) ;

1. Voy., sur ce mot, H. D'ARBOIS DE JUBAINVILLE, *Recherches sur l'origine de la propriété foncière et des noms de lieux habités en France*, pp. 126-127.

Sugny (**Sunniacus*, dans HOLDER; voy. KURTH, *Frontière linguistique*, t. I, p. 514; C.-G. ROLAND a noté *Sunniacum*, 870, Soignies, *op. cit.*, p. 377; *Joigny-sur-Meuse* (*Juviniacus* dans HOLDER).

3° Au sud, le suffixe *-iacus* aboutit au son *-é* (transcrit en *-ey* dans une partie de la France, mais francisé en *-y* dans mon domaine). En général, je n'ai plus relevé cette prononciation, que les exemples anciens attestent formellement.

En effet *Chamouilly*¹ (*Camuliacus*, dans HOLDER) est transcrit *Chamoulhei*, 1200 (*Étude phonétique*, p. 80); *Giversy* est transcrit *Giversei*, 1200 (*ibid.*, p. 80); *Puilly* (**Pulliacus*, de *Pullius*, C. I. L., t. X), est transcrit *Pulei* (1176, *ibid.*, p. 81); *Chiny* (**Cassiniacus*, de *Cassinius*, voy. KURTH, *op. cit.*, t. I, p. 497, et L. ROGER, *Annales archéologiques du Luxembourg*, t. XLV, p. 251) est transcrit *Chisnei*, 1097 (*ibid.*, p. 75); *Margny* (*Mariniacus*, dans HOLDER; voy. L. ROGER, *loc. cit.*, p. 223) est transcrit *Margnei*², 1173 (*ibid.*, p. 83).

Le type primitif de tous ces noms ne peut être rétabli que par hypothèse : aucun d'eux ne présente de formes antérieures au XII^e siècle. Je joins à cette liste un certain nombre de lieux-dits terminés par *-i* qui peuvent dériver du suffixe *-iacum*. J'ai écarté tous les noms où l'*i* provenait du suffixe *-ariu* : néanmoins les exemples, en l'absence de toute forme ancienne, restent douteux.

Arzy (Revin) et *Azy* (Deville); *bażyni*, (Renwez); *Berilly*, *běryě* (Fleigneux); *kariži* (Issancourt); *gõmri* (Renwez); *Grigny*, *grępi* (Gespunsart); *grůsi* (Aiglemont); *Lambaingny* (Matton); *mādrizī* (Mogues), et *mādriji* (Puilly); *māzi* (Issancourt et Hautes-Rivières); *Pattigny*, *paťině* (Pure); *Tressigny* (Anchamps). — Je note encore le ruisseau de *Tincly*, qui se jette dans la Meuse à Vireux (carte Givet de l'Atlas de VENDOL); les ruisseaux de *Margouzy* et de *Sury*, qui se jettent dans la Sormonne, et le ruisseau d'*Évigny*, qui se jette dans la Meuse (carte Mézières de l'Atlas de VENDOL).

Dans l'ensemble, les noms de lieux terminés par le suffixe *-iacu* sont rares dans la région ardennaise.

1. Cf. *Chameleux*, cité par L. ROGER, *Recherches sur la toponymie du pays Gaumet*, *Annales archéologiques du Luxembourg*, t. XLV, p. 249.

2. On peut ajouter à cette liste, dans les environs immédiats de Carignan : Clémency, écart de Matton, Sachy, Brévilly, Mairy, Euilly, Blagny, Sailly, Villy, Fromy, Malandry, Moiry.

D) Noms de lieux terminés par les suffixes *-aus*, *-issa*.

Le suffixe *-aus* a été étudié par C.-G. ROLAND (*op. cit.*, pp. 466 et suivantes). Il constitue une forme abrégée de *-acus* ou de *-avus* ; toutefois il se rencontre dès une époque très ancienne (VELLAUS PAGVS, *C. I. L.*, t. VII, n° 1072). Ce suffixe est assez répandu au sud de mon domaine (voy. L. ROGER, *Annales Archéologiques du Luxembourg*, t. XLV, p. 266) ; il existe dans les noms de *Muno*¹ (*Monnau*, 1031, voy. mon *Étude phonétique*, p. 77), et dans *Charbeaux*, écart de Puilly (*Carbool*, 862, *Karbau*, 933-936, *ibid.*, p. 82). Les formes anciennes hésitent entre *o* et *ou*, qui est plus fréquent (cf. en français Anjou, Andegavu, Poitou, Pictavu ; *clavu*, *fagu*, aboutissent dans la région ardennaise à *klô*, *fô*, *Étude phonétique des patois d'Ardenne*, p. 240).

Le suffixe *-issa* est beaucoup plus rare ; c'est un suffixe féminin. Il se rencontre dans Vendresse, Assesse, Possesse, étudiés par C.-G. ROLAND (*op. cit.*, pp. 537 et suivantes). Il semble qu'il faille le reconnaître dans le nom de *Vresse* : mais nous n'avons de ce mot que des formes modernes.

Les noms datant de l'époque gallo-romaine sont, dans l'ensemble, rares dans la région ardennaise. Ils se groupent en deux séries, au nord et au sud du domaine que j'ai étudié : le centre de mon domaine comprend presque exclusivement des noms germaniques et des noms romans. Cette constatation s'ajoute à celle que j'ai déjà faite à propos des noms de l'époque préromaine ; elle vient corroborer la conclusion que l'on peut tirer de l'absence de découvertes archéologiques dans cette même région : le défrichement et l'occupation de l'Ardenne proprement dite sont postérieures à la période gallo-romaine.

LES DIVISIONS ADMINISTRATIVES GALLO-ROMAINES

LES CITÉS.

La Gaule romaine était divisée en cités et subdivisée en *pagi*. Faute de documents, je suis obligé de reporter l'étude des *pagi*

1. *Monnau*, *Muno*, peut être rapproché de *Munacus*, d'un gentilice *Munius* (*C. I. L.*, t. XIV).

BRUNEAU. — *La limite des dialectes en Ardenne*.

jusqu'à l'époque franque, et ce n'est qu'indirectement que l'on peut déterminer les limites des *civitates*.

C'est par la *Notitia dignitatum*¹ que nous connaissons les noms des *provinces* de la Gaule romaine. Les limites des diocèses, qui se confondaient primitivement avec celles des cités, sont demeurées intactes jusqu'à l'époque historique et nous permettent de restituer à une époque assez ancienne le territoire des cités. La région que j'ai étudiée appartenait à trois provinces.

1° *Seconde Germanie*. Métropole : Cologne ; évêché : Tongres (Liège). La limite des évêchés de Reims et de Liège fut discutée (voy. dès 522 la lettre de saint Remi à Foulques, évêque de Tongres) jusqu'au traité de Francheval (1259). D'après une carte établie entre 1772 et 1777 (Archives de l'Archevêché de Reims, G. 288), Revin, Anchamps, Laifour, Les Buttés, La Neuville-à-Haye, Orchimont, Gros-Fays, Rochehaut, Curfooz, Bouillon, Dohan, Les Hayons, appartiennent au diocèse de Liège ; Sévigny-la-Forêt, les Mazures, Sécheval, Monthermé, Thilay, Nohan, les Hautes-Rivières, Bohan, Membre, Vresse, les deux Chairières, Mousaive, Alle, Frahan, Poupehan, Corbion, La Chapelle, au diocèse de Reims.

D'après M. Desjardins la limite du diocèse de Trèves et du diocèse de Liège passait entre Bouillon, Dohan, Les Hayons, Noirefontaine, Bellevaux, qui appartenaient à Liège, et Muno, Sainte-Cécile, Herbeumont, Mortehan, Cugnon, Auby et Bertrix, qui appartenaient au diocèse de Trèves.

2° *Première Belgique*. A la première Belgique correspondait le diocèse de Trèves. J'ai déterminé la limite entre ce diocèse et celui de Liège jusque dans les environs de Muno. De ce village, la limite venait passer entre Messincourt (Reims) et Pure (Trèves) ; à une époque très ancienne, les doyennés wallons (Yvois, Juvigny, Longuyon), auxquels appartiennent les villages que j'ai étudiés dans l'ancien diocèse de Trèves, ont fait partie de l'évêché de Toul ; ils

1. Voir E. DESJARDINS, *Géographie de la Gaule*, t. IV ; *Notitia dignitatum*, etc., OTTO SIECK, Berlin, 1863 ; — *Recueil des historiens de la France*, par DOM BOUQUET, t. I, p. 125 ; *Notitia Galliarum*, MGH (Monumenta Germaniae historica), Antiquissimi, t. IX, p. 552.

ont été réunis à l'archevêché de Trèves vers le x^e ou le xi^e siècle ¹.

3^o *Seconde Belgique*. Les villages qui dépendaient à la fin du xviii^e siècle de l'archevêché de Reims peuvent être attribués à la seconde Belgique, qui comprenait ainsi tout le nord-ouest du domaine que j'ai parcouru.

Les limites des diocèses et des cités ont donc été mal définies à l'époque ancienne, dans un pays à peu près désert. Ce n'est que dans la suite des temps, au fur et à mesure de la colonisation, que l'on a éprouvé le besoin de les préciser peu à peu ².

1. LIÉNARD, *Dict. topogr. de la Meuse*, Introd., p. xvi. — Cependant, entre 566 et 596, saint Magnéric, archevêque de Trèves, visite Yvois (Carignan) et y sacre saint Géry (ABBÉ CLOUET, *Hist. ecclés. de la province de Trèves*, 1744, Verdun, p. 521).

2. Actuellement, ces limites, modifiées une première fois en 1804, se confondent avec les frontières de France et de Belgique.

LA COLONISATION GERMANIQUE ¹

Les Romains avaient occupé notre pays sans le coloniser : cette colonisation devait être réalisée par les Germains. Reprenant l'œuvre qu'ils avaient ébauchée au II^e siècle avant J.-C., ils se répandirent à nouveau sur l'est de la Gaule romaine et ils y fondèrent leurs établissements. Pour la plus grande partie de la Gaule, l'invasion franque n'eut qu'une importance politique ; dans l'Ardenne, en partie inhabitée, il semble qu'il y ait eu, pour la première fois, défrichement et mise en valeur systématique du pays.

L'histoire des invasions germaniques et celle de l'établissement des colonies germaniques reste très obscure. Les renseignements que nous pouvons glaner dans les panégyristes ou qui ont été conservés par Grégoire de Tours ont un caractère fragmentaire et vague. Pour établir la *date* des invasions germaniques, le *nombre* des colonies germaniques, leur *importance* et leur *situation* dans notre région, nous ne pouvons compter que sur les découvertes archéologiques et sur l'étude des noms de lieu.

A) *Les invasions franques.*

Nous pouvons dater les invasions franques grâce aux monnaies : les monnaies trouvées dans les ruines des villas nous permettent de déterminer approximativement l'époque de leur destruction ; les trésors décèlent d'une manière plus précise encore la date de leur enfouissement, qui concorde toujours avec des invasions ou des troubles violents.

1. A consulter : A. SCHIBER, *Die fränkischen und alemannischen Siedlungen in Gallien*, Diss., Strasbourg, 1895 ; G. KURTH, *Clovis*, et surtout, *La frontière linguistique en Belgique et dans le nord de la France*, Bruxelles, 1895.

La villa d'Anthée, près de Dinant, subsistait à la fin du II^e siècle. Il semble bien que l'invasion des Chauques, en 178, ait épargné notre région. Sur dix-sept trésors trouvés dans le Namurois¹, treize ont été enfouis entre 258 et 270. La forêt, percée de voies romaines, ne fut pas un obstacle aux incursions des barbares. En effet, les trésors de Han-sur-Lesse² ont été enfouis vers 267 et 285 ; ceux de Surice³ et de Niverlée, à quelques kilomètres de Givet, vers 270 ; celui de Vireux, vers 254⁴ ; au sud de la forêt qui occupe aujourd'hui de Chiny à Rocroi la frontière franco-belge, le trésor d'Angécourt⁵ a été enfoui vers 249, celui de Signy-l'Abbaye⁶ vers 256, celui de Montcy vers 253⁷. Ces dates correspondent à une première invasion qui est signalée sous Gallien, avant 260, par divers annalistes⁸ (*Francos irruentes cum vagarentur per totam Galliam*, Fl. Vopiscus, Divus Aurelianus, VII, année 241). Une seconde invasion, après Aurélien, vers 270, consumma le désastre, en particulier, semble-t-il, au nord de notre domaine. C'est donc entre 250 et 275 qu'il faut placer la ruine des établissements romains de la région de la Meuse moyenne, et en particulier de Castrice (*Rev. hist. Ard.*, t. XI, p. 29). Les villes sans défense ont été anéanties par le feu, les habitants massacrés. « La destruction s'est opérée avec une fureur inouïe, d'une manière raisonnée... On a trouvé dans des caves effondrées des monceaux de cendres bien conservées, qui font voir que le feu a été entretenu avec persistance et obstination pendant un temps assez long, de manière à ne rien laisser debout qui ne fût combustible⁹. » Cette rage de destruction semble être le fait, non pas des barbares, mais des Bagaudes, qui achevèrent l'œuvre de ravage et de dépopulation. Quoi qu'il en soit,

1. Voy. CAJOT, *Les trésors de monnaies romaines dans la Province de Namur*, *Ann. Namur*, t. XIV, p. 93.

2. *Ann. Namur*, t. I, p. 372.

3. *Ibid.*, p. 374.

4. *Ibid.*, t. VII, p. 440.

5. *Revue hist. des Ardennes*, t. III, p. 113.

6. *Ibid.*, p. 113.

7. *Ibid.*, t. I, p. 169.

8. Voy. *Aurelius Victor*, *Caes.*, 53 ; *Eutrope*, IX, 17 ; *Paul Orose*, VII, 22.

9. MASSON, *Annales ardennaises*, p. 308.

après l'anéantissement de leurs bandes, la Gaule restait déserte, et le blé qui servait à sa nourriture devait être importé de Grande-Bretagne (KURTH, *Clovis*, p. 27).

Au iv^e siècle se place le fait, géographique et politique, qui décidera des destinées de notre pays. La forêt a recouvert la route de Castrice à Cologne; elle est redevenue, de Florenville à Signy-le-Petit, l'infranchissable barrière de marécages qu'elle avait été jusque là pour les envahisseurs venus de l'est. A une date qu'il est impossible de préciser, la limite effective de l'Empire fut reportée en arrière de cette fortification naturelle : c'est de cette époque que date le rétablissement de Castrice et la construction de ces innombrables postes fortifiés dont nous retrouvons aujourd'hui les traces. Dès lors les destinées de la partie nord de la région ardennaise et celles de la partie sud seront différentes.

La région sud, défendue par la forêt et les postes fortifiés, n'échappera pas pour cela aux désastres qui désoleront la Gaule au iv^e et au v^e siècle. Castrice fut détruit une seconde fois avant 337 et peut-être en 406¹. Mais, dès cette époque, les invasions tournent l'Ardenne par le sud. Les Vandales ne pénétrèrent pas en Belgique; en 406, Soissons fut épargné; en 451, les Huns ne firent qu'effleurer le sud de la région ardennaise². L'on peut supposer que les populations gallo-romaines trouvèrent dans la forêt une défense contre la plupart des invasions et un refuge assuré contre les autres.

Au nord de la forêt, la situation semble tout autre. Quelques points fortifiés, dont le plus connu est la forteresse de Furfooz (*Annales Namur*, t. XIV, p. 399), semblent avoir seuls persisté pour un temps dans un désert parsemé de ruines. Partout ailleurs il y a eu solution de continuité, et les établissements postérieurs semblent avoir ignoré ceux qui les ont précédés. Là les incursions des barbares ont dû être continuelles (comme plus tard les expéditions des Normands); un lieu-dit est surnommé « à l'arrivée des Francs. » Quelques-unes seulement nous sont connues. Après Pro-

1. *Rev. hist. Ard.*, t. XI, pp. 29-30. — Sur deux cents monnaies retrouvées, on en compte soixante-dix à fleur de coin de Constance-Chlore et de Constantin.

2. Metz et Reims furent détruits; Soissons, Châlons, furent épargnés.

bus, puis en 355, les bandes franques se répandent sur le pays. Après 383, trois rois francs, Gennobaud, Marcomir, Sunno, parcourent en tout sens le pays situé entre Cologne et la forêt Charbonnière (Sulpice Alexandre, dans Grégoire de Tours, II, 9). Cet épisode, dont le souvenir nous a été conservé par hasard, a dû se reproduire fréquemment. A une époque assez ancienne, cette région d'ailleurs tentante est devenue une proie facile, et la colonisation franque a commencé ¹.

B) *Les établissements francs.*

Les trésors nous renseignent sur la date probable des invasions franques ; les cimetières francs permettent de préciser l'habitat des tribus franques, leur importance, et le degré de leur civilisation. Ces cimetières ont été explorés avec le plus grand soin au nord de mon domaine par la *Société archéologique de Namur* ; pour la partie française, les explorations, faites au hasard, ont été conduites trop souvent sans méthode ; les objets exhumés ont été dispersés, et les historiens qui nous transmettent le récit de ces découvertes, par ouï-dire, ne savent plus discerner la véritable origine des objets trouvés. Ce n'est que depuis 1907 que la *Société Archéologique Champenoise* s'est fondée : mais le département des Ardennes, au moins pour la partie qui nous intéresse, peut être considéré comme à peine exploré.

Dans la partie nord de la région ardennaise, les cimetières francs sont extrêmement nombreux et importants. La région dont Givet occupe le centre en est parsemée : la plupart des communes voisines, surtout dans le canton de Beauraing, possèdent un et quelquefois deux cimetières de l'époque franque. Les causes de cette colonisation sont multiples : les conditions générales qui avaient fait la richesse du pays aux époques précédentes étaient restées les mêmes ; la position géographique du pays le mettait, par la voie de Bavière à Trèves ², à la portée des Francs du sud, par la Meuse et

1. « [Salios] ausos olim in romano solo apud Toxiandriam locum habitacula sibi figere praelicenter » (vers 388, Ammien-Marcellin, XVII, 8, 3).

2. C'est à Ave (20 kilomètres au sud de Givet) que l'on a placé le lieu-dit

la Sambre, à la portée des Francs du nord ; enfin, au point de vue politique, la zone forestière qui sépare aujourd'hui la France de la Belgique semble être devenue d'assez bonne heure la limite effective de l'empire. Il est fort difficile d'apprécier, par les rares textes des panégyristes, jusqu'à quel point cette colonisation fut voulue — ou subie — par les empereurs.

Je citerai seulement les établissements qui touchent aux villages que j'ai étudiés. A Feschaux, au lieu-dit Fontaine du Diable, on a retrouvé des tombeaux mérovingiens ¹ ; au lieu-dit les Icous, 140 sépultures, dont quelques-unes renfermaient deux ou trois squelettes ² ; à Beuraing, à droite de la route de Gedinne, quinze tombes ; à gauche de la route de Givet, vingt tombes ³ (lieu-dit Tienne Boilvin) ; à Wancennes (lieu-dit Salimont), 400 cadavres ⁴ ; à Froidlieu, plusieurs tombes sur la Montagne de la Vieille-Église ⁵ ; à Dion-le-Mont, au lieu-dit Werenne, six tombes ⁶ ; entre Gochenée et Agimont, une quarantaine de sépultures ⁷ ; à Chooz enfin, des sépultures déjà violées ⁸. Pour tout le sud de la région, je ne puis signaler que des traces de sépultures trouvées à Charleville (*Revue hist. Ard.*, t. VII, p. 275 ; *Rev. d'Ard. et d'Arg.*, t. III, p. 214), et des cimetières dans les environs de Sedan : à Balan ⁹ (lieu-dit : Fosse des Lombards) et à Noyers ¹⁰.

Ce n'est donc que pour la partie nord de mon domaine que je puis établir des conclusions positives ; la partie ardennaise et champenoise a dû être occupée par les Francs d'une manière très claire-

« Advenientes Franci » d'un diplôme de Stavelot (926, *Recueil des Chartes de l'abbaye de Stavelot-Malmedy*, J. HALKIN et C.-G. ROLAND, t. I, pp. 135-136).

1. *Ann. Namur*, t. XVIII, p. 295.

2. *Ibid.*, t. XVI, p. 34.

3. *Ibid.*, t. XVI, p. 35.

4. *Ibid.*, t. XV, p. 553 ; t. XVI, p. 375.

5. *Ibid.*, t. XVII, p. 247.

6. *Ibid.*, t. XVIII, p. 295.

7. *Ibid.*, t. XVII, p. 253.

8. *Revue hist. Ard.*, t. III, p. 254 ; *Revue d'Ard. et d'Arg.*, t. III, p. 189.

9. HANNEDOUCHE, *Dict. des communes de l'arr. de Sedan*, p. 33.

10. *Ibid.*, p. 380. — De nombreux lieux-dits (Pré de la Bataille), où l'on a retrouvé des ossements mêlés à des armes, et que M. Hannedouche prend pour des champs de bataille du moyen âge, peuvent être des cimetières francs.

née et à une époque tardive, quand les Francs devenus chrétiens étaient ensevelis sans mobilier funéraire autour des églises.

Les monnaies, les armes, les bijoux, les poteries enterrées avec les cadavres nous permettent souvent de préciser la date de l'ensevelissement et le degré de civilisation des tribus franques.

La région givetoise présente des cimetières de toutes dates. A Wancennes, une quinzaine de pièces de monnaie, dont deux de Constance et de Valens à fleur de coin, permettent de placer le cimetière dans la seconde moitié du IV^e siècle et le début du V^e siècle. Dans d'autres cimetières, on trouve des tombes à ustion gallo-romaines mêlées aux tombes à inhumation ; d'autres enfin, qui présentent des traces d'influence chrétienne, doivent appartenir au VI^e siècle et ont été abandonnés seulement par les nouveaux convertis.

Les tribus auxquelles appartiennent ces cimetières constituent deux groupes, qui offrent entre eux une opposition bien marquée et qui présentent deux états de civilisation bien différents. Certains vases, certains bijoux prouvent un art avancé et témoignent d'une longue influence romaine ; d'autres ont un caractère de simplicité et de barbarie tout à fait caractéristiques. « Les sépultures de Wancennes présentent un grand intérêt : tous les objets qui y furent recueillis ont un caractère franchement teutonique : c'est là une population de guerriers qui semble n'avoir connu d'autre luxe que celui des armes ;... les bijoux sont rares... La différence est plus sensible encore dans la poterie : ainsi, dans les cimetières de Samson et de Furfooz, on n'a pas rencontré une seule de ces petites urnes noires si abondantes à Wancennes et dans la plupart des cimetières francs : elles étaient remplacées par de grands plats, des cruches à anses et des bols en belle poterie rouge imitant la poterie romaine » (Alf. BÉQUET, *Annales Namur*, t. XVI, p. 377). D'ailleurs l'opposition entre ces deux civilisations franques se trouve partout en Belgique et en France. En Bourgogne ¹ et dans le nord de la France ², on trouve des objets où l'influence romaine est

1. BAUDOT, *Mémoire sur les sépultures des Barbares de l'époque mérovingienne découvertes en Bourgogne*.

2. COCHET, *La Normandie souterraine*.

peu sensible. Dans le département de l'Aisne ¹ au contraire, les objets exhumés présentent de nombreux points de ressemblance avec ceux de Samson, de Furfooz et de Spontin. Pour M. A. Béquet ², les tribus franques dont le type est l'importante tribu de Wancennes (plus de quatre cents cadavres) appartiennent aux Francs Saliens. Ces Saliens, venus des embouchures du Rhin, s'établirent dans un pays déjà colonisé par des Ripuaires, et leurs établissements furent désignés du nom du peuple qui les avait fondés (le cimetière de Wancennes s'appelle encore *Salimont*; ce nom se retrouve aussi sur le territoire de Dion). Mais la colonisation ripuaire doit être placée dans le second quart du v^e siècle ³ (en tous cas après 413), et le cimetière de Wancennes existait dès la seconde moitié du iv^e siècle ⁴. D'ailleurs le raisonnement de M. Béquet est fondé tout entier sur une opposition très ancienne entre les Saliens et les Ripuaires, et cette distinction est récente et artificielle ⁵.

Les tribus dont le mobilier funéraire présente un caractère archaïque se sont installées dans notre région dès le début du iv^e siècle. Les annalistes nous signalent fréquemment des établissements de ce genre ⁶; Probus donna l'exemple ⁷; Constance-Chlore établit des colonies sur les territoires d'Amiens, de Beauvais, de Troyes et de Langres ⁸. Notre région est formellement désignée par un panégyriste, dans une phrase dont

1. PILLOY, *Étude sur les anciens lieux de sépultures dans l'Aisne*; Frédéric MOREAU, *Album de Caranda*.

2. *Ann. Namur*, t. XVI, p. 377.

3. Renatus Profuturus Frigeridus, dans *Grégoire de Tours*, II, 9. Trèves fut prise et reprise quatre fois vers le milieu du v^e siècle.

4. *Ann. Namur*, t. XV, p. 553; t. XVI, p. 375. On y a retrouvé des monnaies de Valens.

5. « L'opposition qu'on fait entre Saliens et Ripuaires n'a jamais existé dans l'histoire... Nous nous conformerons à la terminologie reçue, mais après avoir averti le lecteur qu'elle est moderne » (KURTH, *Clovis*, p. 97).

6. Dès une époque très ancienne, les empereurs romains pratiquèrent la colonisation forcée (Tacite, *Ab excessu Augusti*, XII, 39 : Quondam Sugambri excisi aut in Gallias trajecti). Les faits de ce genre cités par les panégyristes dissimulent souvent les conquêtes de barbares qui reconnaissaient ensuite l'autorité des empereurs.

7. Vopiscus, Probus, 5, 13 et 14.

8. *Panegyrr. lat.*, V, 21; Constantin, fils de Constance, en fit autant (V, 9).

l'imprécision calculée dissimule peut-être de fâcheux revers : « Tuo, Maximine Auguste, nutu, Nerviorum et Trevi-rorum arva jacentia velut postliminio restitutus et receptus in leges Francus excoluit ¹. » Plus tard, Julien, en 357, *autorise* les Saliens, installés en *Tongrie*, à y demeurer comme alliés des Romains. C'est vers cette époque, dans la première moitié du iv^e siècle, que je place la première colonisation franque ². Ces tribus, venues du Rhin en suivant le cours de la Meuse, étaient resté jusque-là isolées et indépendantes; elles devaient avoir conservé cet art purement germanique, sans autre luxe que celui des armes, auquel M. Béquet fait allusion. Leur établissement n'a pas dû se faire d'un seul coup : une bande de Francs fut battue près de la forêt Charbonnière, sous Maxime, en 388 ³; les établissements ont dû se succéder pendant toute la seconde moitié du iv^e siècle et sans doute après cette date. Cette époque marque un changement complet dans les mœurs des Germains. Au i^{er} siècle, les Chattes « n'avaient ni maisons ni champs » (*Histoire de France* de Lavis-sé, t. II, I, p. 51); au iii^e siècle, l'empereur Probus écrit au Sénat : « Tous ces barbares labourent, sèment pour nous »; et un contemporain les décrit ainsi : « Ils ont des fermes riches en troupeaux et en blé; des mai-sons construites avec soin, à la mode romaine. »

Mais la masse des envahisseurs, d'après la disposition des cime-tières, situés presque exclusivement sur la rive droite de la Meuse, a dû venir par le sud, de l'orient à l'occident. Ce sont les Francs de Furfooz, de Spontin et de Samson, dont les belles poteries rouges imitent les poteries romaines. Ceux-ci sont des *Ripuaires*. Les *Ripuaires*, établis à une époque ancienne sur la rive gauche du Rhin, avaient vécu pendant plus d'un siècle en contact avec les Romains. Il est vrai qu'ils conservaient, jusqu'à un certain point, leur indépendance; mais l'influence romaine avait été profonde sur eux (Ausone); leur art et leur civilisation devaient être à peu près celles que nous révèlent ces tombes. C'est vers le milieu du v^e siècle qu'ils se répandent dans

1. Incertus, Panegyr. Maxim. et Constant., c. 4 (Baehrens, *Paneg. lat.*, V, 21).

2. C'est alors que s'effectue le grand mouvement en avant des Saliens; ils s'installent en Toxandrie entre 341 et 345.

3. Sulpice Alexandre, dans Grégoire de Tours, *Hist. Franc.*, II, 9.

tout le pays Trévire ¹ et qu'ils s'installent en masse dans la région. Il est permis de supposer que la Famenne fut colonisée assez tardivement, par les derniers venus, qui ne surent trouver place dans les riches vallées du sud de l'Ardenne ; la forêt fut la limite naturelle de leurs établissements pour la région que j'ai étudiée.

Au sud-ouest de la forêt ardennaise, la conquête franque a été, à une époque plus récente, une conquête purement politique. Au moment où Clovis s'empara du Rémois, entre 486 et 496, la plus grande partie du peuple franc était installée déjà dans les riches plaines du nord de la France. Ce n'est plus la guerre en masse, la guerre d'extermination pour la propriété du sol ; la migration des peuples, la lutte des races a pris fin. Les Francs, peu nombreux, prennent possession du pays et l'exploitent avec les anciens possesseurs du sol ² : il n'y eut même pas de partage des terres, comme au sud de la Gaule. Le cimetière de Biermes ³ nous a conservé l'image de cette occupation pacifique ; dans le même cimetière on voit succéder aux tombes gauloises les sépultures gallo-romaines, et aux sépultures gallo-romaines les sépultures franques. Il y a eu occupation continuelle ; la tradition n'a pas été rompue. Il est naturellement impossible de préciser la situation matérielle du Franc conquérant en face de la population vaincue : il devait jouir d'une certaine autorité morale et de nombreux privilèges (le port des armes, le droit de chasse et de pêche) ; quelques siècles plus tard, il sera le seigneur du pays ⁴. Il n'en est pas moins vrai que son influence est restée faible sur la race et sur la langue.

Le sud du département des Ardennes appartient à un troisième groupe qui comprend tout le département de la Meuse. Je ne puis étudier en détail la question de l'établissement des Francs dans les pays lorrains (voy. là-dessus SCHIBER, ouvrage cité). Il me suffira

1. Renatus Profuturus Frigeridus, dans Grégoire de Tours, II, 9.

2. KURTH, *Clovis*, p. 266. Voy. aussi *Frontière linguistique*, t. I, p. 548 : « Il importe de se bien rendre compte de la différence fondamentale de ces deux périodes, l'une des invasions suivies de la colonisation et du partage du sol, l'autre des conquêtes politiques qui se bornent à amener un changement de souverain. »

3. Voy. la note sur les cimetières anciens de Biermes, *Rev. hist. Ard.*, t. VII, p. 205.

4. GUILHIERMOZ, *Essai sur l'origine de la noblesse en France*.

de reproduire les conclusions d'études plus générales : la colonisation franque a été très dense dans cette région riche et très peuplée. Après la prise de Trèves, les Ripuaires ont couvert toute la contrée de leurs établissements ¹.

L'époque franque, sur laquelle j'ai longuement insisté, a donc eu pour la région ardennaise une importance capitale. La forêt qui couvre les plateaux de la Semoy et de la Meuse moyenne n'avait pas été une limite pour l'expansion romaine, mais elle n'avait pas été l'objet d'une exploitation en règle. Dès le III^e siècle, les voies romaines sont abandonnées ; la barrière constituée par les marécages boisés de l'Ardenne déterminera les conditions de l'invasion et de la colonisation franques. En Famenne, la colonisation sera très ancienne et très dense dans un pays dépeuplé ; au sud de l'Ardenne, dans le pays Gaumet, le flot des Ripuaires, au V^e siècle, pourra s'étaler sans obstacle. Mais le Rémois, protégé par la barrière de la Semoy, ne sera occupé que tardivement et d'une manière restreinte par les Francs de Clovis. Il est assez frappant de voir que ces limites de races correspondent à des limites de dialectes, — limites naturellement imprécises et flottantes dès l'époque la plus ancienne, et que quinze siècles de vie commune et de relations constantes ont atténuées encore : la Famenne parle un dialecte wallon ², Gérouville et Florenville un dialecte lorrain ; le reste de mon domaine parle un champenois plus ou moins francisé. La formation géologique de l'Ardenne a décidé de son rôle dans l'histoire ; la forêt a déterminé la répartition géographique des races et des langues.

NOMS DE LIEUX D'ORIGINE FRANQUE.

La plupart des noms des villages ardennais sont nettement ger-

1. « Ils colonisèrent ces régions en masses compactes, se souciant peu de défricher les parties incultes du sol, mais se substituant aux colons romains dans les plaines fertiles et recueillant les fruits du travail séculaire des générations civilisées » (KURTH, *Frontière linguistique*, t. I, p. 553).

2. D'après les formes des noms de lieu, il se pourrait que le roman fût relativement récent dans cette région, qui aurait constitué assez tard un îlot de langue germanique. Les découvertes archéologiques prouvent que le pays de Liège et la rive gauche de la Meuse ont reçu beaucoup moins de colonies germaniques que les environs de Givet et le Namurois.

maniques. Mais, avant d'étudier leur répartition, il est nécessaire de se demander jusqu'à quel point on peut ajouter foi aux formes actuelles et anciennes de ces noms.

Il semble bien qu'une très grande prudence soit nécessaire. Dans une partie au moins de la région ardennaise, au nord et au sud, il y a eu *colonisation* franque, il y a eu mélange de langues. Le vocabulaire roman a été pénétré de noms germaniques : les noms de lieux ont été des noms communs avant d'être des noms propres. Quelques-uns ont subsisté jusqu'à nos jours, comme le mot *wêb*, dont la Carte de l'État-Major Givet Sud-Ouest contient plusieurs exemples : la grande *Wêbe*, au nord de Thilay, le Bois des *Waibes*, au nord de Sécheval, la grande *Waibe*, à l'est de Joigny. J'y ajoute un certain nombre de lieux-dits formés avec le mot *wêbe* ; ils s'appliquent tous à des bois : *Les Wêbes*, *Wêbes des Mazures* (Les Mazures) ; *les Waibes* (Deville) ; *Waibes de Sécheval* (Sécheval) ; *Petite Waibe* (Haulmé), et la *wêb kârê* ; la grande *Wêbe* (Thilay) ; *Waibe fondue*, *wêb fôdu* (Gespunsart) ; *wêb a şarazê*, *wêb dè şênâr*, *wêb rôlê* (Bagimont) ; la *Waibe* d'Aiglemont, *wêb d'êlmô* (Aiglemont) ; la *Wêbe*, *wêb* (Issancourt) ; diminutif : la *Wêbette* (Château-Regnault) ; la *Vaiblette*, *wêblêt* (Neufmanil). Ce mot désigne encore actuellement es *parts* d'affouages dans les bois communaux : c'est le mot germanique *waber*, sans doute contaminé avec un terme pré-romain *vabra*, de signification analogue ¹. Le mot *falaise* (a. h. a. *felisa*) a dû subsister lui aussi dans la langue commune : j'ai noté les lieux-dits : la *Falaise* (Les Mazures) ; *Falise* (Hautes-Rivières) ; la *fâlwaï* (Issancourt) ; *ô z'êfâlwaï* (Renwez) ; la *fâlîjêt* (Haulmé et Thilay) ; la *fâlîjêt*, la *Faligeotte* (Tournavaux) ; la *fâlîjûl*, *Falixeuile* (Gespunsart). Ces mots sont localisés dans la même région que le mot *wêb*. Ces noms ont été peu à peu éliminés : la langue juridique s'épure progressivement, à partir de la loi salique, des termes germaniques. Dans ces conditions, il a dû y avoir des traductions continuelles : des noms de lieu ont possédé plusieurs formes, toutes vivantes dans l'usage (cf.

1. Sur ce mot, qui se retrouve dans la légende de Siegfried (*Waberlohe*), voy. G. KURTH, *La frontière linguistique en Belgique et dans le nord de la France*, t. II, p. 90 ; et BERTHOUD et MATRUCHOT, *Étude historique et étymologique des noms de lieux habités du département de la Côte-d'Or*, t. I, p. 91.

en Belgique : Liège, Luik, Lüttig; en Suisse, Coire, Coira, Quera, Chur). Les plus anciens documents, qui sont des documents ecclésiastiques, présentent les noms sous une forme latinisée qui peut être artificielle : les formes latines du Moyen Age ne sont souvent que de simples jeux de mots. Les noms d'hommes eux-mêmes ne sont pas caractéristiques¹. Ce n'est qu'avant Auguste qu'un nom latin désigne un romain d'origine, un nom germanique un barbare d'origine. Dès cette époque les barbares prennent des noms romains (*Agenarich* se fait appeler *Serapio*, AMMIEN-MARCELLIN, XVI, 12, 25); et, après une période où les barbares conservent en général leur propre nom, les Romains, vers le VI^e siècle, recherchent les noms barbares. Du VI^e au VIII^e siècle, la confusion est complète : dans les Vies de Saints, l'origine du nom ne prouve rien sur la nationalité de celui qui le porte : aujourd'hui, on ne s'appelle pas Jules ou Charles pour des raisons ethniques.

Ces raisons, jointes aux accidents phonétiques qui modifient si souvent l'évolution régulière des noms de lieux, ne permettent pas de tirer des conclusions particulières : ce n'est qu'en présence d'un groupe important de mots qu'une conclusion générale peut être valable.

Au point de vue de leur date, les noms germaniques peuvent être séparés en deux groupes :

1^o Un établissement *fondé* par les Francs a reçu un nom purement germanique : nom d'homme germanique suivi d'un suffixe germanique ;

2^o Un établissement *occupé* par les Francs a reçu un nom roman, constitué par un suffixe roman précédé d'un nom propre germanique.

Les établissements fondés à une époque assez récente offrent une constitution analogue : quelques-uns, où le nom propre présente une forme altérée, appartiennent au Moyen Age proprement dit : on chercherait vainement dans FOERSTEMANN des noms tels que *Wangicisus* ou *Venecisus* (*Wangicisus mons*, Bagimont, *Venecisus mons*, Vencimont).

1. G. KURTH, *La France et les Francs dans la langue politique du Moyen Age*, Revue des questions historiques, t. LVII, p. 357.

1° Noms de lieux purement germaniques.

J'étudierai successivement les suffixes qui désignent l'habitation (-heim, -ingen), et les suffixes qui se rapportent à la configuration du sol (-bach, -strut¹).

A) Le suffixe -han². Il est frappant, quand on remonte le cours de la Semoy, de rencontrer successivement, en France : *Nohan* (le petit *Hoan*, lieu-dit aux Hautes-Rivières, a conservé la forme primitive du nom); en Belgique, *Bohan*, *Renauban* (rĕnĕuā, lieu-dit à Bagimont), *Mohan* (l.-d. à Corbion), *Frahan*, *Poupehan*, *Merleuxchan* (mĕrlĕā, l.-d. à Poupehan), *Marsuhan* (ferme, à Bouillon, d'après la carte de Cassini), *libĕā* (au XVIII^e s. l'isle *Baihan*, l.-d. à Bouillon), *Morsuhan* (dans OZERAY, *Histoire de Bouillon*, p. 291), *Moreehan* (ferme, à Bouillon; cf. *Morian*, mĕriyā, à Escombres), *Briahan* (l.-d. à Sensenruth), *Dohan*, *Mortehan*³. Ces localités et ces lieux-dits sont situés sur la Semoy, ou à proximité de la Semoy. Je ne trouve en dehors de la ligne de la Semoy que *Remĕham* (rĕmĕyā), écart de Pouru-Saint-Remy, où s'élevait un château aujourd'hui détruit, et *jĕrĕā*, *Gĕrohand*, à Escombres.

SCHIBER (*Die fränkischen und alemannischen Siedlungen in Gallien*,

1. Je n'ai relevé aucun exemple du suffixe -loo, forêt. A Sécheval, le *Bois de l'Or* (pré sous Lors, pĕ dzu l'ŕ, Levrĕzy), à Grandham (Ardenne, Vouziers, Grandpré), le *Bois de Lor* présentent un r qui doit être primitif (cf. le Mont d'Hairs, à Givet). — Le mot -wald se retrouve peut-être dans *Fernigaut*, fĕr-nigĕ (Les Mazures).

2. Voy., pour les noms terminés par -heim, HANS WITTE, *Korrespondenzblatt, des Gesamtvereins der deutschen Geschichte und Altertumsvereins*, 1899. — Les noms de lieux de la région ardennaise terminés en -han ont été notés et signalés par G. KURTH, *Frontière linguistique*, t. I, p. 257; L. ROGER, *Recherches sur la toponymie du pays Gaumet*, dans les *Annales de l'Institut archéologique du Luxembourg*, t. XLV, pp. 257-258, et *Notes toponymiques et archéologiques pour servir à l'histoire de la frontière des langues dans le Luxembourg*, ibid., t. XLVI, pp. 219 et 233; J. FELLER, *Notes de philologie wallonne*, Liège et Paris, 1912, p. 238. Le lexique des noms en -han et en -ham a paru dans le *Bulletin de la Société verviétoise d'archéologie et d'histoire*, t. XI, 2^e partie.

3. Ces lieux-dits ont été relevés sur la carte au 20.000^e publiée par l'Institut cartographique militaire de la Belgique. — On peut ajouter à cette liste *Anchamps* (anciennement *Angehan*, voy. Étude phonétique des Patois d'Ardenne, p. 52); *Daviha*, près de Sainte-Cécile (cf. *Gerardin de Aviehan*, dans les Chartes de Mézières, publiées à la suite de mon *Étude*, pièce III); PONCELET, dans le *Livre des Fiefs d'Adolphe de la Marck*, p. 387, cite un Colin d'*Abrehan*.

besonders in Elsass und Lothringen, Strassburg, Trübner, 1894, Diss., p. 97) n'a point reconnu dans ces noms le suffixe *-han*. KURTH (*l. c.*, t. I, p. 257) distingue positivement *-han* de *-heim*. Il établit sa distinction sur un exemple unique, *Grand-han*, ou *Petit-han*, sur l'Ourthe, pour lequel la forme *Chambo* est attestée en 636. Mais il s'agit là d'un mot rigoureusement différent, employé à l'état isolé¹ (tel que Ham-sur-Meuse, ou Ham-les-Moines, dans les Ardennes). On ne peut songer à rayer des suffixes germaniques les dérivés de *-broek* (marais) qui sont terminés par *-breux*, parce que le nom de *Breux* (Meuse) vient d'un type roman *brogilum*, d'origine préceltique. Il est nécessaire de distinguer absolument les *appellatifs*, qui sont des noms usuels, précédés de l'article, des *suffixes* proprement dits. Même si les deux séries de mots ne sont pas radicalement différentes, comme dans le cas de *-breux*, *le breux*, la présence de l'article marque une différence de date : on a continué par analogie à former des noms de lieu avec le suffixe *-han* plusieurs siècles peut-être après que l'on avait cessé d'appeler une *maison* : un *heim*.

L'objection de KURTH peut donc être écartée. Les noms que j'ai réunis présentent d'ailleurs un caractère nettement germanique. *Nohan* (*Ohan*, *Ohamp*, en 1265, *Étude phonétique des Patois d'Ardenne*, p. 58) correspond à *Olhain* (Béthune, Pas-de-Calais), ou à *Ohain* (KURTH, *op. cit.*, t. I, p. 272), d'un type *Audo-heim* (FOERSTEMANN, col. 160; *Hodocaim* dans le Prologue de la loi salique, éd. H. GEFFCKEN, Leipzig, 1898, p. 95); *Bohan* correspond exactement au *Bodochaem*, *Bodham*, du même Prologue (*ibid.*, p. 37; cf. *Bohem*, Béthune, Pas-de-Calais); *Renauhan* présente la forme romanisée *Renaud* d'un nom germanique très répandu (FOERSTEMANN, à l'article *Ragan*, col. 1010, et plus précisément, col. 1026); *Mohan* dérive d'une forme originelle *Modo-heim* (FOERSTEMANN, racine *Mod*, col. 932, et

1. Je ne puis admettre l'explication proposée par M. FELLER (*Notes de philologie wallonne*, p. 248). Ou bien le *ch* de *Chambo* est une transcription de l'*h* germanique, et l'on ne peut songer à la racine celtique *camm*; ou le *ch* de *Chambo* est une occlusive gutturale aspirée, et il est impossible d'en faire venir le mot *-han*. Quant à la valeur géographique du mot *-han* (sinuosité, méandre), elle est peu probante pour la Semoy, où il est difficile de trouver un village qui ne soit situé sur un coude.

936, *Modoald*, *Modowald*, *Modoin*); *Frahan* (écrit *Frohan* au XVIII^e siècle, aujourd'hui *frôwā*) dérive de *Frodo-heim* (*Frod*, FOERSTEMANN, col. 431, et *Frodoald*, *Frodoard*, col. 435); *Poupehan* présente le nom propre *Bobo*, *Poppo* (FOERSTEMANN, col. 271); *Marsuhan* peut être rapproché de *Morsain*, en 1282 *Morchehain* (KURTH, *op. cit.*, t. I, p. 272); *Briahan* est formé du nom de femme *Brigida* (FOERSTEMANN, *op. cit.*, p. 282); *Dohan* (cf. *Dohem*, Saint-Omer, Pas-de-Calais) est sans doute un *Dodo-heim* (FOERSTEMANN, col. 282); *Angehan* (cf. *Angecourt*) est *Ingo-heim*, *Ango-heim* (FOERSTEMANN, col. 779). *Merleuxhan*, *Moreehan*, *Mortehan*, offrent des déformations qui ne permettent pas d'identifier avec certitude leur premier élément; mais la plupart des noms qui présentent le suffixe *-han* sont formés d'un nom propre germanique facilement reconnaissable. Il serait assez bizarre de voir dans ce suffixe l'énigmatique *Chambo*.

Au point de vue phonétique, l'aboutissement de *-heim* à *-han* n'est pas extraordinaire. KURTH cite (*op. cit.*, t. I, p. 279) une longue liste de mots où le suffixe *-heim* aboutit au son *ā* (voy. en particulier *Beussent*, écrit *Bougessant* en 1323, etc.). D'ailleurs les noms cités par KURTH, qui sont en plein domaine picard (le picard distingue *ê* de *ā*), ne prouveraient rien contre les nôtres, situés partie en domaine français, partie sur la limite des parlers wallons. Je ne sais pas quelle valeur on peut accorder à des graphies telles que *Bohaing*, 1205 (*Étude phonétique des patois d'Ardenne*, p. 64); *Popehins*, 1254 (*ibid.*, p. 69); *Mortehaing*, 1305 (*ibid.*, p. 71); l'on pourrait en conclure que le passage de *ē* à *ā* est relativement récent et qu'il constitue une simple francisation de suffixe. Mais Fumay (*Fumacum* en 919, aujourd'hui *fūmwē*) est transcrit également par *Fumain* (*ibid.*, p. 50). L'îlot des *-han* ardennais est assez éloigné des *-heim* du nord pour qu'on puisse supposer, même en l'absence des formes citées, un traitement particulier.

La position régulière des noms terminés par *-han* est frappante. Ils s'accumulent sur la ligne de la Semoy, entre *Nohan* et *Mortehan*, sur une distance de trente kilomètres environ : on n'en rencontre guère ailleurs. Leur établissement semble s'être fait d'un seul coup, et, croirait-on, suivant un plan médité. Je ne vois qu'une époque dans l'histoire où puisse se placer cet événement : c'est au moment

où Clovis, entre 486 et 496, a occupé le pays Rémois. La région ardennaise a été réunie aux domaines du fisc : au nord, le domaine des Pothées, au sud, le pagus de Mouzon ont été donnés à saint Remi par Clovis et ses successeurs. Il est à remarquer que les noms qui présentent ce suffixe ne sont qu'exceptionnellement des villages : Bohan, Dohan, Morteihan, qui seuls ont eu une certaine importance au Moyen Age, ne sont cités dans les chartes qu'à partir du ^{xiii}^e siècle. Actuellement encore la majorité des *-han* sont des hameaux de peu d'importance ou des fermes. Primitivement le *-han* a sans doute été un poste, un établissement isolé, plutôt qu'un village. Cet état de choses correspond bien au sens primitif du mot *heim* ; ce mot, pour KURTH (*op. cit.*, t. I, p. 280), désigne, non pas le *logis du maître*, mais *la maison* ; c'est l'*habitation isolée*, d'après M. L. ROGER (*Annales archéologiques du Luxembourg*, t. XLV, p. 267). J'y verrais, non pas une sorte de ligne de défense, mais une série de rendez-vous de chasse, — et peut-être des centres d'élevage de porcs, au milieu de l'immense forêt de chênes. Dans tous les cas, ces établissements constituaient le premier effort systématique pour occuper cette forêt d'Ardenne, que les Romains avaient seulement percée de leurs voies : à ce titre, ils ont eu une importance tout à fait capitale pour l'avenir de notre pays.

B) Le suffixe *-ingen*. Le suffixe de noms de lieux le plus répandu dans la toponymie germanique est le suffixe *-ingen*. D'après SCHIBER (*Die fränkischen und alemannischen Siedlungen in Gallien*, etc.), ce suffixe désigne originairement une collectivité agricole (*Bauernschaft*, p. 56, et en général, pp. 10 et 11). Les noms en *-ingen* caractérisent des colonies germaniques antérieures à l'hégémonie franque. Il serait assez naturel de trouver ces noms en *-ingen* à l'extrême nord du domaine que j'ai étudié, sur la rive droite de la Meuse, là où les établissements francs sont très nombreux.

Je relève, dans un quadrilatère qui aurait pour extrémités Givet, Beauraing, Gedinne et Fumay, une majorité de noms terminés en *-enne* : *Rancennes*, *Fromelennes*, *Winenne*, *Wancennes*, *Felenne*, *Rienne* ; il faut y ajouter *Gedinne* (*d'jēdēn*), *Sart-Custine* (*kēstēn*), et *Bourseigne*¹ (*Bursinas*, 1070, 1075, 1076) ; le ruisseau d'Olenne se jette

1. De même, sur la rive gauche de la Meuse, je trouve *Romedenne*. La carte

dans la Houille en amont de Fromelennes, près du moulin d'Olenne¹. La forme primitive du suffixe *-enne* est *-ine* (*Étude phonétique des Patois d'Ardenne*, § 33) : dans cette région, *farine* aboutit à *farèn*, *racine* à *raqsèn*. Ce suffixe *-ine* est la forme féminine d'un suffixe *-in* (*-inium*). Ce suffixe a été considéré par QUICHERAT et RICOUART (voy. l'historique de la question dans KURTH, *op. cit.*, t. I, p. 309) comme une romanisation d'un ancien *-ingen*. KURTH lui-même, qui ne conclut pas d'une manière absolue sur l'origine du suffixe, « répète qu'une pareille accumulation (de noms en *-in*) évoque nécessairement l'idée d'une origine commune; et dans ce cas, l'hypothèse d'une colonisation germanique en masse, à l'époque de la conquête du pays par les Francs, s'offre à nous comme des plus séduisantes » (*ibid.*, p. 322). C.-G. ROLAND (*Toponymie namuroise*, p. 521) admet comme « incontestable que la grande majorité des noms affectés de ce suffixe sont d'origine germanique et se rattachent à l'époque franque. La valeur de ce suffixe est généralement celle du suffixe germanique *-inga* ». Il semble bien que le groupement des noms terminés par *-enne* apporte une nouvelle preuve à cette hypothèse. L'emploi d'une forme féminin-pluriel n'est pas étrange : le suffixe *-iacus* se présente dans cette région sous la forme *-iacas*² (*Gimnée*, KURTH, *op. cit.*, t. I, p. 502; *Biesmerée*, *ibid.*, p. 493; *Gomezée*, *ibid.*, p. 501; *Gochendée*, p. 503; *Romerée*, p. 511; et de

Dinant à l'échelle du 40.000^e m'a fourni dix-huit noms terminés en *-inne*, *-enne*. La liste complète a été établie par C.-G. ROLAND, *Toponymie namuroise*, p. 519.

1. Je n'ai tenu aucun compte dans l'établissement de ma liste des graphies *-ing*, *-aing*, du Moyen Age. *Fumay* (*Fumacum*, 919, *Étude phonétique des Patois d'Ardenne*, p. 50) est transcrit régulièrement *Fumaing*; *Revin* (*Riuvinium*, 762, *ibid.*, p. 52) devient *Reving*.

Aujourd'hui on prononce *fumwè*, *rævè*; mais cette prononciation n'a aucune valeur dans une région où la voyelle nasale *ê* aboutit à *é* à la finale (*Jèpè*, Fépin, *ibid.*, 49). L'orthographe a pu être établie d'après la prononciation, ou réciproquement. Je crois qu'il vaut mieux se fonder sur les formes très anciennes, quoiqu'elles puissent être de fausses latinisations, et considérer les transcriptions du Moyen Age comme fantaisistes (voy. dans C.-G. ROLAND, *Toponymie namuroise*, t. I, p. 365, à l'article *Védrin*, *Vendracum* en 1134, un cas également insoluble).

2. Le mot sous-entendu est *casas*. Une liste très complète de ces mots a été établie par C.-G. ROLAND, *Toponymie namuroise*, pp. 369 et suivantes.

même *Foisches*, *Faustias*, dans mon *Étude phonétique des Patois d'Ardenne*, p. 43, etc.).

Il est difficile d'expliquer phonétiquement l'évolution du suffixe *-ingen*¹, où la présence d'un *n guttural* peut avoir donné lieu à un traitement particulier. Il est probable qu'il y a eu *traduction de suffixe*. Ces traductions sont fort nombreuses :

1° Le suffixe *-ingen* est traduit en latin par *-iacum* : *Fléchin*², *Felciacus* (994) : c'est **Fléchy*; *Fléchin* est un **Felcinium* (cf. *Houdain*, *Husdinium*, 1024, etc.); *Heuchin*, *Elciacum* (844-864).

2° Le suffixe *-ingen* est traduit en latin par *-inium* : *Zerkingen*, *Sarchinium* (VIII^e s., dans KURTH, *op. cit.*, t. I, p. 302); *Genderinghen* (1340), *Gundrinium* (855); *Heylissem* (1315), *Helencinium* (1011-1139, *ibid.*, t. I, p. 310, note); *Schwetzingen*, *Solicinium*³ (AMMIEN-MARCELLIN, XXVII, 8, 10; *ibid.*, t. I, p. 563).

3° Le suffixe *-ingen* est traduit en roman par *-ine*, *-enne* : *Roclengé sur Geer*, *Rocheldenges* (1166-1167, 1173), *Rochelevenges* (1130-1131), et *Rockeldine* (1166, original, dans les *Chartes de Stavelot*, ROLAND et HALKIN). A une époque beaucoup plus récente, *Wicardenges* (1208, dans le *Dictionnaire topographique du Pas-de-Calais*), *Wycardenghes* (1315), est devenu *Wicardennes* (1554), actuellement *Wicardenne*.

4° Le suffixe *-ingen* est transcrit en français par *-ingues* : *Relingues*, à côté de *Reclinghen*, *Aubingue*, à côté de *Aubin*, dans le *Dictionnaire du Pas-de-Calais*, nous montrent la dernière étape de la romanisation du suffixe *-ingen*. Ces noms sont très nombreux (voy. dans KURTH, *op. cit.*, t. I, p. 238, *Bonningues*, *Terlingue*, etc.; et *ibid.*, p. 248, une liste de 1505). Au milieu même des noms en *-enne*, dans lesquels je crois reconnaître une romanisation ancienne

1. Les noms en *-inghem* se prononcent *-éhin* dans l'arrondissement de Lille (MANNIER, *Études étymologiques, historiques et comparatives sur le département du Nord*, Paris, 1861, p. 160).

2. Voy. le *Dictionnaire topographique du Pas-de-Calais*, par le comte DE LOISNE, Paris, 1907.

3. Il semble bien dans ce dernier exemple que le suffixe *-inium* ait été traduit par *-ingen*. Quoi qu'il en soit, il est bien évident que les deux suffixes ont été considérés comme équivalents.

du suffixe *-ingen*, *Javingue*, près de Beauraing, représenterait cette dernière étape ¹.

Les formes ardennaises peuvent s'expliquer séparément. Les dialectes germaniques proches de la limite linguistique ont réduit le suffixe *-ingen* à *-en*. De nombreux exemples de cette transformation ont été réunis par M. ROGER (*Annales de l'Institut Archéologique du Luxembourg*, t. XLV, p. 255, note 3; t. XLVI, p. 219). C'est ainsi que *Bissanga* (x^e s.) se dit *Bissen*, *Euringas* (877), *Euren*; de même *Tenten*, *Tennen*, alternent avec *Tintingen*, *Tintange*; *Tirpen* avec *Turpingen*, *Turpange*; *Seylen* avec *Selingen*, *Sélange*; *Oyben* avec *Ubingen*, *Aubange*, etc. M. ROGER voit dans ce suffixe *-en* le prototype du suffixe latinisé *-inium*, *-inam*.

Je ne sais à quelle époque peut remonter cette réduction dans les parlers germaniques; si elle est ancienne, il est permis de supposer que les colonies des environs de Givet parlaient un dialecte voisin de celui des colonies établies dans la région d'Arlon, qui n'en est éloignée que de soixante-dix kilomètres environ. Il semble bien en effet que les tribus germaniques soient venues du sud en suivant la voie de Trèves à Bavay.

D'ailleurs il est possible d'établir entre les noms en *-enne* et les noms en *-ingen* quelques rapprochements : *Felenne* et *Ferlingen* (Pas-de-Calais, en 1240, *Fellingebem*), *Frelinghen* (Nord, 1066, *Ferlinghem*); *Florennes* et *Floringhen* (Pas-de-Calais); *Winenne* et *Winningen* (Meerbeke, Flandre orientale, Belgique); *Rienne* et *Redingen* (à côté de Redange, Grand-Duché de Luxembourg); *Olenne* et *Olingen* (Retzdorff, Grand-Duché de Luxembourg); *Gedinne* et *Goedingen* (Bas-Bellain, Grand-Duché de Luxembourg), *Goedinge* (Afsné, Luxembourg belge); *Ransenne* et *Ransshem* (*Ranssem* en 1374,

1. Le suffixe *-iacum* a subi les mêmes transformations : *Montenacken*, près Landen (1243), est transcrit par *Montaigney* (1174), *Montegni* (1203, *Cartulaire de Saint-Lambert de Liège*); *Bogny* (Ardenne), *Boviniacum*, est transcrit en 1135 par *Bovingeis* (*Chartes de Stavelot*, ROLAND et HALKIN); *Bahingies* (1101), *Bahangiae* (1135), est devenu *Behagnies* (*Dict. du Pas-de-Calais*); *Trueneis* (1196), *Trujngees* (1155), *Truingeie* (1155), *Truhendingen* (1299), est aujourd'hui *Trognée* (Province de Liège, Belgique, dans le *Cartulaire de Saint-Lambert de Liège*). *Hargnies* pourrait être rapproché de *Hardingen* (Pas-de-Calais; cf. *Haringen*, KURTH, *op. cit.*, t. I, p. 334).

KURTH, *op. cit.*, t. I, p. 267). Ces rapprochements, étant donné le caractère des noms en *-ingen*, qui sont des patronymiques, ne peuvent guère être plus nombreux ni plus concluants.

Au sud de la forêt d'Ardenne, le suffixe *-ingen* ne se retrouve pas. KORNMESSEUR¹ en cite quelques exemples : *Saint-Menges* est la forme vulgaire de *Sanctus Memmius* (cf. *simiu*, singe); *Vringe* (sic) est une faute pour *Vrigne*; *Chevenge* (sic) est une faute pour *Cheveuge* (*Chavoige*, 1275, dans l'Appendice à mon *Étude phonétique*, Pièce III; *Chavouge*, 1316, *Trésor des Chartes du Comté de Rethel*, t. I, p. 556). *Floing*, où le groupe initial peut correspondre au germanique *hl* (*Chlodowald* devient *Floart*, *Floardoard*), semble d'origine romane (voy. l'*Étude phonétique des Patois d'Ardenne*, p. 74, n. 1).

L'étude des noms de lieux terminés par le suffixe *-ingen*, représenté dans notre région par *-enne*, vient donc appuyer les données de l'archéologie : la lisière nord de la forêt d'Ardenne a été colonisée d'une manière très dense par des peuplades germaniques qui ont laissé leur nom aux établissements qu'elles avaient fondés : la forêt marque, à l'ouest, la limite extrême de ces établissements.

C) *Suffixes géographiques*. Les suffixes germaniques qui caractérisent l'aspect de la contrée et les particularités de la configuration du sol ne pouvaient se développer pleinement qu'en pays germanique. A une époque très ancienne, il a pu cependant se produire en pays roman une sorte de *mélange linguistique*. Dans les villages du département des Ardennes occupés après 1870 par les Prussiens, des mots allemands ont subsisté pendant quelques années ; aujourd'hui encore, on dit, par plaisanterie : *aller elöf*, aller se coucher ; *kaput*, mort ; *elagé*, battre, etc.

Parmi ces mots d'existence éphémère se trouvent les termes *bach*, ruisseau, et *strut*, forêt. KURTH a signalé à Conques, près *Sainte-Cécile*, le *Harbais* (*op. cit.*, t. I, p. 345), la forêt de *Rebay* (*ibid.*, t. I, p. 347) ; près de Mézières, le *Marbay*, affluent de la Meuse, est attesté dès 1068 (*ibid.*, t. I, p. 563) ; il a donné son nom à la ferme du *Marbay* (commune de Lafrancheville). Dans l'arrondis-

1. *Die französischen Ortsnamen germanischer Abkunft*, Diss., Strassburg, 1888, p. 56.

sement de Rocroi, le ruisseau d'*Herbay* passe près de Fligny (canton de Signy-le-Petit). Le village de *Bay* (canton de Rumigny) est construit à la source d'un ruisseau (Moulin de *Bay*) ; *Estrebay*, avec son écart *Laval d'Estrebay*, semble avoir été le nom du ruisseau de *Laval* avant d'être celui du village. *Blombay* (canton de Rocroi ; *Blandibaccius* se trouve déjà dans le *Testament de saint Remi*, 533 ?) est situé aussi à la source d'un ruisseau ; son écart *Blonbizeux* présente un diminutif bien connu du mot *bay*. J'ai relevé à Joigny-sur-Meuse le lieu-dit *jilbé*, et à Sapogne, près d'Herbeuval, le lieu-dit *Waubais*, qui offrent sans doute le même mot. Le mot *bach* a donc été emprunté par les populations romanes avant d'être fixé dans la toponymie ; cet emprunt est en tout cas très ancien (L. ROGER, *Annales archéologiques du Luxembourg*, t. XLVI, pp. 217 et suivantes).

Le mot *strut*, forêt, se retrouve dans les dénominations d'*Estreit*¹, 1309, à Fumay (KURTH, *op. cit.*, t. II), et d'*Estrie*, entre Sedan et Bouillon. A Vireux-Molhain j'ai relevé les lieux-dits l'*Estrez* (B), Pré à l'*Étré* (C). Dans l'arrondissement de Rocroi j'ai cité déjà le ruisseau d'*Estrebay* ; sur la commune du Fréty (canton de Rumigny) se trouve le bois d'*Estremont*. Le fait même que les représentants de *bach* et de *strut* se trouvent localisés dans le même canton prouve la vraisemblance de mes interprétations.

2° Noms de lieux germaniques à suffixe roman.

Des suffixes romans, précédés d'un nom propre germanique, ont servi à désigner des villages occupés par les Francs à une époque ancienne ou fondés par eux à une époque relativement récente. Dans les deux cas la langue romane était dominante dans le pays, qui a été nommé par des romans ou par des Francs romanisés.

Les suffixes romans peuvent désigner proprement une agglomération (*court*, *ville*), une possession particulière (*-iacus*), ou un accident géographique (*mont*, *gué*).

A) *Court*, *ville*. Les noms terminés par les suffixes *-court* et *-ville*

1. Ce mot représenterait aussi bien le latin *strata* : je ne pense pas toutefois qu'aucune voie romaine ait jamais abouti à Fumay. — Une famille d'*Estrée* a possédé des domaines importants dans la vallée de la Meuse et en particulier à Givet.

sont relativement peu nombreux dans le domaine que j'ai étudié¹. Ils sont massés à l'ouest et au centre de la région ardennaise, autour de Mézières, là où l'occupation romaine avait été très dense, et ils vont s'éparpillant vers le sud. Dans un rayon d'une dizaine de kilomètres autour de Mézières, je relève *Bertaucourt* (lieu-dit, Mézières), *Warnécourt*, *Guignicourt*, *Boulzicourt*, *Boutancourt*, *Wautraincourt* (aujourd'hui Saint-Laurent), *Issancourt*, *Vivier-Aucourt* (aujourd'hui Vivier-au-Court), *Manicourt* (écart de Nouvion-sur-Meuse), *Manicourt*² (Aiglemont), *Thumécourt*, *Tendrecourt*. Au sud, entre la Meuse et la forêt, se trouvent encore *Ledancourt* (Donchery), *Rubécourt*, *Lamécourt* et *Messincourt* (avec son écart Messempré) : *Messincourt* est le plus méridional des villages ardennais terminés par ce suffixe. J'ajoute à cette liste un certain nombre de lieux-dits³ terminés par *-court* et dont le premier élément peut être un nom de personne : *Baricourt*, *bariku* (Tremblois) ; *Briancourt*, *brêku* (Bosséval) ; *Harnancourt* (Pure) ; *Maraucourt*, *marôku* (Issancourt) ; *Rancourt*, *rānkuo* (Herbeuval). Le mot *cour* a subsisté jusqu'à une période assez récente dans la langue courante. Je relève en effet dans le département des Ardennes des exemples où le nom propre, d'une forme toute moderne, est situé après le mot *cour* : *La Cour Avril* (6 hab., commune de La Romagne, canton de Chaumont-Porcien, arrondissement de Rethel) ; *La Cour Honoré* (67 hab., Saint-Jean-aux-Bois, Chaumont-Porcien, Rethel) ; *la Cour Regnault* (13 hab., Semuy, Attigny, Vouziers) ; *la Cour des Rois* (30 hab., Saint-Loup-Terrier, Tourteron, Vouziers) ; *la Cour* (18 hab.), *la Cour des Jourdans*, *la Cour d'En Haut* (Rocquigny, Chaumont-Porcien, Rethel) ; *la Haute Cour* (4 hab., Blanchefosse, Rumigny, Rocroi). Tous ces écarts sont des fermes : le mot *Cour* alterne avec le mot *Cense* et le mot *Ferme*.

1. Die départements Seine-et-Marne, Aube, Marne, Ardennes und Aisne trennen zwei sehr dicht besetzte Gebiete (SCHIBER, *op. cit.*, p. 48).

2. *Manicort delex Champeax*, village détruit près d'Aiglemont (*Trésor des Chartes du comté de Rethel*, t. I, pp. 774). Voy. aussi *Revue historique ardennaise*, t. XI, p. 223, n. 2.

3. J'ai relevé dans mon *Enquête* les noms des lieux-dits ; j'ai aussi utilisé le cadastre. La différence de graphie suffit à indiquer la source des formes que je reproduis ; toutes les fois qu'il y a désaccord, j'ai cité les deux variantes.

Le suffixe *-ville* ne se trouve que dans le nom de *Florenville*, à l'extrême sud de la région ardennaise¹. Les lieux-dits terminés en *-ville* sont rares et très douteux : *Amenaville*, *amênnavil* (Issancourt); *lê bqrôvil* (Braux); *Quart d'Arville* (Nouzon).

Les lieux habités nommés à l'aide des suffixes *-court* et *-ville* ne sont pas des fondations franques. Quand Clovis, vers la fin du v^e siècle, eut achevé la conquête du pays rémois, la région de la Meuse moyenne était occupée et cultivée par une population ancienne, de race très mélangée. Les Francs étaient peu nombreux : les domaines du fisc étaient immenses. Une minorité de barbares vint s'installer au milieu des populations gallo-romaines, dans des agglomérations qui reçurent alors dans la langue romane le nom de leur possesseur franc.

B) Suffixe *-iacus*. Le suffixe *-iacus*, si fréquent à l'époque gallo-romaine, a continué d'entrer dans la formation des noms de lieux à l'époque franque. C.-G. ROLAND (*Toponymie namuroise*, t. I, pp. 368 et suivantes) a réuni un très grand nombre d'exemples de noms de lieux constitués d'un nom d'homme germanique (le plus souvent des hypocoristiques en *-o*) et du suffixe *-iacus*. J'en ai noté deux dans le nord de mon domaine, où le suffixe prend habituellement la forme *-iacas* (sous-entendu *casas*). Ce suffixe, par les intermédiaires *-eias* (*Wilerceias*, 1075) *-eas* (*Harneas*, 1075), aboutit à *-eies* (*Harneye*, 1139), et à *-ies*, prononcé *-ly*. *Hargnies* (voy. mon *Étude phonétique des patois d'Ardenne*, p. 49) correspond au type **Harin-iacas* (*Haro*, dans *Foerstemann*, 616); *Willerzies* (*Étude phonétique*, p. 51) à **Wileric-iacas* (voy. C.-G. ROLAND, *op. cit.*, p. 378). Dans la même région se trouve *Patignies* (du nom d'homme *Panto*, *ibid.*, p. 392). Ces noms voisinent avec les noms en *-enne* issus de *-ingen*.

C) *Mont*, *val*, *wex*², *champ*, *sart*. Ces suffixes ne désignent pas originairement un lieu habité, mais un simple *lieu-dit*. Quelques-uns même, tels que *-champ*, et *-sart* (essart, défrichement), ne per-

1. *Gérouville* est de formation récente (voy. *Étude phonétique des patois d'Ardenne*, p. 84). Il en est de même de *Lafrancheville*, *Ville-sur-Lumes*, *Charleville* (fondé au début du xviii^e siècle par Charles de Gonzague).

2. Le suffixe *-wex* est placé par G. KURTH parmi les suffixes germaniques. Il est également roman : au latin *vadu*, contaminé par le germanique *wad*, correspond encore aujourd'hui le patois *wê*.

mettent guère de supposer, au moment de la formation du nom, l'existence d'une agglomération ou même d'une habitation. Les villages qui présentent ces suffixes se sont donc établis à une époque plus récente que les villages de la série précédente. Cette époque est intermédiaire entre la conquête franque et le Moyen Age proprement dit.

Le suffixe *-mont*¹ est fort répandu ; j'ai visité les villages d'*Agimont* (Adalger, FOERSTEMANN), d'*Houdremont*, d'*Orchimont*, de *Bagimont* et d'*Herbeumont*. *Flobimont* (Fromelennes) et *Lambermont* (Muno) sont des hameaux d'une certaine importance.

Les lieux-dits terminés par *mont* sont nombreux : *alyǣmō* (au cadastre, *Nalieumont*, Les Mazures) ; *ardamō* (Orchimont) ; *ā drimā* (cad. *Audrimont*, Tremblois) ; Entrée de l'*Aulemont* (Matton) ; *Baimont* (Hautes-Rivières) ; *Barmont* (Gernelle) ; *bōrmō* (Issancourt) ; Haut de *Bégimont* (Saint-Menges) ; *bēymō*, *bētmō* (Orchimont) ; *byamō* (Renwez) ; *blērmō* (Gespunsart) ; *bōtimō* (Pussemange) ; *Boucaumont* (Givet) ; *Brudémont* (Messincourt-Pure) ; *Charlemont* (du nom de Charles-Quint, Givet) ; *Charmont* (Vireux-Molhain) ; Trieux de *Chaumont* (Hargnies) ; *Chaumont* (Charnois, Landrichamps) ; *ēvrēmō* (Les Mazures) ; *Chièreumont* (Vireux-Molhain ; *Chermont*, XVII^e s., Archives de la Collégiale de Molhain) ; *tývrēmō* (Pouru-aux-Pois) ; *kulmō* (Hargnies) ; Maison *Darimont* (Aubrides) ; *Diversmont* (Nyvermont dans le Registre de Revin, XIV^e s., à Fumay) ; *dývrimō* (Nafrature) ; *čvnōmō* (Nafrature) ; *faqāmō* (Gespunsart, Bosséval) ; *Fayamont* (La Chapelle) ; *fāmō* (Thilay) ; *fērlāmō* (au cadastre *Fertamont*, Neufmanil) ; *fōkōmō* (Pussemange, *Faquamont*, Gespunsart) ; *dýirmā* (Tremblois, Mogues) ; *Griflomont* (Chiny) ; *Guillartmont* (Thilay) ; *hardēmā* (Aufiance) ; *Hémont* (Vireux-Wallerand) ; *Hiēraumont* (Gérouville) ; *Housiamont* (Hierges) ; *ūrtýāmā* (Margny) ; *Laumont* (Hautes-Rivières) ; *Martimont* (Messincourt-Pure) ; *mūrmō* (Thilay) ; *Morimont* (Thilay) ;

1. C.-G. ROLAND (*Orchimont et ses Fiefs*, p. 15, n. 2) se demande, après GRAND-GAGNAGE, si *-mont* ne représente pas le latin *mansio*. Cette étymologie est fondée sur une fausse explication de l'expression *amō*, chez (voy. l'*Étude phonétique des patois d'Ardenne*, § 167, Rem. III). D'ailleurs *mansionile* et *mansus* sont seuls usités dans la toponymie ardennaise (*ibid.*, pp. 67 et 63, avec la note).

Mourmont (Gernelle); *nêđimō* (Neufmanil-Nouzon); *újamō* (au cad. *Oujamont*, Aubrives); *pěľmō* (Chooz); *pěťľmō* (Aulflance); *Plainmont* (1314, Hargnies, *Rev. d'Ard. et d'Arg.*, t. VII, p. 139); *plēmā* (Herbeuval); *pursyamō* (Aiglemont); *Quérinmont* (Sedan-Nord); *Rabaumont* (Landrichamps; cf. *Rabeaupré*, Gespunsart); *Remeillimont* (Nouzon); *rutšjēmā* (au cad. *Richamont*, Herbeuval); *rnōmō* (Nafraiture); *snōmō* (Aiglemont); *ťanīmō* (Aiglemont); *trēmā* (Herbeuval); *wibōmō* (Nafraiture); *hōmā* (au cad., *Waumont*, Deux-Villes). Il faut y ajouter le nom de deux ruisseaux, celui de *Moraimont*, qui se jette dans la Vrigne (carte *Mézières* de l'Atlas de VENDOL) et celui de *Maidimont*, qui passe à Nouzon (carte *Charleville* de l'Atlas de VENDOL).

En Ardenne proprement dite, à l'est du domaine que j'ai parcouru, le suffixe *-mont* est plus fréquent encore : *Baillamont*, *Ucimont*, *Mogimont*, se trouvent sur les confins de la région que j'ai étudiée ; aux environs immédiats de Bertrix (Belgique), je relève *Framont*, *Acremont*, *Glaumont*, *Renaumont*, *Burhaimont*, *Bobaimont*, *Grihaumont*. L'étude du premier élément de ces noms confirme l'origine récente d'une partie de ces dénominations. Le nom d'homme *Urcisus*, qui constitue le premier élément d'Orchimont (voy. l'*Étude phonétique des patois d'Ardenne*, p. 60), est surtout répandu à l'époque mérovingienne ; *Wangicisus* (Bagimont, *ibid.*, p. 64), *Venecisus* (Vencimont), sont des noms de basse époque : ils ne se trouvent pas dans le *Namenbuch* de FOERSTEMANN. La plupart de ces noms propres sont impossibles à restituer et à identifier d'une manière certaine, en l'absence de formes anciennes.

Le suffixe *-val* est moins répandu : les villages s'établissaient de préférence sur les hauteurs. Des deux villages qui présentent ce suffixe, *Herbeuval* et *Bosséval*, le second est récent. *Sécheval* reste obscur : les formes latinisées du nom (*Sicca Vallis*, *Étude phonétique des patois d'Ardenne*, p. 62), si elles ne constituent pas une étymologie populaire, sont tout à fait ironiques. Mais les lieux-dits formés d'un nom de personne suivi du suffixe *-val* sont nombreux : *Aguival* (Issancourt); *Barbanveau* (Puilly); *Bellaiveaux* (Hierges); *Birevaux*, *běrvô* (Puilly); *běrnivô* (Aulflance); *Bertauval* (Hautes-Rivières); *bějāvô*, *Bois-en-Val* (Issancourt); *bažavô*, *Bois-en-Val*

(Mézières); *bivô* (Bosséval), et *bivâ* (Neufmanil, au cad. Diva); *byërnávô* (Rancennes); *bôvô* (Deux-Villes); *Buveau* (Villers-Cernay, près Sedan); *týělvô*, *Chelvaux* (Margny), et *Fond de Chelvaux*, *fô d týělvô* (Herbeuval); *Clérivaux* (Montigny-sur-Meuse); *klězvô* (Pouru-aux-Bois, Herbeuval); *dělvô* (Aiglemont); *flivô* (Chooz); *grělvô* (Issancourt); *grimôvô* (Aiglemont); *grijvô* (Renwez); *Herlenval* (Gernelle); *lābërvô* (Aiglemont), *lābërvâ* (Neufmanil); *lābuvô* (Mogues); *Lianveaux* (Puilly); *Longueauveaux* (Vireux-Molhain); *Mahiveau*¹ (Puilly); *mālavô* (Puilly); *Mélevâl* (Gernelle); *mněvô*, *Ménivaut* (Pure); *mīnvô*, *mīnvâ* (Neufmanil); *Merlonval* (1323, dans H. GOFFINET, *Les comtes de Chiny*, p. 453); *mōlavô* (Pouru-aux-Bois); *Morionveau* (Foisches); *mytýěvô* (Herbeuval); *Nogival* (Hautes-Rivières); *nārivâ* (Haulmé); *Odionvaux* (xvii^e s., Vireux-Molhain, Archives de la Collégiale de Molhain); *Pêchevaux* (Landrichamps); *Rnôvô*, *Senaveau*, *sic* (Puilly); *Robévaux* (Matton); *Roÿveau* (Puilly); *snôvô* (Escombres); *Serchevaux* (Cart. de Saint-Lambert de Liège, BORMANS ET SCHOOLMEESTERS, t. I, p. 196), *Cerceval* (1326, DELISLE, *Notice sur le Cartulaire du comté de Rethel*, n° 400); *Tiernavaux* (Charnois); *trēnivô*, *Tranivaux* (Pure); *Wihinvaux* (Vireux-Molhain).

Le suffixe *-wez* a été particulièrement déformé. Il est fréquent surtout sur le plateau de Rocroi, d'ailleurs dépourvu de cours d'eau. Mais, comme l'a fait remarquer ARNOLD (KURTH, *op. cit.*, t. I, p. 357), les endroits marécageux devaient être aussi difficiles à passer que les rivières. *Renwez*, *Failloué* (**Faduwez*, Hautes-Rivières, voy. l'*Étude phonétique des patois d'Ardenne*, p. 59), *Martué* (*Martinwez*, Florenville, *ibid.*, p. 78), sont disséminés sur toute l'étendue de la région ardennaise. *Failloué*, *Martué*, sont sur la Semoy; *Renwez*, sur un plateau marécageux, de même que *Charroué*, commune de Cliron (Ardennes, Mézières, Renwez), *Marānwez* (Ardennes, Rocroi), et *Régniowez* (Ardennes, Mézières, Signy-l'Abbaye).

Le suffixe *-champ* est d'un usage plus restreint, et plus tardif. Il n'apparaît que dans le nom de *Landrichamps* (*Landricum campum*, 924; cf. *Landreville*, écart de Bayonville, Ardennes, Vouziers,

1. Cf. *Mayveau*, *Mahieval*, dans les *Chartes de Mézières* que j'ai publiées, p. 1.

Buzancy); *Anchamps* est une forme récente pour *Angehan*. Les lieux-dits terminés par *-champ* et dont le premier élément peut être un nom de personne sont assez peu nombreux : *Petite Auréchamp*, *ô rêtyā* (Hargnies); *bêrlêtyā* (Les Mazures); *Bernichamp* (Hautes-Rivières); *briyôeā* (Renwez); *klêtyā* (Puilly); *Coirchamp* (Puilly); *Comméchamps*, *kômêtyā* (Escombres); *Flamenchamp*, *flamêtyā* (Braux); *Hayeurchamp* (xvii^e s., Vireux-Molhain, Archives de la Collégiale de Molhain); *nêklitjō* (Margny); *nôbyêrtjā* (Orchimont); *Ny Champ* (Charnois); *Tilay Champ* (Fumay). J'y ajoute quelques noms terminés par *-pré* : *diyâprê* (Gespunsart); *Gremgy pré*, *grêm-jîprê* (Rancennes); *Martinpré*, *prê martē* (Gespunsart); *môrêprêy* (Haybes, à côté de Ruelle Moray); *Répré*, *rêprê* (Mogues). A côté du village de *Messincourt* se trouve l'écart de *Messempré*.

Le suffixe *-sart* correspond au mot *défrichement*. Outre *Gespunsart* (*Gepa*, FOERSTEMANN), avec l'écart de *Rogissart* (*rôdyisâ*)¹, ce mot se retrouve dans *Gérousart*², ancienne dénomination de Gérouville (*Étude phonétique des patois d'Ardenne*, p. 84), et dans de nombreux lieux-dits, avec les variantes *sôr*, *sô*, *sâ* : *Alonsart* (Chiny?; 1313, H. GOFFINET, *Les Comtes de Chiny*, p. 445); *Banseaux*, *bâsôb* (Puilly); *Barôsâ* (Gespunsart); *Besisart* (Landrichamps); *bêsô* (Sugny); *byêssô* (Fromelennes); *Chissart* (Vireux-Wallerand, le même que *eiêô*, Hargnies); *Gelmesart* (Gespunsart); *grêssô* (Sugny); *Hariesart*, (Mogues?; 1270, H. GOFFINET, *Les Comtes de Chiny*, p. 349); *La Laussau*, *lâlôsô* (Joigny); *latrâsô* (Nafraiture); *Mannessart* (Les Mazures); *Mansart* (Sécheval); *Martinsart* (1270, Mogues?; H. GOFFINET, *Les Comtes de Chiny*, p. 349); *mêrêsô* (Orchimont); *nâdyisâ* (Haulmé); *nôyêsô*, *Noyensart* (Aiglemont); *lê ôbrisô* (Louette-Saint-Pierre); *plôsôr* (Chooz); *rayisô* (Sugny); *rêbêsô*, *Robessart* (Fleigneux); *rêbêsa*, *Robert et Sart* (Thilay); *sriyâsô* (Pure); *Thirysart* (Vireux-Wallerand); *Thierrisart* (1330, *Trésor des Chartes du comté de Rethel*, t. II, p. 9); *Thietbertsart* (1313, Chiny?; H. GOFFINET, *Les Comtes de Chiny*, p. 445); *tîmusar* (Margny). Le mot actuel est *dêfriema* (défrichement), lieu-dit à Bagimont et à Pussemange.

1. Cf. *Rogiville*, écart de Lalobbe (Ardennes, Rethel, Novion-Porcien).

2. Cf. *Géraumont*, écart de Baalons (Ardennes, Mézières, Omont); et *Girau-mont*, écart de Saint-Marcel (Ardennes, Mézières, Renwez).

Un certain nombre de suffixes d'occasion peuvent s'adjoindre à un nom propre. Tels sont *fontaine*¹ : *Brifontaine* (Landrichamps et Charnois); *blifôtèn* (Houdremont); *Durantfontaine* (Sécheval); *lîfôtèn* (Poupehan); *pôrfôtèn* (Orchimont); — *fosse* : *Confosse*, *kufôs* (Gespunsart); *djêrbôjôs* (Nafrature); *Grétifosse* (Vireux-Molhain, xviii^e s., Archives de la Collégiale de Molhain); *Martainfosse* (Monthermé); *Néfosse* (Hautes-Rivières); *Raimbonfosse* (Charnois); *vôlijôs* (Neufmanil); — *fossé* : *rlâjôsë* (Herbeuval); — *trou* : *rihôtrô* (Mogues); — *bêtre* : *lâbërfa* (Fleigneux, cf. la *sô jîlè*, le Saule Gillet, à Renwez); — *triot*, *friche* : *tîbêtré* (la friche de Tibert, Poupehan).

Conclusion.

Les noms de lieux d'origine franque nous révèlent donc d'une manière plus précise et plus complète que les documents historiques les conditions de l'installation des Francs dans la région ardennaise.

Il y a eu successivement colonisation, et occupation franques. Les tribus venues principalement du sud se sont installées dès une époque ancienne au nord de la forêt d'Ardenne, en Famenne. Le suffixe *-ingen* caractérise à la fois le mode d'installation et sa date : il désigne des *communautés agricoles* émigrant en masse au début des invasions germaniques : la forêt a constitué la limite de ces établissements. Plus tard les Francs ont occupé tout le pays situé en deçà de la forêt. Ils ont pris possession des villages gallo-romains qu'ils ont nommés de leurs propres noms ; ils ont créé des postes dans la forêt encore inculte. Les créations nouvelles ont reçu une dénomination purement germanique : ce sont les noms terminés par le suffixe *-han*. Mais les *vici* et les *villae* ont été nommées par des gallo-romains ou par des Francs romanisés : le suffixe qui les désigne est un suffixe roman. Dès lors a commencé le défrichement et la mise en culture du pays : les suffixes *-sart*, *-champ*, en sont la preuve ; dès lors les principaux points du territoire ont reçu leur nom, à la mode

1. Sur les noms de lieux formés d'un nom propre suivi de *fontaine*, voy. L. ROGER, *Recherches sur la toponymie du pays Gaumet* (Annales archéologiques du Luxembourg, t. XLV, pp. 214 et 219).

franque¹ : le nom du possesseur suivi d'une désignation locale ; ce sont les nombreux lieux-dits terminés par *-mont*, *-val*. Ce mode de dénomination se continue depuis l'époque franque proprement dite jusqu'au XI^e siècle : alors les noms romans s'introduisent (Le Bochet, Tremblois) et, dans tous les cas, le nom du possesseur se trouve placé après le déterminé : *Château-Regnault*, et non plus *Régnioweż*. Le nombre des lieux-dits que j'ai notés est une preuve frappante de l'extension des villages à cette époque.

Le sud de la région ardennaise présente comme toujours un caractère particulier : au point de vue toponymique comme au point de vue géographique, il se rattache au pays gaumet et au pays meusien. Ces plaines fertiles avaient été défrichées et mises en valeur à l'époque gallo-romaine ; elles s'ouvraient largement aux envahisseurs et furent occupées dès une époque ancienne ; mais la persistance de l'élément gallo-romain a conservé à la race et à la langue un caractère particulier.

1. Un très grand nombre de lieux-dits ont échappé à mes recherches ; j'ai surtout travaillé d'après le cadastre, qui ne contient que le quart environ des lieux-dits existants. Une grande partie de ces noms sont déformés et il est impossible de restituer leur forme originelle.

Il ne faut pas non plus s'illusionner sur l'antiquité des lieux-dits en général. Les lieux-dits changent facilement de nom : il suffit pour cela d'une construction nouvelle (La Folie, l'Écluse, etc.) ou d'un simple accident (Le Mort Homme ; *brą kəsě*, Aiglemont ; *pł kôpě*, Bagimont, etc.) Une grande partie des lieux-dits mentionnés au Moyen Âge ont aujourd'hui disparu ; le déchet doit être plus grand encore pour l'époque franque. Le nombre des lieux-dits que j'ai notés doit être considéré d'une manière absolue, et non par comparaison avec l'ensemble des lieux-dits des villages ardennais.

L'ÉPOQUE FRANQUE

LES PAGI FRANCS.— *Les premières divisions administratives et politiques ; Francia et Empire* ¹.

La royauté franque n'a pas innové en matière d'administration. La Gaule romaine était divisée en *Pagi* : ces pagi devinrent les *Comtés* francs. — Mais, au point de vue politique, le droit barbare introduisit un principe nouveau. En droit romain, la souveraineté (*imperium*) était une et indivisible ; les barbares considéraient un royaume comme une propriété privée : l'empire franc, tantôt morcelé, tantôt rétabli pendant quatre siècles, suivant les hasards des successions ou des héritages, finira par se scinder définitivement en deux groupes, la *Francia* et l'*Empire*.

Les provinces (*civitates*) de la Gaule romaine étaient subdivisées

I. BIBLIOGRAPHIE : *Histoire ecclésiastique de la Province de Trèves*, par l'abbé CLOUET, Verdun, 1844, t. I ; *Histoire de la Ville, Cité et Université de Reims*, D. MARLOT, Reims, Jacquet, 1848, 4 vol. — Pour les SOURCES, voy. la liste d'abréviations publiée dans mon *Étude phonétique des Patois d'Ardenne*, p. 41.

Liste des abréviations employées dans ce chapitre : M. G. H., *Monumenta Germaniae historica* ;— SS., *Scriptores rerum Germanicarum*, dans les *Monumenta Germaniae historica* ;— Flod., *Les Annales de Flodoard*, Ph. LAUER, Paris, Picard, 1906 (dans la *Collection de Textes pour servir à l'étude et à l'enseignement de l'histoire*) ;— Ann. Bert., *Annales Bertiniani*, éd. in usum scholarum de G. WAITZ, tirée des SS., Hannover, 1883 ;— Ann. Ved., *Annales Vedastini*, éd. DEHAISNES (dans la *Collection publiée par la Société de l'histoire de France*, Paris, 1871) ;— Reg. Chron., *Reginon Chronicon*, éd. in usum scholarum de F. KURZE, tirée des SS., Hannover, 1890 ;— Flod. Hist., *Flodoardi Historia Remensis Ecclesiae*, M. G. H., SS., t. XIII, p. 405.

L'abréviation *Patois d'Ard.* désigne mon *Étude phonétique des Patois d'Ardenne*.

BRUNEAU. — *La limite des dialectes en Ardenne*.

en *pagi*¹. Pour notre région, nous n'avons à l'époque romaine aucun document sur les *pagi*. Ce n'est qu'à l'époque franque qu'apparaissent leurs noms, et même alors leurs limites ne peuvent être déterminées avec précision. Je suis donc obligé de reculer jusqu'ici l'étude des premières circonscriptions administratives du pays d'Ardenne.

Les renseignements que nous possédons sur les *pagi* sont de deux sortes. A l'époque ancienne les noms de lieux cités dans les diplômes sont rapportés le plus souvent à leurs *pagi* respectifs ; les *pagi* ont servi de base aux différents partages de l'époque carolingienne et sont fréquemment cités par les Annalistes. — En l'absence de tout document ancien, les circonscriptions ecclésiastiques nous permettent de restituer approximativement l'étendue et les limites des circonscriptions administratives auxquelles elles ont été assimilées dès l'origine. Avant le Concordat de 1801, les diocèses représentaient assez bien les *civitates* ; les *pagi*, dont l'étendue est très irrégulière, étaient devenus tantôt des archidiaconés, tantôt de simples doyennés.

La région que j'étudie appartient à six *pagi*. Ce sont, du nord au sud, le *pagus Lomacensis*, sur la rive gauche de la Meuse ; sur la rive droite le *P. Falminne* (*P. Arduennensis*) ; au sud du *P. Lomacensis*, le *P. Porcensis* ; entre la Meuse et la Semoy, le *P. Castricensis* ; vers Mouzon et Sedan, le *P. Mosomensis* ; enfin les derniers villages que j'ai visités au sud touchent presque à la limite méridionale du *P. Ivodiensis*².

Pagus Lomacensis. Le *pagus* moyen³ de Lomme occupait l'ancien pays

1. On peut consulter, pour la partie française de mon domaine, A. LONGNON, *Études sur les pagi de la Gaule*, Paris, Vieweg, 1872 (2^e partie, Les Pagi du Diocèse de Reims, Paris, Franck, 1872, Collection historique, etc., 3^e fasc.) ; pour la partie belge, PIOT, *Les Pagi de la Belgique* (Mémoires couronnés et Mémoires des savants étrangers publiés par l'Académie Royale de Belgique, t. XXXIX, Bruxelles, 1879).

2. Le pays de Manise, donné à l'abbaye de Brogne en 919 par saint Gérard, a été confondu quelquefois avec le *pagus Maginisius, Meginensis, Meyenfeld* (voy. le *Recueil des Chartes de Stavelot*, ROLAND et HALKIN, p. 124, n. 1).

3. M. Piot distingue un *grand pagus* de Lomme et un *pagus moyen* de Lomme. Pour lui le mot *pagus* désigne tantôt une région naturelle (*l'Ardenne*), tantôt une circonscription administrative (*les Ardennes*). Il faut faire la part des erreurs d'attri-

des Nerviens. Il comprenait tous les villages que j'ai étudiés sur la rive gauche de la Meuse, depuis Givet jusqu'à Revin. Dans les documents anciens, *Chooz*¹, *Foisches*², *Revin*³, sont attribués formellement à ce pagus⁴.

Pagus Falminne. La plus grande partie des communes wallonnes que j'ai étudiées dépendent du *Pagus de Famienne*⁵. Il occupait tout le plateau qui s'étend sur la rive droite de la Meuse depuis Givet jusqu'à l'embouchure de la Semoy ; au sud, sa limite était constituée par la Semoy jusqu'au delà de Dohan. Le *P. Falminne* semble avoir été mal distingué des *Pagi* voisins du *Condroz* et de l'*Ardenne*. La plupart des communes du pagus sont localisées primitivement in *Arduenna* : ce sont *Bouillon*⁶, *Bourseigne-Neuve*⁷, *Lonette Saint-Denis*⁸, auxquelles il faut ajouter *Landrichamps*⁹.

Pagus Porcensis. Le *P. Porcensis* s'étend sur la rive gauche de la Meuse, au sud du *P. Lomacensis*. De Revin jusque *Arches* (Charleville), sa limite semble se confondre avec la Meuse ; de là elle descend vers le sud, tandis que la Meuse, obliquant vers l'est, vient traverser à peu près par le milieu le *P. Castricensis*. En dehors d'*Arches* (Charleville), M. Longnon n'attribue à la partie du *Pagus* visitée par moi que les lieux-dits *Sacherolae* (moulin de la Sachièrre¹⁰, Château-

bution, qui sont nombreuses et frappantes ; mais il est probable aussi que ces hésitations nous révèlent plusieurs systèmes successifs de circonscriptions de plus en plus restreintes à mesure que le pays se peuplait davantage.

1. *Patois d'Ard.*, p. 46.

2. *Ibid.*, p. 43.

3. *Ibid.*, p. 52.

4. C'est à tort que *Landrichamps*, dans un diplôme de 930-931, *ibid.*, p. 48, est attribué à ce pagus. — *Eurichalia*, où M. Piot croit reconnaître Hierges, est l'ancien nom de *Samart*, *ibid.*, p. 45, n. 1.

5. Consulter C.-G. ROLAND, *Questions de toponymie historique*, Arlon, Poncin, 1901.

6. *Patois d'Ard.*, p. 60.

7. *Ibid.*, p. 50.

8. *Ibid.*, pp. 51-52.

9. *Revin* a été faussement placé en Ardenne dans un diplôme de 919 (*ibid.*, p. 52). — *Curbio*, identifié par M. Piot avec Corbion (Luxembourg, Neufchâteau, Bouillon), doit être placé à Corbion, en Condroz (voy. le *Recueil des Chartes de Stavelot-Malmedy*, ROLAND et HALKIN, p. 93, n. 3, et *Patois d'Ard.*, p. 69).

10. Voyez l'acte du 26 févr. 1326 (L. DELISLE, *Notice sur le Cartul. du Comté de Rethel*, n° 297 ; et *Rethel*, t. I, p. 634).

Regnault) et Odiliacus ¹ (bois des Houdelimonts, entre Meillier-Fontaine et Sécheval).

Pagus Castricensis. Le *Pagus Castricensis*, borné au nord par le *P. Falminne*, à l'ouest par le *P. Porcensis*, s'étend à l'est jusqu'au *P. Mosomensis*, un peu au delà de Donchery ². Il n'est pas de pagus pour lequel la pénurie de documents anciens soit aussi grande; je suis obligé d'admettre que ce pagus, dont le nom même est une énigme (la ville de *Castritius* n'est qu'une hypothèse, destinée à expliquer le nom du pagus), se confondait avec le doyenné de Mézières. *Maceriae* est en effet attribué formellement au *P. Castricensis* ³.

Pagus Mosomensis. Le *P. Mosomensis* n'est pas mieux connu. Au nord, sa limite se confondait sans doute avec la Semoy ⁴. Mais il est probable que le domaine de Mouzon (auquel il faut ajouter celui de Douzy ⁵, donné aux archevêques de Reims par Clovis) comprenait tout le *P. Mosomensis*. *Saint-Menges*, *Fleigneux*, *La Chapelle* (village d'origine récente), constitueraient la limite du côté du *P. Castricensis*; au sud, *Pouru-Saint-Remi*, *Escombres*, *Messaincourt*, marqueraient la frontière du *P. Ivodiensis*.

1. Ces mots se trouvent en 868 dans le polyptique de l'abbaye de Lobbes (*Le vicaire Vos, Lobbes, son abbaye, son chapitre*, t. I, p. 226), qui contient beaucoup de formes douteuses. — On pourrait croire que le *P. Porcensis* n'allait pas jusqu'à l'embouchure de la Semoy. *Le Terrier du Comté de Rethel* (Bibl. Nat., F. F., 11578, fo 56, publié dans la *Rev. hist. Ard.*, t. V, p. 265) indique la *Chastellerie du Châtel Regnault* (avec *Braux, Meillier-Fontaine*) comme terre d'empire : « et n'est en rien icelle chastellerie du royaume de France. » Mais *Arches*, qui est placé dans le Porcien au x^e siècle, se trouve dans le même cas (*ibid.*, p. 282 : *Arches*, ville en demaine hors du royaume de France, tenue de Dieu et de l'Épée).

2. Donchery, in *comitatu Castrensi* (887, Diplôme de Charles le Gros pour Saint-Médard de Soissons, dans MARLOT, *Met. Rem. Hist.*, éd. franç., Reims, Jaquet, 1835, t. II, p. 851, et dans un diplôme d'Henri II, 1005, MARLOT, *ibid.*, t. II, p. 826).

3. *Flod.*, pp. 2-3. — La villa *Loeium* (977, Charte de Manassès, comte de Rethel, dans l'Appendice à Flodoard) doit être placée entre Vendresse et Omicourt (canton de Mézières; voy. les *Centuries des Essuens*, par D. Ganneron, publiées par P. LAURENT, Paris, Picard, p. 202, n. 2).

4. Cependant *Corbion* et *Frahan*, au sud de la Semoy, n'apparaissent dans les *Pouillés Rémois* qu'au x^e siècle; et *Bouillon*, dès l'époque la plus ancienne, appartient à la Famenne.

5. Douzy est attribué au pagus de Mouzon par HINCMAR, A. SS., t. I d'octobre, p. 157.

Pagus Ivodiensis. Le *Pagus Ivodiensis* ¹, à l'est et au nord du *P. Mosomensis*, comprend toute la partie sud de la région ardennaise.

Il s'étend sur les deux rives de la Semoy, qu'il coupe entre Herbeumont et Sainte-Cécile ; la limite descend ensuite le cours de la Semoy par Cugnon, et remonte vers le nord, comprenant Auby et Bertrix. Au sud de la Semoy, *Muno*, du diocèse de Trèves, appartenait certainement au *P. Ivodiensis*, ainsi que *Pure* ². A l'est, il s'étendait au delà de Tintigny, sur la Semoy ; il comprenait encore au sud les villages de Géroville et de Breux.

A l'époque la plus ancienne, l'étendue des *pagi* ne peut donc pas être établie avec précision. Les localisations restent vagues, les attributions incertaines ; c'est seulement au fur et à mesure du défrichement de l'Ardenne que les limites politiques et religieuses ont été déterminées peu à peu et ont fini par être établies avec la rigueur qu'elles présentent aujourd'hui, et qu'il serait vain de vouloir leur attribuer à cette époque reculée.

LES ROYAUMES FRANCS. — C'est en général d'après les *pagi* que sont établis les partages de l'Empire franc. Ces partages sont purement artificiels, et dès lors nécessairement éphémères. Le seul souci des copartageants semble être d'arriver à l'égalité relative des parts : ni les frontières naturelles, ni les différences ethnographiques, ni les limites linguistiques ne sont respectées. A Meerssen, en 870, les *pagi* eux-mêmes ont été démembrés. Les limites fixées par le traité de Verdun, qui dominent toute l'histoire du Moyen Age et qui ont subsisté jusqu'à l'époque moderne, sont tout aussi artificielles et vagues que les précédentes.

Après la mort de Clovis, le pays de la Meuse moyenne fit partie du royaume mérovingien d'Austrasie ³. Pendant la période obscure

1. D'après M. PIOT, il faisait partie du *grand Pagus de Woëvre*.

2. *Patois d'Ard.*, p. 79. — Charbeaux, écart de Puilly, est attribué à ce *pagus* (*ibid.*, p. 82). — *Aduno*, in *comitatu Ivotio, inter Boura et Lamuley* (HONTHEIM, *loc. cit.*), n'a pas été identifié. C'est sans doute *Oye*, qu'on trouve réuni habituellement au nom de *Pure* dans les documents du Moyen Age.

3. LONGNON, *Atlas historique de la France*, planches III et IV ; texte explicatif, pp. 34 et suivantes.

qui précède l'avènement des premiers Carolingiens, de nombreux remaniements de territoire se sont succédé, tous éphémères et d'ailleurs mal connus. Les empereurs carolingiens rétablirent l'Empire franc dans son intégrité ; Charlemagne l'agrandit par ses conquêtes. C'est du démembrement de l'empire de Charlemagne que sont nés, dans le cours du ix^e siècle, les grands États modernes, et les documents de l'époque nous permettent d'en préciser alors les limites dans la région même que j'ai étudiée ¹.

Le traité de *Verdun* (843) a fixé la frontière du royaume de France et du Saint-Empire Romain Germanique. La région de la Meuse moyenne était alors tout entière comprise dans le royaume de Lorraine (Lotharingie) ². Ses limites à l'ouest, qui seules nous intéressent, ne semblent pas avoir subi de modifications au cours des partages suivants (sauf à Meerssen). Le texte original du traité de Verdun est perdu, mais les *Annales Bertiniani* nous en ont conservé le résumé³. Les *P. Lomacensis* (Lomensis), *Castricensis* (Castritium), *Falminne*, *Mosomensis*, *Ivodiensis*, appartenaient à Lothaire (les *P. Castricensis*, *Mosomensis*, *Dulmensis*, restaient néanmoins sous l'autorité spirituelle des Archevêques de Reims). Du côté de la *Francia*, les *Pagi* frontière étaient le *P. Porcensis*, le *P. Vonzensis* et le *P. Remensis* ⁴. La frontière de la France touchait donc à la Meuse depuis Deville jusqu'à Arches (Charleville) ; là elle quittait le fleuve et descendait parallèlement à lui vers le sud, laissant à l'Empire une bande de vingt à trente kilomètres de large sur la rive gauche.

1. On peut consulter, sur l'histoire générale de notre région à cette époque, R. PARISOT, *Le Royaume de France sous les Carolingiens* (843-923), Paris, Picard, 1898.

2. A l'exception des localités du Porcien, entre Arches (Charleville) et Deville.

3. Éd. WAITZ, 843, pp. 29-30. « Hlotharius (sortitus est) intra Rhenum et Scaludem in mare decurrentem, et rursus per Cameracensem, Hainaum, Lomensem, Castritium et eos comitatus qui Mosae citra contigui habentur usque ad Ararem Rodano influentem. »

4. *L'Atlas de Sprüner-Menke* assigne les *Pagi Castricensis*, *Mosomensis*, *Dulcomensis*, à Lothaire, pl. 30, et à la France, pl. 32. D'après R. PARISOT, *op. cit.*, p. 94, note 3, leur attribution à la France, pour une période d'ailleurs très courte, n'est qu'une hypothèse dénuée de preuves solides (voyez au même endroit la bibliographie de la discussion).

Successivement Lothaire I^{er} (843-855) et Lothaire II (855-869) possédèrent la Lorraine. En 870, un nouveau partage eut lieu (traité de Meerssen) ¹. Charles le Chauve réunit à la France les vallées de la Meuse et de la Semoy, avec tout l'ouest de la Belgique actuelle. Mais le traité de Ribémont (880), qui mit fin à une série de conventions assez obscures, rendit à Louis le Jeune la frontière des traités de Verdun. Sous Charles le Simple (911-923), la frontière est plus difficile à établir. Il posséda certainement, d'après les documents qui subsistent, le *P. Lomacensis* ², le *P. Ardennensis* ³ et le *P. Ivodiensis* ⁴. Il semble avoir possédé *Arches*, dans le *P. Porcensis*, tandis que la plus grande partie du *pagus* demeurait à la France ⁵.

Après le règne de Henri l'Oiseleur (925-936), la Lorraine et la région de la Meuse moyenne sont devenues définitivement terres d'empire. La frontière demeura longtemps imprécise. Dès le haut Moyen Age ⁶, une grande partie du *P. Castricensis*, sur la rive gauche de la Meuse, est devenue française ⁷; sur la même rive, une bande de territoire appartenant au *P. Porcensis* est devenue terre d'empire. Mais tous les villages du diocèse de Reims situés sur la rive droite de la Meuse porteront dans les *Pouillés* du xiv^e et du xv^e siècle la mention : *in Imperio*.

1. *Divisio regni Hlotharii II* (*Capitularia regum Francorum*, M. G. H., t. II, p. 193).

2. *Cartulaire de l'église Saint-Lambert de Liège*, ST. BORMANS ET SCHOOLMEESTERS, t. I, n° 11; RITZ, *Urkundenbuch für die Geschichte des Niederrheins*, nos 14 et 21.

3. RITZ, *ibid.*, nos 10 et 12.

4. RITZ, *op. cit.*, n° 14 : « pro allodio Sancti Remacii quod est in pago Wavrense in comitatu Evodiense in loco qui vocatur Carboch. »

5. Un diplôme de 894 est daté d'Arches (*Cart. de Saint-Lambert de Liège*, BORMANS ET SCHOOLMEESTERS, t. I, p. 7).

6. Voy. P. COLLINET, *La frontière d'Empire dans l'Argonne et l'Ardenne au Moyen Age* (*Rev. d'Ard. et d'Argonne*, t. XI, p. 1).

7. En 1105, le *P. Castricensis* appartient au comte Frédéric, vassal du roi de Germanie. Mais en 1038 Donchery est confisqué par le roi de France Henri I^{er}; en 1176, Mézières relève du comté de Rethel et le châtelain de Mézières est avoué de Donchery en 1190. Enfin, en 1257, Donchery fait partie des domaines du comte de Rethel.

L'EXPANSION DU CHRISTIANISME. — Le régime des partages était extrêmement préjudiciable à la prospérité de l'Empire franc. Ils étaient une occasion de guerres continuelles : guerres dans l'intérieur de chaque royaume, guerres entre les divers royaumes. L'histoire intérieure de l'Empire, sous les dynasties mérovingienne et carolingienne, n'est que l'histoire de la déchéance des souverains, dont le domaine s'appauvrit par des dons successifs, dont l'autorité s'amoindrit dans de continuelles dissensions. Du ^{vi}^e au ^{ix}^e siècle, une nouvelle puissance s'élève, l'Église, qui, héritant des domaines du fisc et de l'autorité morale des empereurs, s'efforce de reprendre l'œuvre de civilisation et de colonisation abandonnée par les princes. Mais les Francs, divisés entre eux, étaient impuissants contre les ennemis du dehors. Au ^{ix}^e siècle, les invasions normandes parcourent l'Empire en tous sens, ne laissant que des ruines après leur passage, interrompant l'œuvre à peine commencée. L'impuissance des princes, dans un empire désorganisé, fera surgir une organisation de défense contre les ennemis de l'extérieur, et cette organisation, la féodalité, établira une nouvelle division du sol, reconstituera la société sur de nouveaux principes.

L'histoire de l'introduction du christianisme dans l'Ardenne est en même temps l'histoire de la colonisation et du défrichement du pays. Au début de l'époque historique, il semble en effet que la presque totalité de la région ardennaise soit en possession des archevêques et des monastères. Il y a là évidemment une part d'illusion qui provient de ce que les documents ecclésiastiques seuls ont été conservés. Néanmoins les ermites et les moines, qui semblent avoir eu une prédilection pour le désert d'Ardenne, y ont apporté avec eux les premiers éléments de la civilisation.

Avant les invasions du ^v^e siècle, le christianisme resta confiné dans les villes : les légendes chrétiennes ont conservé le souvenir de martyrs, à Trèves et à Reims, vers la fin du ⁱⁱⁱ^e siècle ¹. Après les invasions, l'œuvre de christianisation était à refaire. Les apôtres de l'Ardenne furent : saint Remi (436-532), qui évangélisa même les

1. Euchaïre, au ⁱⁱⁱ^e siècle, fut le premier évêque de Trèves ; Saint Sixte, le premier évêque de Reims (GRÉGOIRE DE TOURS, *De vitis patrum*, 17, 4).

Vosges ¹ ; saint Materne, saint Remâcle, saint Walfroy, un lombard, et, à une époque plus récente, saint Hubert (fin VII^e, début VIII^e siècle). Grégoire de Tours nous a conservé un tableau pittoresque de ce que furent ces missionnaires des Gaules ². C'est saint Walfroy lui-même (Wulfilaicus), qui parle : « In quo nunc estis monte, habitaculum quod cernitis proprio labore construxi. Repperi tamen hic Dianae ³ simulacrum, quod populus hic incredulus quasi deum adorabat... Verum, ubi ad me multitudo vicinarum villarum confluere coepit, praedicabam... » Il détruit, avec l'aide des catéchumènes, l'idole païenne : « Simulacrum hoc immensum... redegì in pulverem cum malleis ferreis. » Il élève une basilique, seul, de ses propres mains, et réunit autour de lui quelques frères ⁴. Monté sur une colonne, il renouvelle, sous ce rude climat, où des glaçons se forment dans sa barbe, les macérations de saint Siméon stylite, jusqu'au jour où les trois évêques des diocèses voisins, l'ayant éloigné par ruse, abattent sa colonne. Comme saint Walfroy, saint Remâcle ⁵ semble avoir été d'abord ermite (à Cugnon, on montre encore la grotte où il aurait vécu trois ans) ; comme lui, il détruisit une Diane ardennaise ; comme lui il fonda des monastères, à Cugnon (?), et à Stavelot-Malmedy (644 à 647). Ces monastères, dès une époque très ancienne, possèdent dans notre région Chooz, Foisches, Landrichamps. L'Ardenne semble avoir eu à ce moment le caractère et la réputation d'une Thébaidè : « Locus erat inter vastos et confragosos Ardennae saltus, nulli tunc humanae habitationi, squallidus horrebat ; sterili et emorientè terra, non segetibus, non pomiferis arboribus apta, non alendis pecoribus grata, non commerciis quaestuosa ⁶. » Dès le VII^e siècle, des moines venus de

1. *Saint Remi*, A. HAUDÉCŒUR, Reims, 1896, p. 135.

2. *Hist. Franc.*, VIII, 15 (M.G.H., GREG. TUR., t. I, p. 333).

3. Sur cette Diane, personnification de l'Ardenne, voy. GRIMM, *Mythologie*, éd. anc., p. 99, etc. ; BEUGNOT, *Histoire de la destruction du paganisme en Occident*, t. II, p. 340.

4. « Descende potius », lui disent les évêques, « et cum fratribus, quos adgregasti tecum, inhabita » (*ibid.*).

5. Sur Saint Remâcle, voy. les *Chartes de Stavelot*, *Introd.*, p. 17 ; sur Cugnon, voy. *ibid.*, pp. 17 et 24 ; sur Chooz, *ibid.*, pp. 83, 92, 97, etc. ; sur Foisches et Landrichamps, p. 140.

6. Description des lieux où s'éleva l'abbaye de Stavelot (*Vie de saint Lambert*, CHAPEAUVILLE, *Gesta Pontif. Leod.*, t. I, p. 383).

Calabre s'établissent à Braux ¹. En aval, sur la Meuse, une autre collégiale est instituée à Molhain en 752 ². En 762, l'abbaye de Prüm reçoit de Pépin d'Herstal les cellae de Revin, Fumay et Fépin, avec le prieuré de Manise ³. C'est encore Pépin d'Herstal et sa femme Plectrude qui fondent à Andaina une collégiale, que l'archevêque Walcaud, en 817, transformera en un monastère, le célèbre monastère de Saint-Hubert en Ardenne. Walcaud lui attribua des possessions à Givet et dans les environs, ainsi que Bagimont ⁴. Au sud, à Donchery, l'abbaye de Saint-Médard de Soissons installe un prieuré en 887 ⁵. Dès lors les fondations, œuvres de rois ou de grands personnages, se continuent sans interruption. Au début du x^e siècle apparaissent les abbayes d'Hastièrre ⁶, de Lobbes et de Fosses (908); celle de Waulsort, fondée en 944, étendra ses possessions sur tout le nord de notre domaine (Louette, Hargnies, Vresse, Gedinne, Bourseigne-Neuve) ⁷. Des abbayes plus éloignées acquièrent des biens dans l'Ardenne; en 919, l'abbé de Brogne reçoit de saint Gérard le prieuré de Manise ⁸; l'abbaye de Lobbes a des possessions jusque dans le Porcien ⁹; au sud, l'abbaye de Mouzon, fondée en

1. FLODOARD, *Hist.*, M.G.H., SS., t. XIII, p. 417. La collégiale de Saint-Pierre fut constituée par l'archevêque Ebbon (816-845).

2. Molhain, section de Vireux. Voy. *Molhain*, par l'abbé ANTOINE, Givet, Dury, 1895, Introd., p. 10.

3. M.G.H., *Die Urkunden der Karolinger*, t. I, p. 23.

4. KURTH, *Chartes de l'abbaye de Saint-Hubert en Ardenne*, Bruxelles, Kiessling, 1907, t. I, p. 7 (quamdam silvam quae dicitur Wangisisus mons). — Consulter aussi KURTH, *Les premiers siècles de l'abbaye de Saint-Hubert* (compte rendu des séances de la Commission Royale d'histoire, Ve série, t. VIII, 1898), et le *Cantatorium*, M.G.H., SS., t. VIII, pp. 565-571.

5. Voy. D. MARLOT, *Histoire de Reims*, t. II, p. 658.

6. La charte de fondation d'Hastièrre, en 656, est fautive. C'est en 910 (MIRÆUS, *Op. dipl.*, t. II, p. 805) qu'il est fait mention pour la première fois de l'abbaye d'Hastièrre. Voy. aussi, entre 908 et 915 : abbatiam nomine dictam Hasteriam, *Chartes de Saint-Lambert de Liège*, t. I, p. 16.

7. L. LAHAYE, *Étude sur l'abbaye de Waulsort*, Liège, 1890, pp. 7 et suivantes. — Sur Louette, voy. *ibid.*, p. 10; sur Hargnies, p. 45; sur Vresse, p. 51; sur Gedinne, p. 51; sur Bourseigne-Neuve, pp. 45 et 51. — Consulter aussi *Chronicon Walciodorensis*, M.G.H., SS., t. XIV, p. 529.

8. *Annales de la Société archéologique de Namur*, t. V, p. 418. L'abbaye possédait encore cet alleu en 1787 (Déclaration des biens et revenus à Joseph II).

9. *Polyptique de l'abbaye de Lobbes* (868).

971 par l'archevêque Adalbéron, possède un manse à Escombres ¹ ; Saint-Vanne de Verdun reçoit le prieuré de Muno ².

Malgré tant d'efforts, les superstitions payennes subsistaient encore, — les Capitulaires des Empereurs et les Actes des Conciles en témoignent ³, — et l'Ardenne présentait bien des espaces sauvages et inhabités. En 1050, saint Thibault reprend la tradition des anciens apôtres de l'Ardenne. « En ce temps-là vint ce glorieux Saint Thibault servir les charbonniers et faire son hermitage en la forêt du Comté (de Chinny), érigeant une croix sur la montagne, et y commençant son austérité d'une vie spirituelle ⁴. » L'épanouissement de la féodalité fut très favorable à la création des monastères : les sentiments religieux et l'intérêt bien entendu des seigneurs les portaient également à des fondations de ce genre. C'est d'un grand carolingien, sans doute, que saint Nicaise de Reims reçut le palatium de Munceio (Charleville) ⁵. L'abbaye de Florennes date de 1010 ; elle possédait Hargnies ; en 1068, le prieuré de Prix (Mézières) appartenait à Saint-Hubert. L'abbaye de Septfontaines (Mézières) fut fondée au XII^e siècle, ainsi que la puissante abbaye de Signy ⁶ ; les possessions de ces abbayes se multiplièrent dans le domaine que j'ai étudié. C'est au milieu même des villages que j'ai parcourus que s'élevèrent, en 1070, l'abbaye d'Orval ⁷, en 1128-1130, l'abbaye de Laval-Dieu, près de Monthermé ⁸, et, vers le

1. Diplôme d'Othon, 997, *Arch. ard.*, H. 142 ; M.G.H., *Kaiserurkunden*, t. II, p. 656.

2. En 990 ; en 1029 la même abbaye acquiert Ham-sur-Meuse ; en 1040, Gernelle.

3. Le culte d'Odin, que saint Hubert cherchait à détruire, a laissé des traces jusqu'à nos jours dans les contes populaires. La légende de l'*Ouyeu des Gros Bos* en est un dernier souvenir.

4. *Brief recueil de la généalogie et succession des comtes de Chinny*, H. RUSSEL (Archives du Luxembourg, à Arlon), cité par GOFFINET, *Les comtes de Chinny*, Préface.

5. En 1113, ce palais se trouve au nombre des possessions de saint Nicaise (*Rev. hist. Ard.*, t. I, p. 191 ; t. XI, p. 29).

6. L'abbaye de Signy (chef-lieu de canton de l'arrondissement de Mézières) a été établie en 1134 (*Arch. Ard.*, Cart. H. 203).

7. N. TILLIÈRE, *Histoire de l'abbaye d'Orval*, Delvaux, Namur, 1897, p. 1 ; et H. GOFFINET, *Cartulaire de l'abbaye d'Orval*, Bruxelles, 1879, Introd., p. 2.

8. *Arch. Ard.*, H. 240.

milieu du ^{xii}e siècle, aux Mazures, l'abbaye moins importante de Notre-Dame de Consolation ¹. A partir de cette époque, les fondations deviennent plus rares et moins importantes; souvent elles concernent des ordres contemplatifs, et nous pouvons les négliger dans l'histoire de la colonisation et de la civilisation de l'Ardenne.

D'ailleurs ces fondations n'ont plus le caractère très général qu'elles avaient à l'origine. L'on distinguait mal alors le pouvoir temporel et le pouvoir spirituel, la propriété du sol et la souveraineté du sol. Plus tard, les seigneurs, en donnant aux abbayes des droits utiles, se réservent toujours l'exercice de la souveraineté. Ils s'emparent même de ces droits, sous le nom d'avoués, là où ils ne les possédaient point (à Revin, Fumay et Fépin; à Donchery). A l'époque féodale, les archevêques seuls ont pu demeurer de grands seigneurs terriens, malgré leur caractère spirituel, et leurs possessions ont été considérablement réduites.

LES PRINCIPAUTÉS ECCLÉSIASTIQUES. — La région ardennaise est située sur les frontières de trois grandes seigneuries ecclésiastiques, celles de Liège, de Reims et de Trèves. L'évêque de Liège possédait primitivement tout le nord de notre région ²; il chercha même à empiéter sur les biens de l'archevêque de Reims ³; en 894, il conserve Harceias, en Porcien ⁴. En 1155, un diplôme de Frédéric I^{er} lui reconnaît la seigneurie d'Agimont-Givet, le comté de Hierges, les seigneuries de Hargnies, Vireux-Wallerand et Montigny-sur-Meuse. En 1196, le comté de Namur est arrière-fief de Liège ⁵ (dès 1070, le comté de Hainaut est fief de Liège). Au

1. Abbé C. GENÊT, *Histoire des Mazures*, Reims, 1882, p. 136.

2. *Vie de saint Hubert*, Acta SS., t. I de novembre.

3. Voy., vers 522, la lettre adressée par saint Remi à Foulques, évêque de Tongres.

4. Diplôme de Charles le Simple. Il rend à Franco, évêque de Liège, tout ce qu'il possédait à Arceias, in pago Portunensi sito (*Cartulaire de l'église Saint-Lambert de Liège*, t. I, p. 7). Voy. aussi *Flod.*, p. 55 : « Richarius episcopus Tongrensis quoddam castellum Bernardi comitis, quod ipse Bernardus apud Harceias in pago Porcine contruxerat, evertit, eo quod in suae ecclesiae terra situm esset. »

5. Voy. BORMANS, *Les seigneuries du pays de Liège*, et en particulier PONCELET, *Livre des Fiefs d'Adolphe de la March*, XXXIX.

centre de la région ardennaise, le duché de Bouillon, depuis 1095, avait été réuni aux domaines de l'évêque ; en 1234, l'évêque cède au comte de Rethel Nouzon¹ ; celui-ci reconnaît tenir de lui Nouzon, Joygnis, Moinci (Montcy), Champeaux², Charrireis (Chairières)³. En 1235, la souveraineté de Liège sur Givonne est établie⁴. Un domaine important, limitrophe du duché de Bouillon, était indivis entre l'évêque de Liège et l'archevêque de Reims.

Les archevêques de Reims possédaient une partie du Pagus Porcensis (la terre des Pothées) et tout le Pagus Mosomensis (le Mouzon-nais et le fisc de Douzy). Ces possessions datent de saint Remi : nous avons conservé la lettre que celui-ci adressa à Folco, évêque de Tongres, au sujet du domaine de Mouzon⁵ (vers 522). Dans le Pagus Castricensis, les archevêques sont en lutte ouverte, dès une époque très ancienne, avec les comtes du pays. A l'époque de Flooard, le château d'Omont, construit par Foulques⁶ (882 à 900), et le château de Mézières leur appartiennent⁷ ; plus tard, en 971, ils y joindront celui de Warcq⁸.

Enfin l'archevêque de Trèves semble avoir possédé Ivois (Carignan) et une partie de son comté. En 974, le droit régalien d'y battre monnaie lui est reconnu par un diplôme d'Othon III⁹. Mais, dès le XI^e siècle, les comtes de Chiny sont maîtres du pays.

1. PONCELET, *op. cit.*, XXXVI.

2. Champeaux, village détruit, à quelque distance d'Aiglemont. Ces quatre villages constituaient le *fisc* d'Arches.

3. *Cartulaire Saint-Lambert de Liège*, t. I, p. 238 ; Poncelet, *op. cit.*, XLV.

4. *Cartulaire Saint-Lambert*, t. I, p. 347.

5. M. G. H., *Epistolae*, t. I, p. 115. Consulter aussi les deux *Testaments* de saint Remi, M. G. H., *Vitae*, t. III, pp. 341 et suivantes. Il semble bien que les acquisitions nouvelles des archevêques aient été successivement interpolées dans le Testament. L'autorité du saint et l'antiquité du document étaient comme une sorte de consécration.

6. *Flod.*, *Hist.*, IV, 8 (M. G. H., SS., t. XIII, p. 573) ; IV, 16 (*ibid.*, p. 577).

7. *Flod.*, pp. 2 et 3, p. 148 ; *Hist.*, IV, 16 (M. G. H., SS., t. XIII, p. 177). Excommunicaverat [Heriveus] Erlealdum, comitem Castricensis pagi, propter Remensis episcopi terram, quam pervaserat, ibique munitionem quandam super Mosam construxerat [quam Macerias nominabat].

8. *Historia monasterii Mosomensis*, M. G. H., SS., t. XIV, p. 604 ; voy. aussi *Annales Mosomagenses*, M. G. H., SS., t. III, p. 160.

9. L'ÉCUI, *Annales d'Yvois-Carignan et de Mouzon*, Paris, 1882, p. 32.

Au développement des possessions de l'Église correspond l'appauvrissement du domaine royal. Avant les archevêques et les monastères, les Empereurs francs avaient été les possesseurs du pays. Ils semblent avoir préféré toujours leurs *villae* rustiques aux luxueuses *civitates* des gallo-romains. L'Ardenne constituait un magnifique territoire de chasse, unique dès cette époque dans toute l'étendue de la Gaule : leur passion pour la chasse devait faire de l'Ardenne leur résidence de prédilection. Dès le VIII^e siècle ils ont perdu déjà le fisc de Givet ¹, les *cellae* de Revin, Fumay et Fépin, une partie du fisc de Paliseul (*Wandelaicus mansus* ²). La lisière de la forêt d'Ardenne, au sud, est entre les mains des archevêques de Reims ; en 772, Charlemagne dut leur louer Douzy ³, qui fut, avec Attigny ⁴, une de ses résidences habituelles ⁵. Cugnon, Chassepierre étaient de simples relais de chasse : ils échappent aux mains des derniers Carolingiens, avec Donchery, donné par Charles III à Saint-Médard de Soissons ⁶, et le fisc de Paliseul, devenu la propriété des comtes d'Ardenne ⁷. Arches (Charleville) semble appartenir encore à Charles le Simple en 894 ⁸.

LES INVASIONS NORMANDES. — Les partages, cause perpétuelle de dissensions et de guerres civiles entre les princes carolin-

1. Le *fiscus Giveli*us (*Recueil des Chartes de l'abbaye de Stavelot-Malmedy*, p. 140, 930-931) semble avoir été abandonné au comte Adelreide, mort en 774.

2. Ce *manse* (aujourd'hui *Baillamont*) est donné à l'abbaye de Saint-Hubert par l'évêque Walcaud en 815 (*Cantatorium*, 8).

3. Duciacum, Duziacum, *Ann. Bert.*, pp. 76, 107, etc. ; BOEHMER, *Regesta Karolorum*, n° 776 ; *Flod.*, p. 105. C'est Hérivée qui réunit de nouveau Douzy aux possessions des archevêques.

4. Attiniacum, *Ann. Bert.*, pp. 10, 16, etc. ; *Flod.*, *passim*.

5. Une voie royale, établie par Charlemagne, aurait réuni Attigny à Douzy et à Cugnon (HANNEDOUCHE, *Dict. des communes de l'arrondissement de Sedan*, p. 393).

6. En 886, BOEHMER-MUEHLBACHER, n° 1707.

7. Sur le fisc de Paliseul, consulter C.-G. ROLAND, *Orchimont et ses fiefs*, pp. 10 et suivantes. De nombreux diplômes concernent cette importante propriété, en 747, 752, 779, 885, 888, 896.

8. Arcae, *Ann. Bert.*, p. 51 ; Arceas in pago Portunensi, diplôme de Charles le Simple, 894 (*Cartulaire de Saint-Lambert de Liège*, BORMANS ET SCHOOLMEESTERS, t. I, p. 7). — De la liste des palais royaux il faut rayer Thin-le-Moûtier, cité par MIALARET, *Rev. hist. des Ard.*, t. I, p. 175.

giens, diminuaient l'autorité des empereurs et annihilèrent les forces de l'empire. La faiblesse du pouvoir central ne put éviter aux populations de nouveaux désastres : une période d'invasions recommence avec les Normands. Du bouleversement produit par leurs incursions naîtra un nouvel état social, la féodalité.

La région que j'ai étudiée n'a été ravagée que tardivement et d'une manière exceptionnelle par les Normands, mais elle n'a pas été épargnée.

Il ne semble pas que les Normands aient apparu dans notre région avant 882 ¹. On admet généralement, d'après les indications de la *Chronique de Mézières* (ou de Signy) ², que notre région fut ravagée au cours de l'expédition de 881-882 ³. Les Normands, partis d'Elsloo, brûlèrent Prüm le 6 janvier 882 ⁴, Trèves le 5 avril ⁵. Après la bataille de Remich, livrée devant Metz, ils reprirent le chemin d'Elsloo. Mouzon, à cette époque, fut pris et brûlé ⁶, et les *pagi* du diocèse de Reims qui appartenaient à Louis le Jeune furent dévastés ⁷. On pourrait croire que les Normands redescendirent par la Meuse. Mais plusieurs faits précis ne permettent pas de s'arrêter à cette supposition. La villa royale de Donchery semble être restée

1. Il faut renoncer à placer à Thin-le-Moutier (Ardennes, Mézières, Signy-l'Abbaye) la bataille livrée aux Normands en 880 par Louis le Jeune (D. MABIL-LON et D. CALMET, suivis par MIALARET, *Rev. hist. des Ard.*, t. I, p. 175). Les formes latines *Tumiomum* (variantes *Timomum*, *Tunionum*), *Ann. Ved.*, 880, p. 302, et *Thimium* (variantes *Thimum*, *Thimium*), *Reg. Chron.*, 879, pp. 115-116, ne peuvent se rapporter qu'à Thiméon (Hainaut, Charleroi, Gosselies) ou à Thuin-sur-Sambre (Belgique, Hainaut); voy. PARISOT, *op. cit.*, p. 448, n. 3.

2. Sur la fausseté de cette chronique, voy. L. LONGNON, *Étude sur les Pagi de la Gaule* (*Pagi du diocèse de Reims*, appendice B, p. 123).

3. D. ALBERT NOEL, *Écho de Givet*, n° du 26 novembre 1876; les Normands dans le namurois, F. C., *Annales de la Société archéologique de Namur*, t. XIV, p. 225.

4. *Reg. Chron.*, 882, p. 118; *Ann. Bert.*, 882, p. 153.

5. *Reg. Chron.*, 882, p. 119, etc.; *Ann. Bert.*, 882, p. 153.

6. *Ann. Bert.*, p. 153 : partim cum castello Mosomagensi incensa. — Au moyen âge Pure célébraît l'anniversaire du 23 décembre 882, année pendant laquelle le pays d'Yvois avait échappé à l'invasion normande, grâce à saint Dago-berth (HANNEDOUCHE, *Dictionnaire des communes de l'arrondissement de Sedan*, p. 410, sans indication de source).

7. *Ibid.* : partem Remensis parrochiae suae (Karlomanni) dicioni additam.

intacte ¹. Le Porcien, qui touche à la Meuse (Arches, Deville), resta à l'abri de l'invasion ². Chooz, situé sur la Meuse, à quelques kilomètres de Givet, ne reçut pas la visite des Normands ³. Rien ne prouve que Bouvignes, près Dinant (en Belgique), ait été détruit à cette époque ⁴. Il est donc probable que la grande expédition normande sera retournée au camp d'Elsloo par la Moselle et le Rhin; Mouzon a été détruit par une autre bande (les Normands étaient répandus par toute la Gaule ⁵) et la région ardennaise aura été épargnée dans son ensemble ⁶.

Il est probable qu'elle n'a pas échappé au désastre en 887-888. Venus de l'ouest, les Normands se répandirent sur toute la Lorraine ⁷. Rien ne pouvait tenter le gros des Barbares dans une région

1. En 886, Charles III (BOEHMER MÜHLBACHER, n° 1707) donne cette villa à l'abbaye de Saint-Médard de Soissons comme un refuge contre les Normands (ad eorum usus, stipendia atque refugium ingruentis persecutionis ex eadem abbazia... ut cella construi possit ad divertendam violentae persecutionis rabiem). Il semble difficile d'admettre qu'il ait pu offrir comme refuge une villa détruite quatre ans auparavant.

2. *Miracula Sancti Remacii*, dans M. G. H., SS., t. XV, pp. 439-440 : siquidem Porcinensem ingressi comitatum, ubi tunc nonnulla videbatur haberi quies hostium.

3. *Miracula Sancti Remacii*, *ibid.* « Inito consilio, quoddam statuimus adire praediolum supra Mosam amnem situm, vocabulo Calcum, quod pene solum ab ea vastatione intactum et divina nobis manserat providentia reservatum. » D. ALBERT NOEL et C.-G. ROLAND (*Rev. hist. Ard.*, t. V, p. 69) veulent, contre toute vraisemblance, que Chooz ait été « miraculeusement » préservé au milieu de la dévastation de tout le pays d'alentour. Il est bien évident (*nobis*) que le moine de Stavelot songe à l'abbaye de Stavelot et à ses possessions, brûlées par les Normands (dolendum accepimus nuntium, universum scilicet locum nostrum voraci flamma esse consumptum. Innovatur itaque dolor, suspiria longa trahuntur, lacrimaeque in communi funduntur). Chooz, placé à cheval sur la Meuse, dans une vallée étroite, ne pouvait échapper aux Normands, s'ils avaient descendu le fleuve.

4. Cette assertion, d'ailleurs dénuée de preuves, se trouve pour la première fois dans *Gramaye* (*Respublica namurcensis, Hannoniae et Lutsemburgensis*, Aniot, Janson, 1634, in-8°).

5. FLODOARD, *Hist.*, M. G. H., SS., t. XIII, p. 554, liv. III, cap. 30, an 882 : gens Normannorum per omne Francorum diffunditur regnum.

6. A cette date, les Normands avaient cessé de suivre exclusivement le cours des rivières ; *Ann. Bert.*, p. 41 : (Dani) usque ad Belvacum pedestri gradu perveniunt ; p. 79 : (Nortmanni) Pictavum civitatem pedestri ordine pergunt.

7. *Ann. Ved.*, 888, p. 332 ; *Laurent de Liège, Epistola dedicatoria*, M. G. H., SS., t. X, p. 490. Eudes vainquit une bande à Montfaucon-en-Argonne, le 24 juin 888.

sauvage et accidentée, mais de petites troupes se détachaient de l'armée principale et parcouraient le pays dans tous les sens. Après la défaite de Montfaucon, la Meuse peut avoir servi de voie de retraite à quelques bandes ¹. Les châteaux forts dont le pays fut muni dès cette époque (Omont, Mézières, Givet) sont une preuve indirecte tout au moins de l'imminence du péril.

L'année 891-892 marqua la fin des grandes invasions normandes ². Flodoard mentionne encore en 926, dans le Porcien, une incursion qui ne parvint pas sans doute jusqu'à Mézières ³. Ces invasions, où la Meuse semble avoir joué un rôle effacé, ont été désastreuses pour le pays de la Meuse moyenne moins par les ravages qu'elles ont causés que par l'interruption des grands travaux de défrichement entrepris par les monastères.

Le pays, à peine délivré des Normands, fut parcouru par les incursions des Hongrois. Dès 926 Flodoard les signale dans le sud du département des Ardennes ⁴. Ils avaient dévasté tout le sud du domaine que j'ai étudié. En 927, les populations s'enfuient, terrifiées par le faux bruit d'une nouvelle invasion ⁵. En 937, les environs de Reims sont saccagés : Reims échappa cependant à la ruine complète de toute la région ⁶. Il est probable que le nord de la

1. Les *Ann. Bert.*, 882, p. 154, nous en donnent un exemple : *scara autem de Nortmannis, plenitudinem illorum praeveniens, usque ad portam Remi pervenit. Qui ea quae extra civitatem invenerunt depraedati sunt et villulas quasdam incenderunt.* — Rien ne peut mieux donner une idée de cet état d'inquiétudes continuelles que la lettre de l'archevêque Foulques au pape (FLODOARD, *Hist.*, liv. IV, 1, M. G. H., SS., t. XIII, p. 555) : *significat se ad ipsum papam videndum properasse, nisi paganorum vallaretur obsidione, hosque deno tantum miliario a sua civitate abesse...* *Hanc infestationem huic regno ab octo annis jam preteritis inferri, ut nemini extra castella procul liber aditus patere videretur* (885-886). Les mauvais chrétiens avaient fait alliance avec les payens (FLOD., *Hist.*, an 885, IV, 5, M. G. H., SS., t. XIII, p. 563), et le brigandage s'était installé partout.

2. *Chron. Reg.*, 892, p. 138. Cette année les Normands se retirèrent après avoir brûlé le monastère de Prüm.

3. *Flod.*, p. 34 : *Nordmanni usque in pagum Porcensem silvestria loca depraedantur. Cette bande venait du nord (pagus Atrabatensis).*

4. *Hungari quoque, Rheno transmeato, usque in pagum Vonzinsem praedis incendiisque desaeviunt* (*Flod.*, p. 34 ; cf. *Hist.*, IV, 24, M. G. H., SS., t. XIII, p. 579).

5. *Flod.*, 927, p. 40.

6. *Flod.*, 937, pp. 65 à 67.

BRUNEAU. — *La limite des dialectes en Ardenne.*

région ardennaise ne subit que le contre-coup des invasions hongroises : il fut, une seconde fois, décimé par la peste ¹.

CONCLUSION. — Quelle pouvait être, à la fin de cette époque, la situation économique de la région ardennaise ?

Il semble bien que le pays ait été encore en grande partie sauvage et inhabité. Il ne compte aucune agglomération importante : en dehors d'Ivois, Flodoard ne cite que Mézières, fondé à cette époque, et Braux, où quelques chanoines s'étaient installés. Les villas royales sont surtout des rendez-vous de chasse; il devait en être de même du palatium de Montcy, résidence de quelque seigneur carolingien. Aucune abbaye n'est installée à cette époque sur notre territoire même; les *manses*, les *cellae*, que possèdent les grandes abbayes d'Ardenne, semblent n'être que des exploitations rurales peu étendues. Les établissements gallo-romains ou francs dont les noms existent encore aujourd'hui étaient des fermes isolées ou de maigres hameaux. Les invasions, avec les pestes qui les ont suivies, avaient décimé la population.

Le massif ardennais, épargné à cause de sa pauvreté même, a été pendant les invasions normandes la forteresse naturelle de toute la contrée; dès 843, on transporte de Langres à Gedinne le corps de saint Gengulphe ². Donchery était le refuge des moines de Saint-Médard de Soissons; c'est à Bogny, puis à Chooz, que se retirèrent les moines de Stavelot. Mais les populations ruinées et tremblantes n'ont ni le loisir, ni le courage d'entreprendre sérieusement le défrichement et la mise en valeur du sol. Le ix^e siècle a marqué dans le développement du pays une période d'arrêt.

Le début du x^e siècle inaugure une époque nouvelle. L'insécurité et la violence amènent l'établissement d'un système complet de défense. En 882, Reims était une ville ouverte ³ : elle est fortifiée par

1. En 927 (*Flod., Hist.*, IV, 24, M. G. H., SS., t. XIII, p. 579). Sur la peste de 882, en particulier à Chooz, voy. les *Miracula Sancti Remacii*, M. G. H., SS., t. XV, p. 440.

2. *Acta SS. Maii*, t. III, p. 648.

3. *Ann. Bert.*, 882, p. 154 : « civitatem, quam nec murus nec humana manus defendit. »

l'archevêque Foulques ¹. L'archevêque Hérivée, après 900, fortifie *Mouzon* ². Les châteaux forts s'élèvent : *Omont* ³, construit par Foulques ; *Mézières* ⁴, fondé par un comte de Castrice ; puis *Chiny* ⁵, *Bouillon* ⁶, *Orchimont* ⁷, *Warcq* ⁸, *Arches* ⁹, *Hierges* ¹⁰. Il faut y ajouter, au sud, *Yvois* (Carignan) et sans doute *Auflance* ¹¹. Des seigneurs de *Haybes* ¹², de *Givet* ¹³, sont signalés dans les chartes. C'est le morcellement féodal qui commence : désormais l'histoire de notre région se confondra avec celle des domaines seigneuriaux qui la constituent.

1. D. MARLOT, *Met. Rem. Hist.*, t. II, p. 653.

2. [Heriveus] castrum Mosonum reparatis minuit muris (*Flod., Hist.*, IV, 13, M. G. H., SS., t. XIII, p. 576).

3. *Flod., Hist.*, IV, 8, M. G. H., SS., t. XIII, p. 573 ; et *ibid.*, IV, 6, p. 577.

4. *Flod., Hist.*, IV, 16, M. G. H., SS., t. XIII, p. 577 ; *Annales (Lauer)*, 920, p. 2.

5. P. GOFFINET, *Les Comtes de Chiny*, p. 12.

6. OZERAY, *Histoire de Bouillon*, p. 21.

7. C.-G. ROLAND, *Orchimont et ses fiefs*, p. 4.

8. *Historia monasterii Mosomensis*, M. G. H., SS., t. XIV, p. 604 ; *Annales Mosomagenses*, 971, M. G. H., SS., t. III, p. 160.

9. *Flod.*, 933, p. 55 : Richarius, episcopus Tungrensis, quoddam castellum Bernardi comitis, quod ipse Bernardus apud Harceias in pago Porcinse construxerat, evertit, eo quod in suae ecclesiae terra situm esset.

10. Dom A. NOEL, *Notice historique sur le canton de Givet*, à l'art. *Hierges*.

11. *Dictionnaire des communes de l'arrondissement de Sedan*, A. HANNEDOUCHE, p. 22.

12. *Rev. hist. Ard.*, t. I, p. 49.

13. Théodoric, comte de Givet (MARTÈNE ET DURAND, *Ampl. coll.*, t. II, c. 40).

L'ÉPOQUE FÉODALE

L'histoire de la région ardennaise à l'époque féodale est compliquée et obscure. Il ne peut s'agir pour moi d'étudier dans le détail les acquisitions et les pertes de chacune des seigneuries, non plus que la succession des familles qui les ont possédées. Je me contenterai d'indiquer les limites des principaux domaines féodaux et les grandes lignes de leur histoire ; puis j'essaierai de rendre compte, pendant cette période, de l'état des villages ardennais. L'on voit naître peu à peu et grandir les villages dont j'ai étudié le patois ; on les voit se grouper, et ces groupements ont déterminé les analogies de leur langage. Les désastres successifs, les pestes, qui ont frappé certaines régions, expliquent pourquoi certains villages ne connaissent plus le patois, ou ne connaissent qu'un patois récent et trompeur ¹. Les conditions de la vie sociale éclairent aussi bien des faits linguistiques ; la richesse des villages, les *aisances* des bourgeois (dans certains bourgs, actuellement, les *parts* de bois et de terres représentent chaque année une valeur de plusieurs centaines de francs) attachent l'habitant à son village, font exclure jalousement l'étranger ; c'est ce qui explique la vivacité et la variété des patois de la vallée de la Meuse.

Avant d'étudier successivement les diverses seigneuries, il est nécessaire d'établir les frontières de la France et de l'Empire ². Ces

1. D'autres villages, fondés à l'époque moderne par des familles de provenance diverse, n'ont sans doute jamais connu de patois.

2. Voy. L.-H. MORANVILLÉ, *Revue historique ardennaise*, t. V, p. 262 ; et P. COLLINET, *Revue d'Ardenne et d'Argonne*, t. XI, p. 1, avec carte : *La frontière d'Empire dans l'Argonne et l'Ardenne au Moyen Age*.

frontières n'avaient ni la rigueur ni l'importance qu'elles ont aujourd'hui : les liens de vassalité sont tout personnels. Ce n'est qu'au moment où s'établissent, avec la centralisation, les impôts royaux, que la frontière d'empire se fixe tant bien que mal. L'histoire de son établissement se confond avec l'histoire des luttes locales entre les agents du fisc, toujours trop zélés, et les populations, qui cherchent par tous les moyens à échapper aux exigences royales et impériales.

La frontière établie par M. Collinet pour le XIII^e siècle est déjà nettement distincte de celle des traités de Verdun. Au sud de la région ardennaise, la Meuse constitue à peu près la limite des deux territoires. A partir de Donchery, qui est en France, l'Empire comprend, sur la rive gauche de la Meuse, Mohon, Lafrancheville, Arches (Charleville), Braux, Meillier-Fontaine, Château-Regnault ; Deville¹, Laifour, Anchamps et la Bouverie (Revin) sont en territoire français. De là la frontière quitte la Meuse et se dirige vers le nord en suivant à peu près la direction de la frontière actuelle. L'ensemble des villages dont j'ai étudié les patois appartient donc à l'empire.

L'EMPIRE.— Les villages que j'ai parcourus dans l'Empire appartiennent à trois groupes distincts. Ce sont, du nord au sud :

1^o *Les États du Prince-Évêque de Liège*, qui comprennent le comté d'Agimont-Givet, le comté de Hierges, les seigneuries de Vireux-Wallerand et de Montigny-sur-Meuse, et le duché de Bouillon² ;

2^o *La seigneurie d'Orchimont*, qui était enclavée dans la principauté de Liège ;

3^o *Le comté de Chiny.*

1. C'est à Deville qu'eut lieu en 1033 l'entrevue entre Henri, roi des Francs, et l'empereur Conrad II (*Recueil des chartes de Stavelot-Malmedy*, pp. 209 et 249).

2. Quelques enclaves sans importance, les seigneuries de Haybes et de Hargnies (comté de Namur), étaient arrière-fiefs de la principauté de Liège. Les terres neutres de Revin, Fumay et Fépin appartenaient à l'abbaye de Prüm.

*Le nord de la région ardennaise.**1° Les États du Prince-Évêque de Liège.*

a) *La seigneurie d'Agimont-Givet* ¹. La pointe nord de la région ardennaise appartient tout entière à cette seigneurie, érigée en comté vers le xvi^e siècle. Dès l'époque la plus ancienne, Givet-Notre-Dame et Givet-Saint-Hilaire, Fromelennes, Rancennes, Charnois, Aviette, Felenne, Heer, Agimont, Flohimont, Feschaux, les Dions, Winenne et Vonèche constituent le *fisc* de Givet. Il passa aux comtes d'Ardenne, puis aux évêques de Liège. Le premier seigneur connu est un comte Théodoric. Puis, sous la suzeraineté des Princes-Évêques de Liège, les comtes de Chiny (941 à 1267), les comtes de Looz (1267-1357), et, successivement, les maisons de Walcourt-Rochefort (1357-1417), de la Marck (1422-1544), et enfin de Stolberg (1545-1555), possédèrent le château, bâti à Givet vers le xi^e siècle, et reconstruit à Agimont au xiii^e siècle, ainsi que les villages qui en dépendaient. Pendant les guerres du xvi^e siècle la seigneurie acquiert une réelle importance stratégique. Charles-Quint l'achète le 6 avril 1555 ². Aux villages que j'ai cités s'étaient ajoutés Bourseigne-Neuve, Hargnies, Landrichamps et Vireux-Wallerand. Charles-Quint bâtit à Givet le fort de Charlemont. Dès lors tous les efforts de la politique française tendront à s'emparer de cette forteresse, qui, avec les défenses naturelles de la vallée de la Meuse, couvre la plaine de Champagne. Ce sont les

1. Voy. C.-G. ROLAND, *Notice historique sur la seigneurie d'Agimont-Givet*, Namur, Douxfils, 2^e éd., 1892 (Tiré des Annales de la Société archéologique de Namur, t. XVI, p. 249). — Sur les villages du canton de Givet, on peut consulter Dom Albert NOEL, *Notice historique sur le canton de Givet*, Almanach de la Marne, de l'Aisne et des Ardennes, Libr. Matot-Braine, Reims, 47^e année, 1905, p. 129, etc.

2. C.-G. ROLAND, *op. cit.*, p. 59. Voici la liste des villages qui constituent alors la seigneurie : Givet-Saint-Hilaire, Givet-Notre-Dame, Fromelennes, Flohimont, Aviette, Charnois, Heer, Herlette, Feschaux, Lézicourt, Ferage, Finnevaux, Maisongelle, Mesnil-Saint-Blaise, Mahoux, Winenne, Dion-le-Mont, Dion-le-Val, Javingue, Sevry, Vonèche, Bourseigne-Vieille, Bourseigne-Neuve, Hargnies, Felenne, Landrichamps, Gochenée. — Charles-Quint acquit en même temps la seigneurie de Vireux-Wallerand.

traités du règne de Louis XIV qui constitueront la frontière de la France à peu près dans son état actuel.

b) *Le comté de Hierges*. Les villages du comté d'Agimont s'entremêlent dans la vallée de la Meuse avec ceux du comté de Hierges. Au ^{xiii}^e siècle ce comté, qui appartenait primitivement au châtelain de Givet, Hugues de Heer, se sépare du comté d'Agimont. D'après un diplôme de 1155, il comprenait dix-huit villages sous la suzeraineté du Prince-Évêque de Liège. Il devint ensuite l'une des *pairies* du duché de Bouillon. Au ^{xviii}^e siècle, la baronnie comprenait les villages de Hierges, Ham-sur-Meuse, Aubrives, Doisches, Foisches, Ginnée, Niverlée, Vaucelle et Olloy ¹. Le baron de Hierges était avoué de Chooz, qui appartenait à l'abbaye de Stavelot. Après la conquête de Charlemont par Louis XIV, la baronnie d'Hierges constituait une enclave gênante dans les possessions françaises. C'est à la fin du ^{xviii}^e siècle seulement que la frontière fut rectifiée ².

c) *Les fiefs du Comté de Namur* ³. Le comte de Namur possédait le cours de la Meuse « depuis le saule de Revin jusqu'au peuplier d'Andenne », avec les winages de Givet, d'Aubrives, de Thuin ou Tapfesse ⁴. En outre il était suzerain de la seigneurie d'Hargnies, qui, après avoir été la propriété de l'abbaye de Florennes, fut réunie en 1380 avec les deux Bourseigne ⁵ au comté d'Agimont. — La seigneurie de Haybes ⁶, donnée à l'abbaye de Waulsort, appartenait à Alard de Chimay au ^{xiii}^e siècle ; elle dépendit de la Prévôté de Poilvache jusqu'à sa réunion à la France en 1697.

1. M. J.-F. OZERAY, *Histoire des pays, château et ville de Bouillon*, Luxembourg, 1827, p. 336.

2. La seigneurie de Montigny-sur-Meuse suivit les destinées de la baronnie d'Hierges (SCHOONBROODT, *Archives de Saint-Lambert de Liège*, p. 358).

3. Voy. *les Seigneuries et Terres féodales du comté de Namur*, H. DE RADIGUÈS, 1895, *Annales de la Société archéologique de Namur*, t. XXII ; et LAHAYE, *Le livre des Fiefs de la prévôté de Poilvache*.

4. H. DE RADIGUÈS, *op. cit.*, pp. 671, 672, 673. — En 1305 Hargnies avait été fief du Luxembourg (WURTH-PAQUET, *Table chronologique des chartes luxembourgeoises*).

5. En 1431, les deux Bourseigne sont relevées auprès du comte de Namur (BORMANS, *Fiefs du comté de Namur*, p. 266).

6. *Notice sur la seigneurie de Haybes*, par C.-G. ROLAND (*Revue hist. Ard.*, t. I, p. 49).

d) *Terres souveraines de Revin, Fumay et Fépin* ¹. Le domaine royal donné à l'abbaye de Prüm en 762 par Pépin le Bref séparait sur le cours de la Meuse les territoires de la France et de l'Empire. Il comprenait les trois villages de Revin, Fumay et Fépin, auxquels on peut joindre l'alleu de Manise ². Dès le XII^e siècle, des avoués se substituèrent aux abbés pour la défense de cette possession lointaine. En 1288, les de Winti vendirent leurs droits à Jean d'Avesnes, comte de Hainaut, et la seigneurie devint un fief du Hainaut. Confisquée en 1468 par Charles le Téméraire, elle fut restituée par lui à ses anciens possesseurs. En 1515, la neutralité du territoire de Revin, Fumay et Fépin fut reconnue par Charles-Quint : la prospérité des villages fut alors très grande et la population s'accrut rapidement. Acquisée en 1610 par la famille d'Aremberg et réunie à la seigneurie de Chimay, la petite principauté devait perdre bientôt son indépendance. Louis XIV l'occupa en 1675, et en 1679 elle fut réunie à la France ³.

La vallée de la Meuse, de Revin à Givet, fut donc réunie à la France à une époque tardive. Jusque-là, elle avait été composée d'une poussière de petits états à peu près indépendants, grâce à leur isolement, et séparés entre eux par des péages et des tonlieux qui faisaient de chaque village un centre fermé, avec son commerce, son industrie, sa vie politique particulière.

e) *Le duché de Bouillon* ⁴. Le comté de Hierges, dans la vallée de la Meuse, constituait l'extrémité septentrionale du duché de Bouillon, l'état le plus important du centre de la région ardennaise.

1. Sur les communes du canton de Fumay, on peut consulter Dom Albert NOEL, *Notice historique sur le canton de Fumay*, almanach Matot-Braine, 1902, XLIV^e année, p. 183, etc. — Voy. aussi le *Mémoire historique concernant les droits du Roi sur les Bourgs de Fumay et de Revin*, Paris, 1741 et 1772.

2. Cet alleu, détaché des trois villages à une époque très ancienne, appartenait depuis 919 à l'abbaye de Brogne.

3. Les trois villages restèrent néanmoins sous la crosse des archevêques de Liège jusqu'en 1801. De 1801 à 1823 ils dépendirent de Metz, et ne furent réunis qu'en 1823 à l'archevêché de Reims.

4. Voy. M. J.-F. OZERAY, *Histoire des Pays, château et ville de Bouillon*, Luxembourg, 1827 ; et *Les communes du canton de Bouillon*, dans TANDEL, *Les communes luxembourgeoises*.

Le duché de Bouillon et le château lui-même sont d'origine relativement récente. Bouillon, simple annexe de la paroisse de Sen-senruth, n'était primitivement qu'une dépendance du *fisc* de Paliseul. Nous possédons un assez grand nombre d'actes qui concernent ce fief : il fut définitivement attribué aux comtes d'Ardenne vers le VIII^e siècle. La succession de ces comtes est très obscure. Au X^e siècle, Godefroid l'Ancien, comte de Bouillon et de Verdun, fut nommé duc de Basse-Lorraine par l'empereur d'Allemagne, et dès lors le duché de Bouillon fut définitivement constitué. Godefroy II, à la fin du X^e siècle, semble avoir construit les parties les plus anciennes du château actuel de Bouillon. En 1040, Godefroy le Barbu joignit à ses domaines le fief de Reims (l'ancien domaine carolingien de Douzy). En 1095, Godefroy IV, le célèbre Godefroy de Bouillon, engagea tous ses domaines à l'évêque de Liège avant de partir pour la croisade.

Dès lors, jusqu'en 1676, le duché de Bouillon fera partie de la principauté de Liège, non sans discussions et sans pertes. Le duché comprenait primitivement un certain nombre de pairies : son histoire est celle de ses démembrements successifs. D'après un ancien « *Registre et recueille de la Duché* » (OZERAY, *op. cit.*, p. 335), le duché de Bouillon comprenait quatre mairies : la mairie de Paliseul, la mairie de Jehonville, la mairie de Fays-les-Veneurs, la mairie de Bouillon ; avec des appendices : la seigneurie de Gedinnes ; la seigneurie de Gros-Fays (acquise sur la seigneurie d'Orchimont vers 1230), avec Gros-Fays, Cornimont, Six-Planes, Chairière-la-Grande, Oisy en partie ; divers *alleux*, ceux d'Auff, de Tellin, de Porcheresse ; et les villages d'Alle, Sugny, Dohan, Les Hayons, Rochaut (Rochehaut), Laviot, Poupehan, Botassart, Corbion, Frahan, Ucimont, Noirfontaine, Carlsbourg (Saussur), Assenois et Glaumont, Anloy, Opont, Beth-les-Abbits, Fresnes, Ourt.

Les fiefs perdus au XVI^e siècle sont ceux de Saint-Hubert, Mirwart, le fief de Reims (principauté de Sedan), la seigneurie d'Hierges (Hierges, Han, Auberive, Vaucelles, Foiche, Doiche Gimenée, Niverlée, Olloy), et Muno ¹.

1. Le prieuré de Muno (diocèse de Trèves) avait été fondé par les ducs de

L'ennemi le plus acharné de l'archevêque de Liège fut la famille de la Marck, qui possédait, à côté du duché de Bouillon, la principauté de Sedan. Dès 1424, la prévôté de Bouillon est entre les mains de la famille de la Marck, qui cherche à devenir indépendante. En 1521, Charles Quint reprend Bouillon ; en 1552, la France l'occupe ; en 1559, malgré les efforts de Henri Robert de la Marck, il est restitué à l'évêque de Liège par le traité de Câteau-Cambrésis. En 1591 Henri de la Tour d'Auvergne, prince de Sedan, est autorisé à prendre le titre de duc de Bouillon, concurremment d'ailleurs avec l'évêque de Liège. C'est en 1677 que Bouillon fut cédé à la France, au traité de Nimègue. La principauté devint la propriété du prince Godefroi Maurice de la Tour d'Auvergne, sous la protection de la France, qui conservait le château et y tenait garnison. Enfin, le 26 octobre 1795, Bouillon était réuni à la France. C'est en 1815 qu'il fut attribué à la Belgique.

2° La seigneurie d'Orchimont.

Enclavée dans les domaines des Princes-Évêques, la seigneurie d'Orchimont ¹ occupait le centre de la région que j'ai parcourue. Les possessions primitives des sires d'Orchimont s'étendaient, au nord, jusque Gedinne ; à l'ouest et au sud, elles étaient bornées par la Meuse ² et dépassaient même la limite de ce fleuve (Mohon et Lafrancheville relevaient d'Orchimont) ; Alle, sur la Semoy, indivis entre Bouillon et Orchimont, constituait à l'est la frontière de la seigneurie.

Le premier seigneur d'Orchimont qui nous soit connu, Godefroid, vivait à la fin du x^e siècle. Au xi^e siècle, les seigneurs d'Orchimont

Bouillon avant 1043. Il comprenait les villages de Muno, Lambairemont (Lambermont) et Watrinsart. Au moment du démembrement de la principauté de Bouillon, cette terre, limitrophe du duché de Luxembourg, fut occupée par les ducs de Luxembourg. En 1659, les ducs de Luxembourg la proclamaient neutre ; en 1714, au congrès de Rastadt, elle resta à l'empire, malgré les réclamations du prince de Bouillon ; en 1737, les discussions reprirent pour aboutir en 1769 à la réunion définitive de Muno à l'empire.

1. Voy. *Orchimont et ses fiefs*, C.-G. ROLAND, Anvers, de Backer, 1895.

2. Voy. le *Trésor des chartes du comté de Rethel*, t. I, p. 430, et le *Cartulaire de Laval-Dieu*, Arch. Ard., H. 493, p. 52.

sont cités comme témoins dans divers actes ; mais il faut descendre jusqu'au XIII^e siècle pour trouver des documents précis sur l'étendue de la seigneurie. L'origine de la famille et la formation de la seigneurie sont donc inconnues.

Le village d'Orchimont est de création relativement récente, car sa fondation est postérieure à l'organisation des paroisses (il reste une dépendance de la paroisse de Louette-Saint-Pierre). Les domaines qui en dépendent, à cheval sur la Semoy, comprennent une partie de l'ancien Pagus Falminne et la moitié nord du Pagus Castricensis. Le sire d'Orchimont devait l'hommage au comte de Rethel, qui devait lui-même hommage au comte de Luxembourg pour ce fief. Ces conditions, assez étonnantes, semblent prouver une organisation relativement récente.

L'étendue des domaines qui dépendaient de la seigneurie d'Orchimont a peu varié au moyen âge. Ces domaines comprenaient, avec les fiefs et les arrière-fiefs, les villages suivants : Orchimont, Oisy, Monceau, Petit-Fays, Baillamont, Bohan, Membre, Bellefontaine, Naomé, Achy ; Louette-Saint-Denis, Nafrature, Louette-Saint-Pierre, Houdremont, Bièvre, Rienne ; Vresse, Laforêt ; Mouzaive, Chairière-la-Petite ; Pussemange, Bagimont, Alle (indivis avec le duché de Bouillon). Ces villages constituaient encore au XVIII^e siècle la *Prévôté d'Orchimont*.

Il faut y ajouter : Gros-Fays, Cornimont, Six-Planes, Chairière-la-Grande, Sugny, réunis au duché de Bouillon après 1230 ; Sclassin, Haut-Fays, le Mont, qui passèrent à Mirwart au début du XVII^e siècle ; Gedinne, Patignies, Malvoisin, Sart-Custinne, vendus en 1323 à un seigneur de Spontin ¹, et qui s'ajoutèrent aux possessions du duc de Bouillon ; Linchamps ², vendu avant 1309, qui appartint à divers seigneurs et s'adjoignit finalement au domaine de Château-Regnault ; Lumes, Novion-sur-Meuse, Manicourt, Gernelle, Rumel, Neufmanil, Cons-la-Granville, qui furent réunis à la France par le traité de Bruxelles ³ (18 mai 1769).

1. *Registre de la Cour féodale de Liège*, n° 39, 1313-1344, f° 10.

2. *Archives de l'État, à Liège, Chartrier de Saint-Lambert*, n° 488.

3. Cette liste a été établie d'après les actes suivants : Dénombrement, 1213, *Cart. des comtes de Bar*, B. N., F. F., 11853, f° 92, n° 258 ; Hommage, 26 juil. 1221, B. N.,

La petite principauté, perdue dans les bois qui étaient sa seule ressource, ne pouvait conserver son indépendance entre ses puissants voisins : le comte de Rethel, le comte de Luxembourg et l'archevêque de Liège, — auxquels se substituèrent à l'époque moderne le roi de France et l'empereur d'Allemagne. Elle perdit de nombreux villages dans des démembrements successifs, jusqu'à son absorption en 1327 ou 1328 dans le comté de Luxembourg. Après diverses vicissitudes, pendant lesquelles le château, devenu un repaire de brigands, fut la terreur du pays, la seigneurie, en 1609, est jointe définitivement aux Pays-Bas espagnols. Le château, abattu en 1436 par les Liégeois, devait être détruit en 1635 par les Français, qui possédaient déjà Lumes ¹.

Comme dans la vallée de la Meuse, notre frontière n'a été définitivement tracée, aux dépens de la seigneurie d'Orchimont, que par les grands traités du XVII^e et du XVIII^e siècle.

3° *Le comté de Chiny.*

Tout le sud de la région ardennaise appartenait au comté de Chiny ². Au nord, Sainte-Cécile, Herbeumont et Cugnon, sur la Semoy, en faisaient partie ; de là, vers le nord, la limite remontait vers Flohimont (près Neufchâteau) ; au sud, elle passait entre Chassepierre et Muno, et, à l'époque la plus ancienne, entre Pure et Messincourt. Elle rejoignait ensuite la Chiers vers Montmédy, comprenant tous les villages que j'ai étudiés, avec les cantons de Carignan et de Montmédy, en France, en Belgique, ceux de Florenville, de Neufchâteau, d'Étalle et de Virton. Au X^e et au XI^e siècle, les

Coll. de Lorraine, vol. 209, n° 1 ; 29 avril 1259, TANDEL, *Les communes luxembourgeoises*, t. VI^a, pp. 31-32 ; compte de 1541, *Arch. du Royaume à Bruxelles Chambre des Comptes*, n° 6492 ; Dénombrement, 12 mai 1290, *Trésor des Chartes du comté de Rethel*, t. I, p. 401.

1. En 1564 Lumes appartient encore à l'empire (*Archives du royaume de Belgique, Chambre des Comptes*, n° 39, f°s 349-354 v°).

2. Voy. *Les comtes de Chiny*, P. GOFFINET, Arlon, 1880. Le livre du P. GOFFINET a été sévèrement jugé par VAN DER KINDERE, *Formation territoriale des principautés belges au Moyen Âge* ; et E. BERNAYS, *Esterlins inédits ardennais*. — Pour la prévôté d'Ivois, voy. CH. DELAHAUT, *Annales civiles et religieuses d'Yvois-Carignan*, Paris, 1822.

comtes de Chiny possédaient les châteaux de Warcq (Mézières) et de Givet, sur la Meuse :

Après Arnulphe de Bourgogne ou de Granson (941-982), dont l'origine et la vie sont très obscures, la série des comtes de Chiny se poursuivit sans interruption jusqu'au XIII^e siècle. En 1227, Jeanne de Chiny, héritière du comté, le porta à la maison de Looz. Thierry de Heinsberg succède en 1336 aux comtes de Looz. En 1337, il vendit au roi de Bohême, comte de Luxembourg, les prévôtés de Virton et d'Ivois. En 1364, le reste du comté fut acquis par le duc Wenceslas. Dès lors le comté de Chiny fit partie intégrante du duché de Luxembourg et suivit ses destinées.

La partie occidentale du comté de Chiny, la prévôté d'Ivois, fut disputée par la France à la maison d'Autriche dès le XV^e siècle. Cette Prévôté semble avoir été constituée peu à peu aux dépens de possessions ecclésiastiques : Ivois (Carignan) appartenait primitivement aux archevêques de Trèves. Les archevêques de Reims cèdent successivement aux comtes de Chiny Messaincourt, en 1197, puis Escombres et Pouru-aux-Bois¹. La Prévôté d'Ivois fut définitivement réunie à la France par Louis XIV².

LA FRANCE. — Les principales seigneuries qui constituent la frontière de la France au Moyen Âge sont :

1^o Le *domaine des Potées*, qui appartient aux archevêques de Reims ;

2^o Le *marquisat de Montcornet* ;

3^o Le *comté de Rethel* ;

4^o Le *domaine de Douzy* (principauté de Sedan) et la *châtellenie de Mouzon*, qui appartiennent aux archevêques de Reims.

Peu à peu se sont constituées, à une époque plus récente, la *Sou-*

1. Voy. l'aveu des comtes de Chiny de 1284, Arch. Nat., J. 207.

2. D'après les *Annales civiles et religieuses d'Ivois-Carignan*, p. 169, la prévôté comprenait les villages suivants : Osne, Écombre, Sachy, Messaincourt, Maton, Clémency, Givry, Les Deux-Villes, Trembloy, Willières, Mogue, Charbaut, Puilly, Margny, Herbeuval, Signy-Montlibert, Bièvre, Margut, Fromy, Linay, Blagny, Saily, Villy, Sapogne, Tassigny, Aulance, Pourru-aux-Bois, Malandry, Lombut ; plus Vaux, Euilly, Tétagne (villages ambedeux), et La Ferté, Saint-Walfroy, Chauvency-Saint-Hubert, Brévilly.

veraineté de Château-Regnault, la Principauté d'Arches, le Duché souverain de Sedan-Bouillon, et la principauté de Carignan, ainsi que les seigneuries éphémères de Lumes et de Linchamps.

1° *Le domaine des Potées.*

La frontière française est occupée sur la Meuse par deux seigneuries importantes, la seigneurie de Rumigny ¹ (avec l'avouerie des Potées) et le comté de Rethel.

Le dernier village que j'ai étudié au nord-ouest, Sévigny-la-Forêt, appartient au domaine des Potées ². Ce domaine, qui semble avoir été la propriété personnelle de saint Remi, fut donné par lui à l'église de Reims et resta en possession des archevêques jusqu'en 1793.

2° *Le marquisat de Montcornet* ³.

Le marquisat de Montcornet est un démembrement très ancien des domaines de la maison de Rumigny. L'origine du château est obscure : il semble avoir été construit au XI^e siècle ; c'est vers 1135 qu'apparaît le premier seigneur connu de Montcornet, Guillaume ⁴. En 1400, la baronnie, sous la suzeraineté des comtes de Porcien, comprenait treize villages : Charroué, Cliron, Deville, La Grève (Saint-Marcel), Harcy, Haudrecy, Laifour, Logny, Les Mazures-Angehan (Anchamps), Montcornet, Renwez, Rimogne et Séche-

1. Consulter C.-G. ROLAND, *Histoire généalogique de la Maison de Rumigny-Florennes*, Namur, 1891 (Extrait des Annales de la Société archéologique de Namur, t. XIX).

2. Voy. *Le domaine des Potées*, par l'abbé PÉCHENART (Reims, Bugg, 1896, 2^e édit.). — Blombay (Blandibaccius) et Aubigny (Albiniacus) sont cités dans le Testament de saint Remi (M. G. H., *Vitae*, t. III, p. 341). Les autres villages du domaine sont Maubert-Fontaine, Flaignes-les-Oliviers, Sévigny-la-Forêt, Chilly, Prez, Cernion, Étalles, Vaux-Villaines, Lépron, Logny, Marlemont, Marby, Écle, Laval-Morency, Justine (C.-G. ROLAND, *op. cit.*, p. 5, note 1).

3. Voy. J.-B. LÉPINE, *Monographie de l'ancien Marquisat de Montcornet en Ardennes*, Charleville et Reims, 1862 ; *Notice historique sur le canton de Renwez*, D. Albert NOËL (tiré de l'almanach Matot-Braine, années 26 et 27).

4. Voy. la *Charte de fondation de l'abbaye de Signy*, Arch. ard., Cart. H. 203.

val ¹. Diverses familles possédèrent le marquisat; en 1438, Antoine de Croi en devint propriétaire; en 1608, Charles de Gonzague, puis les ducs de Mazarin, lui succédèrent. Après eux le domaine s'émietta; il n'en restait, à la fin de l'ancien régime, que des débris.

3° *Le comté de Rethel* ².

Les comtes de Rethel semblent s'être avancés de très bonne heure jusqu'à la Meuse aux dépens des archevêques de Reims. Dès 1176, Mézières appartient aux comtes de Rethel ³; en 1190, ces mêmes comtes possèdent l'avouerie de Donchery ⁴.

Au xv^e siècle (1440-1470), le comte de Rethel tient, sur la Meuse, Maizières ⁵ et sa chastelerie, avec Aillemont (Aiglemont), Cons (Cons-la-Grandville), Pucemaingne (Pussemange), Bagimont et Nuefmannil (Neufmanil); il est suzerain d'Orcimont (Orchimont). Il tient la chastellerie de Warc ⁶, Arches ⁷ (Charleville), « ville en demainne hors du Royaume de France, tenue de Dieu et de l'Épée », la chastellerie du Chastel-Regnault ⁸, avec Nouson, Joinigny (Joinigny-sur-Meuse), Melier-Fontainne, Monhiermez (Monthermé), Braux, Haumez, Pausery, Trigne-sur-Semoy, Faouet, Sorendal, Meliez-sur-Semoy ⁹, Oham (Nohan), Frahan, Jepunsart (Gespunsart), Rogiessart, Nauez, Tielay (Thilay), Aviaut, Tournai-

1. D'après la *Valeur des terres et appartenances de la contée de Porcien*, 1400, citée par LONGNON, *Étude sur les Pagi*, 2^e partie, *Les Pagi du Diocèse de Reims*, p. 84. Angehan, rejeté en note par Longnon, doit être identifié avec Anchamps.

2. Voy. G. SAIGE et H. LACAILLE, *Trésor des chartes du comté de Rethel*, Monaco, 1902, t. I, II et III; et L.-H. MORANVILLÉ, *Terrier du comté de Rethelois*, *Revue historique ardennaise*, t. V, p. 262. — Sur l'avouerie de Donchery, consulter l'article de SÉNEMAUD, *Revue historique des Ardennes*, t. III, p. 275.

3. MARLOT, *Mémoires. Rem. hist.*, t. II, p. 408.

4. *Cartulaire de Saint-Médard de Soissons*, Arch. Nat., LL. 1021, p. 10 et p. 15.

5. *Rev. hist. ard.*, t. V, p. 283.

6. *Ibid.*, p. 291. La chàtellenie de Warcq n'a été réunie au comté de Rethel qu'en 1371 (*Trésor des chartes du comté de Rethel*, t. II, p. xvii, Introd., et p. 193). Elle appartenait à la maison d'Agimont.

7. *Ibid.*, p. 282.

8. *Ibid.*, p. 290.

9. Ces quatre villages constituent l'agglomération des *Hautes-Rivières* (voy. mon *Étude phonétique des Patois d'Ardenne*, p. 59).

viaut, « et n'est en rien icelle chastellerie du Royaulme de France ». L'avouerie de Donchery comprend une partie de Saint-Menge ¹ et tous les villages environnants, sur les deux rives de la Meuse.

Le comté de Rethel constituait au Moyen Age le domaine le plus important de la région ardennaise du côté de la France : les comtes avaient réussi à étendre leurs possessions sur la rive droite de la Meuse et à imposer leur suzeraineté aux seigneurs d'Orchimont. Le comté de Rethel, avec le duché de Champagne, fut réuni au domaine royal au début du xvi^e siècle ; c'est après son acquisition que les rois de France ont cherché à arrondir leurs domaines et à fortifier leur frontière du côté de l'Ardenne.

4° *Le domaine carolingien de Douzy* ².

A l'est du comté de Rethel, au sud des domaines d'Orchimont et de Bouillon, les villages qui constituaient la principauté de Sedan appartenaient à l'époque la plus ancienne aux archevêques de Reims. Charlemagne, en 772, loua le domaine, qui ne revint en la possession directe des archevêques de Reims que sous Hérivée. En 1040, Godefroy le Barbu, duc de Bouillon, obtint en fief ce domaine, éloigné de Reims et par là même difficile à défendre ; les archevêques gardaient la suzeraineté. Quand Godefroy de Bouillon eut engagé à l'archevêché de Liège, en 1095, le duché de Bouillon avec ses dépendances, des difficultés s'élevèrent entre les deux prélats. Une série de traités ³ (1127, 1249) entremêlés de guerres aboutirent au traité de Francheval (1259). Ce traité a une réelle importance : il indique d'une manière précise les villages qui constituaient le domaine de Douzy et qui devaient former la principauté de Sedan. Ce sont : Sanctus Memmius (Saint-Menges), Floins, Flaignoel (Fleigneux), Illi, Givonne, Vileir-Sarnay, Daaingni, la Monsele, Rubercort, Lemercort, Basailles, Balans, Poiru empres le bos (Pouru-aux-

1. *Rev. hist. ard.*, t. V, p. 298. — Ce village appartenait en même temps aux archevêques de Reims et de Liège.

2. Consulter l'*Histoire du pays et de la ville de Sedan*, abbé PRÉGNON, Charleville, 1856 ; et le *Précis d'une histoire de la ville et du pays de Mouzon*, N. GOFFART, Arcis-sur-Aube, 1891.

3. Voy. MARLOT, t. III, p. 736.

Bois), Poiru-Mont-Saint-Remy, Sedens, Encombre (Escombres), Douzei, Francheval ¹. Ce traité laissait les villages indivis entre les deux archevêques. Divers avoués tinrent les différents fiefs qui composaient le domaine; les comtes de Chiny, qui dès 1085 avaient tenté d'arrondir leurs états aux dépens des biens de l'église (MARLOT, t. II, pp. 1 et 3), semblent après 1284 (Arch. Nat., J. 207, copie de 1320) avoir acquis les deux Pouru, Escombres, Messincourt et Sachy. En 1379 le roi de France échangea ce que possédait encore l'archevêque contre la seigneurie de Vaisly-sur-Aisne ². Mais le domaine devait bientôt échapper au pouvoir royal, et c'est seulement à l'époque moderne qu'il fut définitivement réuni à la France.

Conclusion.

L'époque féodale est dans son ensemble une période de confusion. Les limites des seigneuries, vagues et incertaines, varient sans cesse; les diverses circonscriptions politiques et religieuses n'ont aucune fixité. Les liens de vassalité n'ont qu'une importance relative; les termes de Royaume de France et d'Empire ne répondent à aucun sentiment et à aucun fait précis. La région que j'ai étudiée est extrêmement morcelée et reste jusqu'à l'époque moderne étrangère à toute influence centralisatrice. Cette situation politique, jointe à la difficulté des communications et à l'absence de villes importantes, explique la variété des patois et leur indépendance réciproque.

1. Arch. Nat., J. 207, Layette n° 16, pièces 14, 15. Je préfère le texte de N. GOFFART, *op. cit.*, p. 28, à celui de D. MARLOT, *Histoire de la ville, cité et Université de Reims*, Reims, 1846, t. III, p. 807; voy. aussi BORMANS et SCHOOLMEESTERS, *Cartulaire de Saint-Lambert de Liège*, t. I, p. 56. — Au lieu de Guivonne, lire Givonne. Il est probable que le village de la Chapelle n'existait point à cette époque. Le 14 juin 1473, à la suite d'une transaction, il sera reconnu comme partie intégrante de la principauté de Sedan.

2. L'acte d'échange a été publié dans la *Paléographie* de SYLVESTRE.

L'ÉPOQUE MODERNE

LA CONSTITUTION DE LA FRONTIÈRE FRANÇAISE

C'est seulement à l'époque moderne que fut constituée, par voie d'achat ou de conquête, la frontière du département des Ardennes ; elle eut à subir plusieurs remaniements jusqu'en 1815. Cette frontière est d'ailleurs purement artificielle et conventionnelle : elle ne correspond ni à des limites naturelles, ni à des limites linguistiques.

A la fin de l'époque féodale, la région de la Meuse moyenne était occupée par un certain nombre de principautés minuscules, qui prétendaient ne relever « que de Dieu et de l'Épée ». Quelques-unes, simples repaires de brigands, n'eurent qu'une existence éphémère. Le château de Lumes ¹, où Jean d'Apremont se déclare, en 1532, souverain indépendant, est pris en 1552 ². A Câteau-Cambrésis (2 mars 1559), le château fut remis à l'Espagne. Il fut détruit en 1568 ³. La principauté de Linchamps eut, elle aussi, une existence assez courte. En 1530, un aventurier, Jean de Louvain, s'y construisit un château et rançonna les habitants du pays. Le château fut détruit en 1550 ; mais ce n'est qu'au traité des Pyrénées (9 novembre 1659) que Linchamps fut définitivement reconnu à la France ⁴.

D'autres principautés, constituées à une époque où le pouvoir

1. *Rev. hist. ard.*, t. II, p. 210 ; voy. aussi l'abbé HUBIGNON, *Étude historique sur Lumes*, Charleville, Ruben, 1903.

2. *Rev. hist. ard.*, t. III, p. 40.

3. Archives de Mézières, CC. 39.

4. D. Albert NOEL, *Notice historique sur le canton de Monthermé*, Reims, Matot-Braine, 1901, p. 192.

central était assez fort, n'eurent qu'une importance honorifique. Telles sont les principautés d'Ivois-Carignan et d'Arches-Charleville. Établie en 1662 en faveur du prince de Savoie, comte de Soissons, érigée en duché le 26 juillet 1662¹, la principauté de Carignan, qui comprenait à la Révolution trente et un villages, fut alors réunie à la France. La principauté d'Arches, qui était une ancienne possession des comtes de Rethel, est célèbre par la fondation de Charleville, en 1606, par Charles de Gonzague, duc de Nevers, comte du Rethélois². Elle disparut, comme la première, en 1790. La principauté de Bouillon, constituée en 1678, n'eut aucune importance politique.

La principauté de Château-Regnault, dans une région accidentée et pauvre, joua également dans l'histoire un rôle très effacé³. En 1185, Manassès, comte de Rethel, était seigneur souverain des terres de Château-Regnault⁴. Au début du XIII^e siècle, le château fut reconstruit⁵. En 1251, la seigneurie devint terre franche⁶. Le premier dénombrement que nous ayons des terres de la châtellenie date du 7 décembre 1291⁷. Vers la fin de la première moitié du XVI^e siècle, la châtellenie de Château-Regnault passa dans la famille de Clèves, puis dans la maison de Lorraine, et devint une principauté indépendante. Elle s'agrandit vers 1560 des possessions du

1. *Annales d'Ivois-Carignan*, LÉCUY, p. 154.

2. Archives de Charleville, AA., 1 ; et *Histoire de Charleville*, J. HUBERT, Charleville, 1854, p. 54 et suivantes.

3. Sur Château-Regnault, consulter *Château-Regnault-Bogny*, Charleville, 1897, par l'abbé PÉCHENART.

4. Arch. Ard., H. 244.

5. *Castrum Renaldi, quod de novo construxi (1227, Trésor des Chartes du comté de Rethel, t. I, p. 93).*

6. *Notice sur le cartulaire du comté de Rethel*, L. DELISLE, Paris, 1867, n° 90, p. 31.

7. Voy. le *Trésor des Chartes du comté de Rethel*, SAIGE et LACAILLE, t. I, p. 415. Voici la liste des villages qui composent la châtellenie ; un copiste a défiguré la plupart des noms ; je les reproduis entre parenthèses : Château-Regnault (Château Renaut), Monthermé (Monthiermé), Levrézy (Levresis), Braux (Brame), Joigny (Joingnis), Nouzon (Nouson), Meillier-Fontaine? (Melier), Tournaveaux (Tournaviot), Thilay (Tiolay), Naveaux (Amont), Bohan (Bohain), Trignes (Trigne), Sorendal, Gerspunsart, Rogissart (Rogiersart), Naux (Noës) et Failloué (Fayonnier).

château de Linchamps, et vers 1613 de la terre souveraine de Mohon¹. Mais le roi de France ne pouvait tolérer sur ses frontières ces États dans l'État, qui servaient de prétexte aux intrigues, de refuge aux mécontents. En 1629 la souveraineté de Château-Regnault fut achetée avec toutes ses dépendances et réunie au domaine royal². Elle comprenait alors, d'après une *Déclaration generale et par le menu des terres souveraines.... pour l'année finie le dernier jour de Décembre mil six cens trente ung*³, Chasteaurenault, Braux, Monthermé, la Maison du Tillot⁴, les Verreries⁵, Haut et Petit-Butay, Levrézy, Meslier-Fontaine, Jogny, Nouzon, Gelly⁶, Gespunsart et Roggissart, Hautes-Rivières (Failloué, Sorendal, Trigne, Mellier-sur-Semoy), Basses-Rivières (Nohan, Nau, Tillay, Nauvau), les deux forges au-dessus de Linchamp, La Neuville, Haulmé, Tournaveaux, Ellemont⁷, Montcy-Saint-Pierre; et quelques villages isolés : Tour-à-Glaire, Maraucourt, Mohon, Montcy-Nostre-Dame.

La principauté souveraine de Château-Regnault est un des exemples caractéristiques de ces petits états qui réussissaient à s'établir dans des époques de décentralisation, pour se voir absorber bientôt dans l'unité nationale quand le pouvoir central reprenait sa force.

Dans la région ardennaise, une seule de ces principautés, celle de Sedan, put jouer dans l'histoire, grâce à l'énergie de ses princes, un rôle important. C'est en 1424 que la famille de la Marck⁸ obtint le fief de Sedan; en 1440 Sedan, jusqu'alors un simple village, fut entouré de murs. Dès 1455, Charles VII occupa la ville; mais il la restitua bientôt, en échange d'un simple serment de fidélité (ce qui

1. Sur l'état de la châtellenie à la fin du xvi^e siècle, consulter la *Sentence générale des Terres souveraines de Château-Regnault*, B. N., F. F., 18715, 6 août 1573.

2. Arch. Ard., A., 4 et 5.

3. Arch. Ard., A. 5.

4. En face de Deville, sur la Meuse.

5. Les Voeries.

6. Village détruit entre Aiglemont et Neufmanil.

7. Aiglemont.

8. Consulter : Baron J. DE CHESTRET DE HANEFFE, *Histoire de la Maison de la Marck*, Liège, Cormaux, 1898.

était reconnaître implicitement l'indépendance des comtes). Dès lors les princes de la famille de La Marck, placés à la frontière du royaume de France et de l'Empire, profiteront de la rivalité des rois de France et des Empereurs pour arrondir leurs territoires et les rendre autonomes. En 1518, au traité de Saint-Trond, Robert II de La Marck, *prince* (pour la première fois) de Sedan, signe un traité d'alliance avec le roi d'Espagne. En 1520, il se réconcilie avec François I^{er}, roi de France. Vers 1540, en échange de ses bons et loyaux services, le roi de France reconnaît formellement la principauté de Sedan comme un État souverain. Son territoire était constitué définitivement par un échange du 28 septembre 1547, par lequel Henri II abandonnait tout ce qu'il possédait à Douzy, Francheval, Villers-Cernay, Illy, Fleigneux, Saint-Menges, Floing et Balan. Elle allait prendre, par suite des circonstances politiques, une grande importance. En 1560, le prince Henri-Robert de La Marck se convertit à la religion réformée. Sedan devint le refuge de nombreux protestants de marque ; des imprimeries, des écoles s'y établirent. La situation de la ville en fit une des principales forteresses des Réformés pendant les guerres de religion : les environs de la principauté furent dévastés par des luttes continuelles. La maison de la Tour d'Auvergne succéda à celle de la Marck par le mariage de Charlotte de la Marck avec Henri de la Tour, vicomte de Turenne, en 1591. Les Turenne conservèrent la même politique d'hostilité à l'égard du pouvoir central, et Sedan resta une des capitales du protestantisme. Sous Richelieu, la principauté devint l'asile de tous les mécontents. Louis de Bourbon, comte de Soissons, vint y lever une armée qui défit les troupes royales à la Marfée. Richelieu ne pouvait laisser subsister sur les frontières de la France ce foyer d'intrigues et de révoltes. En 1642, le duc de Bouillon, compromis dans l'affaire de Saint-Mars et de Thou, fut arrêté. Il céda au roi, en échange de la vie, les principautés de Sedan, Saint-Menges et Raucourt. Ainsi se constituait peu à peu notre frontière du nord-est.

En même temps que Richelieu achetait Château-Regnault et s'emparait de Sedan, il établissait le plan des conquêtes futures qui devaient donner à la France, au nord-est, une frontière puissam-

ment fortifiée. Chacun des traités du règne de Louis XIV marque un progrès nouveau dans la réalisation de ce plan ¹.

Au traité des Pyrénées ², le 7 novembre 1659, la ville et prévôté d'Ivois étaient réunies à la France (avec Thionville, Montmédy, etc.); notre frontière, au sud du département actuel des Ardennes, était constituée définitivement. Dès 1675, le territoire neutre de Revin et de Fumay était occupé par nos troupes; il fut réuni à la France en 1679. Au traité de Nimègue, en 1678 (17 septembre), la France, par l'article XII, acquérait, avec le duché de Bouillon, Charlemont et ses dépendances. La chambre de Réunion de Metz se chargea de préciser quelles étaient ces dépendances. Le traité de Ryswyck ³ (20 septembre 1697) ratifia une partie de ces acquisitions; mais la Convention de Lille ⁴ (3 décembre 1699) modifia légèrement notre frontière. La France conservait : Charlemont, Agimont, Givet-Saint-Hilaire, Givet-Notre-Dame, Landrichamps, Aviette, Charnois, Flohimont, Fromelennes, Felixpret, Gochenée, Heer, Herlette, Rancennes, Vireux-Wallerand, Hargnies, Haybes, Hermeton-sur-Meuse, Matignolle, Romérée et le territoire de Manise. Le comté de Hierges, au sud de Givet, restait la propriété des Princes-Évêques de Liège, constituant une enclave gênante pour les deux pays. Le 24 mai 1772, par le traité des Limites ⁵, la France obtint, en échange de quelques-uns des villages cités plus haut : Hierges, Ham, Aubrives, Chooz, Vireux-Molhain. Une Convention du 9 décembre 1773, par laquelle la France échangeait Agimont contre Foisches, acheva de constituer notre frontière actuelle. Au centre de la région ardennaise, le traité des Limites (traité de Bruxelles) du 16 mai 1769 nous attribua Cons-la-Grandville, Neufmanil et la cense des Hayes; celui du 18 novembre 1779 nous donna Gernelle et Rumel.

Les armées de la Révolution s'emparèrent de la Belgique, qui fut

1. Voy. *Les grands traités du Règne de Louis XIV*, H. VAST, Collection de textes pour servir à l'étude et à l'enseignement de l'histoire.

2. NÉNY, *Mémoires politiques et historiques sur les Pays-Bas autrichiens* (IV^e édit.).

3. NÉNY, *op. cit.*, chap. I, art. XXI, p. 38.

4. NÉNY, *ibid.*

5. DUMONT, *Traité de paix*, t. VII.

divisée en départements et en cantons. Les traités du 30 mai 1814 rétablirent la France dans les limites de 1789 : ils laissaient au département des Ardennes Bouillon, Philippeville et Mariembourg, avec les cantons de Walcourt, de Florennes, de Beauraing et de Gedinne, qui lui furent enlevés par les traités du 20 novembre 1815. Notre frontière actuelle était dès lors définitivement établie.

ÉTAT DES VILLAGES AU MOYEN AGE ET A L'ÉPOQUE MODERNE¹.

Je ne veux pas retracer ici l'histoire intérieure de chacun des villages ardennais, et composer en quelque sorte une série de monographies. Il me suffira d'indiquer les grands faits généraux qui ont pu avoir une influence sur le langage parlé dans chaque village. Le principal est le mouvement de la population : la population a pu augmenter par suite de créations ou d'agrandissements de villages ; elle a pu diminuer ou disparaître à la suite des guerres, des pestes, des calamités de toutes sortes. J'étudierai aussi, d'après les circonscriptions politiques, les conditions économiques et la nature des voies de communication, s'il a pu se constituer des centres linguistiques influents et quels ils ont été. Je réunirai ainsi les divers éléments de la destruction et de la naissance des patois, et j'établirai dans quelles parties du domaine ardennais ces influences créatrices ou destructives se sont particulièrement exercées.

Fondations de villages, immigrations. — Un certain nombre des villages que j'ai étudiés portent des noms datant de l'époque gallo-romane ; d'autres portent des noms qui font remonter leur établissement jusqu'à l'époque franque. Mais il est probable que ces villages n'étaient primitivement que des fermes isolées, — peut-être même de simples lieux-dits. Le hasard ou la position géographique favorisant leur développement, un certain nombre de ces points sont devenus des agglomérations : d'autres ont déchu de leur importance, et quelquefois même ont disparu totalement.

C'est vers le XII^e siècle que le pays d'Ardenne a commencé à être

1. Je n'ai pas conservé dans ce chapitre la distinction — d'ailleurs arbitraire — entre le *moyen âge* et l'*époque moderne*.

peuplé d'une manière assez dense. Nous ne possédons jusqu'à cette époque que des renseignements rares et peu explicites. Il existait cependant, dès le ^x^e siècle, un certain nombre de villages proprement dits¹. Mais ce n'est qu'après la période troublée du ^{ix}^e au ^x^e siècle que commence le défrichement systématique de notre région. Les pouillés nous permettent de nous rendre compte de l'apparition et de l'importance relative de nos villages.

Les villages étaient pour leurs maîtres, abbés ou seigneurs, une source de revenus. Aussi voyons-nous se fonder de nombreux villages. Je ne citerai que deux exemples caractéristiques de ces fondations : ils appartiennent à une époque postérieure ; mais il est peu probable que les causes et les procédés de fondation aient beaucoup changé. En février 1215, l'archevêque de Reims et l'évêque de Liège s'entendent pour fonder sur le territoire indivis entre eux le village de Serchevaux². Il ne semble pas d'ailleurs que ce projet ait été réalisé³. Celui qui concerne le Chesnois (Escombres), au contraire, a abouti. On peut se rendre compte, dans ce dernier cas, de la valeur du *placement* fait par le seigneur⁴. Le Chesnois ne

1. *Landrichamps* et *Foishes* n'étaient guère que des hameaux : *Landricum campum super fluvium Huia in comitatu Lomensi, ubi conjacent mansa IIII, molendinum unum, prata, pascua, silva, aqua aquarumve decursus, familia utriusque sexus inibi commanentibus XLIII. — Mansa fiscalia II ex propria hereditate in loco nuncupante Fostias, cum familia ibi degente XXII, qui uno anno solvunt sol. VIII, altero vero VIII (Recueil de chartes de Stavelot-Malmedy, 930-931, p. 139). Pour Landrichamps, il s'agit évidemment de tout le village ; pour Foishes, la question reste douteuse. — *Louette-Saint-Denis* avait plus d'importance : ad *Lietras* mansum indominicatum ad quem aspiciunt mansi triginta, ubi est ecclesia in honore sancti Dionysii constructa, cambe due, farinarii duo (M. G. H., *Kaiserurkunden*, t. I, p. 160, année 946). De même *Chooz* : in villa Calco super fluvium Mose, mansa XIII cum capella et manso dominicato (862, *Recueil des chartes de Stavelot-Malmedy*, p. 83 ou 90).*

2. *Cartulaire de Saint-Lambert de Liège*, t. I, p. 176.

3. *Vas (Vaus)* est cité en 1290 (*Trésor des chartes du comté de Rethel*, t. I, p. 403) ; puis le nom disparaît complètement.

4. En 1608, le *Chesnois* était en broussailles. Henry de la Tour, duc de Bouillon, le prit à bail moyennant un loyer de 20 livres 6 sols tournois. Dans un arrentement du 25 août 1608, devant J. Stasquin et Ph. Ducloux, notaires à Sedan, quatre laboureurs d'Escombres et un maréchal de Pouru-aux-Bois promirent de « convertir le Chesnois en terres labourables et prés, bâtir des maisons, granges, étables et autres commodités convenables pour remettre les grains

compte pas plus de trente-quatre habitants ; mais d'autres établissements prospérèrent : Charnois (Rancennes), les Vieux-Moulins d'Hargnies, Nafrature¹, les Hauts-Buttés, la Neuville-aux-Haies, les Mazures, Sécheval, Chairières, Rochehaut, Neufmanil, Aiglemont, (Ès-le-Mont), La Chapelle, Tremblois, Villers-devant-Orval, Breux, dont les noms sont de formation romane, datent de cette période. Les uns, comme Breux, peuvent être très anciens ; d'autres, comme Aiglemont, les Hauts-Buttés, la Neuville, attestent une fondation voisine de notre époque. La dernière de ces fondations a été la plus brillante : Charleville, fondé en 1606, compte aujourd'hui 20.702 h. La date de la fondation d'un village n'a aucune influence sensible sur l'état actuel de la langue. Il est frappant cependant de constater que les villages très récents — ceux qui remontent au xvi^e siècle — ne semblent pas avoir connu jamais le patois. C'est le cas pour les Hauts-Buttés² et pour Bosséval³. Les Vieux-Moulins⁴, La Chapelle ne connaissent qu'un patois visiblement récent. Dès cette époque, le patois n'était plus assez vivant pour s'imposer à une agglomération nouvelle.

Les fondations de villages auraient pu introduire dans notre région des éléments linguistiques étrangers ; elles y ont introduit le français. Les *émigrations* pouvaient, à un degré moindre, jouer le même rôle. Nous n'en trouvons que quelques traces. D'après une tradition ancienne, les barons de Montcornet auraient établi aux

et fruits de leurs récoltes ; de faire valoir et entretenir le tout tellement que le cens, surcens et rentes pussent y être aisément perçus ; de payer à perpétuité, à la recette du Roi, à Mouzon, la somme de 20 livres 6 sols tournois de cens, à raison de 12 deniers par arpent dont était chargé ledit bois, et en outre 240 livres tournois de rente et surcens foncier annuel, perpétuel et solidaire, payables au jour de Noël à la recette de Sedan, plus le droit de bourgeoisie » (HANNEDOUCHE, *Dictionnaire des communes de l'arrondissement de Sedan*, à l'article Escombres, p. 187).

1. Voy. DU CANGE : *Fractura*, tractus, territorium, districtus (1149).

2. Les Buttés apparaissent successivement au début du xvii^e siècle (D. NOEL, *Notice historique sur le canton de Monthermé*, p. 29).

3. Bosséval fut fondé en 1545 (HANNEDOUCHE, *Dictionnaire des communes de l'arrondissement de Sedan*, p. 69).

4. Les Vieux-Moulins furent construits à la fin du xvii^e siècle (*Orchimont et ses fiefs*, C.-G. ROLAND, p. 188).

Mazures une colonie de serfs originaires du Dormois ¹. Il ne semble pas rester de traces de cette colonisation dans le patois du pays : les seules différences qu'il présente avec le patois des villages voisins proviennent de ce qu'il est mieux conservé. Après la destruction de Liège par Charles le Téméraire, de nombreux Liégeois s'établirent dans les Ardennes ². Le patois de Fumay présente quelques caractères spéciaux qui semblent bien provenir de là ; des mots isolés, dans le vocabulaire des ardoisiers, sont nettement liégeois (*cîr*, ciel, dans l'expression : veine de *sir*, veine qui constitue le plafond, le *ciel* d'un ouvrage, est exclusivement liégeois; voy. GRANDGAGNAGE; *cial*, ici, se trouve aussi dans GRANDGAGNAGE; de même *bûlam*, homme, mari, qui se dit à Fumay et à Haybes). Le nom lui-même de *Liégeois* est très répandu dans la vallée. Néanmoins l'immigration liégeoise, qui a joué dans le développement économique de notre pays un rôle capital, n'a eu qu'une influence négligeable sur la langue ³.

Destructions de villages ; émigrations. — La ruine d'un village est suivie d'une disparition partielle des anciens habitants ; de nouveaux venus introduisent des habitudes nouvelles ; la tradition ancienne, ébranlée chez les anciens habitants eux-mêmes au cours de leur exil, perd sa force. Dans notre région, située à proximité de la plaine champenoise, le français est depuis longtemps usité ; il s'installe en maître au moindre recul du patois. Nous n'aurons donc pas, à proprement parler, de mélanges linguistiques ; le patois n'a pas la force de s'assimiler les éléments disparates : il disparaît devant eux.

Le Moyen Age a été une époque de guerres continuelles. Je ne m'arrêterai pas aux luttes locales, de courte durée et d'importance médiocre. Mais la région ardennaise, devenue pays frontière, a été

1. Dom A. NOEL, *Notice historique sur le canton de Renwez*, p. 67.

2. Sur l'installation de nombreux Liégeois à Mézières à cette époque, consulter Dom A. NOEL, *Notice historique sur le canton de Mézières*, Paris, 1879, pp. 19-20.

3. Nous assistons en ce moment au même fait économique. A Vireux-Molhain, un grand nombre de familles liégeoises se sont installées récemment, à la suite de la fondation d'usines importantes. Le liégeois est exclusivement parlé dans certains quartiers de Vireux. Il sera curieux de suivre, dans l'avenir, l'évolution de cet îlot linguistique.

exposée pendant de longues années aux ravages de la guerre. Les villages ont été systématiquement détruits; ils sont restés inhabités pendant de longues années. Un pareil état de choses a eu nécessairement une répercussion sur la langue.

Deux régions ont particulièrement souffert : le plateau de Rocroi et le pays entre Sedan et Carignan. La vallée de la Meuse, protégée par des châteaux (Mézières, Hierges, Agimont), en partie neutralisée (Revin, Fumay), et d'ailleurs difficilement accessible, semble avoir été épargnée.

a) *Le plateau de Rocroi*. — C'est au xv^e siècle que le plateau de Rocroi commence à être sillonné par les gens de guerre. L'état des villages, tel qu'il est consigné dans les Bulletins de visites paroissiales, est misérable. En 1480, les Mazures et Sécheval (Septchevalz) sont ruinés : *est illa parrochia quasi inhabitata propter guerras*¹. Vers 1485, la paroisse est inaccessible : *ut fertur, non fuerunt hoc anno in eisdem divina celebrata, quia parrochiani sunt fugitivi et a loco absentes propter nequandissimas guerras. Curatus... non residet*. Thilay (Thielay) qui est entre les mains des ennemis, se trouve dans le même état. En 1491, Rocroi est désert : *parrochiani, qui propter nequandissimas guerras fugerant, non adhuc audent secure ad propria reverti*; les Mazures n'existent plus : [*parrochia*] *per guerras combusta et totaliter destructa ; est etiam terra sterilis*. En 1522, Rocroi est abandonné : *curatus non residet, nec alius sacerdos, quia nulli sunt parrochiani ibidem, propter metum Burgundorum sepiissime transeuntium*. Aux Mazures, à Thilay, pour la même raison, il n'y a plus ni curé, ni paroissiens. En 1559, à Rocroi, *ecclesia parrochialis fuit omnino diruta*; le presbytère des Mazures est brûlé, ainsi que l'église de Thilay (*combusta per servos domini de Lynchant*). En 1562, à Renwez, aux Mazures, à Sécheval, les autels et les crucifix sont détruits ainsi que les presbytères; à Thilay, tout est dissimulé, par crainte des soldats de Château-Regnault. Au siècle suivant, les registres de Terwel, qui visita le pays pour l'établissement des tailles, nous montrent le pays dans la même situation. A Deville, *les forges de Desville ruinées depuis 60 ans et plus, nulle forgeron*²; Renwez (Renvuez) a été brûlé,

1. Reims, Archives de l'archevêché, G. 260. Les citations suivantes sont empruntées au même registre.

2. *Revue historique ardennaise*, t. IX, p. 134.

sauf 18 maisons ¹. A Régniewez, autrefois 45 habitants et 10 voituriers ; nul habitant au lieu à présent, ni aucune maison entière ; ce qui reste d'habitants du lieu sont reffugiés en plusieurs lieux au loing ². Au Bourg-Fidèle, cy devant 45 habitants, nules charrues à présent ; ...pleins mesnages 8, dont 2 soldats à Château-Regnault... ne paient rien aux ennemys par impuissance... n'ont d'autre logement que des huttes depuis le dernier siège de Rocroy ³. A Sévigny-la-Forêt (la Forest de Sévigny), charues nulle ; pleins mesnages deux et un demy, habitent dans des huttes ; les autres sont retirés dans la Lorraine, Brie et ailleurs ⁴.

Cet état de choses continue au xvii^e siècle. En 1716, le Bulletin de visite note que tout le village et l'église de Deville ont été brûlés il y a 45 ans par les Espagnols ⁵. Le plateau de Rocroi est donc resté inhabité pendant près de deux siècles. En revanche, le registre de Terwel nous montre le village des Mazures, autrefois 40 habitants, occupé par 44 ménages, plus 23 veuves pauvres femmes ; Hanchan (Anchamps), autrefois 16 habitants, occupé par 11 pleins ménages ⁶. Ce reflux de population, après les ruines du siècle précédent, a eu sur le langage une influence sensible. Sur tout le plateau de Rocroi, à Bourg-Fidèle, à Rocroi, à Régniewez, je n'ai plus trouvé de patois : le français dialectal de Sévigny-la-Forêt, que j'ai étudié pour avoir un échantillon de ce langage, marque au nord la limite extrême du patois. Les villages de la vallée, les Mazures, Anchamps, Laifour, Deville, présentent un patois hétérogène ; le *k* picard y alterne avec le *tj* du wallon et du champenois ; le vocabulaire, fortement attaqué, témoigne de l'influence du français dès une époque ancienne. Il serait vain de croire, dans cette région, à une tradition ininterrompue depuis l'époque romane.

b) *La région d'Entre Chiers et Meuse.* — La région qui s'étend de Sedan jusque Carignan n'a guère moins souffert. L'histoire d'Ivois-Carignan est caractéristique : Ivois, pris par Louis XI en

1. *Revue historique ardennaise*, t. IX, p. 135.

2. *Ibid.*, p. 155.

3. *Ibid.*, p. 138.

4. *Ibid.*, p. 148.

5. Archives de l'archevêché de Reims, G. 262.

6. *Revue historique ardennaise*, t. IX, p. 136.

1483, est restitué la même année à l'empereur Maximilien. En 1489, un nouveau siège échoue. Redevenu français en 1541, il est défendu victorieusement par le duc de Guise contre le prince d'Orange ; néanmoins il retombe au pouvoir de l'Espagne au traité de Crespy-en-Valois. Repris en 1552, il est rendu à l'Espagne en 1559 (traité de Câteau-Cambrésis), à la condition d'être démantelé. Le 31 mai 1635, nouvelle bataille sous les murs d'Ivois, dont les fortifications sont rétablies. Il n'en tomba pas moins, en 1637, entre les mains du maréchal de Châtillon, — pour être repris en 1638. En 1639, Louis XIII en personne vint faire le siège de la ville et en ordonna la destruction complète. L'église Notre-Dame elle-même fut démolie à coups de canon ; seule la maison natale de saint Géry fut épargnée. Ce n'est qu'en 1646 que la communauté fut rétablie.

Les villages avaient naturellement à souffrir de ces guerres continues. En 1516, Messincourt est rasé par le comte de Nassau ; Philippe II autorisa les habitants à reconstruire le village par lettres patentes du 20 septembre 1561¹. La Chapelle resta longtemps à demi déserte : « La Chappelle : le comptable ne fait ici aucune recette des grains... pour autant qu'il n'a été fait aucun profit de la cense dudit lieu ni des terres qui en dépendent pour raison du temps de la guerre, et que à cause de ce elle est toujours depuis ladite guerre restée déserte et inhabitée². » En 1578, la peste, occasionnée par le séjour des armées espagnoles, enlève à Saint-Menges les trois quarts de la population³ ; en 1589, Daigny subit le même sort⁴. En 1635, 4.000 Croates, Hongrois et Polonais, battus près d'Ivois, s'installent à Auflance et brûlent plusieurs villages voisins⁵. En 1636, Escombres fut brûlé par les Français : le 8 juing 1636, les François furent repoussez jusques à Poulru-Saint-Remy, d'où en fuyant les Fran-

1. *Collection de documents rares et inédits concernant l'histoire de Sedan*, A. PHILIPPOTEAUX fils.

2. *Compte et revenu de la terre et seigneurie de Sedan, 1556-1557*, cité par HANNEDOUCHE, *op. cit.*, pp. 106-107.

3. De 5000 h. (?) la population serait tombée à 1200 (HANNEDOUCHE, *ibid.*, p. 455).

4. HANNEDOUCHE, *ibid.*, p. 142.

5. HANNEDOUCHE, *ibid.*, p. 24.

çois brûlèrent Escombres¹. Escombres avait déjà subi ce sort en 1466². Le début du XVII^e siècle fut fatal à toute l'Ardenne. En 1636, il y eut une telle mortalité par tout ce pays durant l'été... qu'une très grande partie des hommes moururent, et en avoust à beaucoup de lieux les grains demuroient aux champs, n'y ayant personne pour les recueillir³; en 1651, les susdites gens de guerre ont causé une grande misère sur ces frontières d'Ardenne, en sorte que plusieurs mesnages sont tellement ruinez qu'ils ont esté contrains abandonner leurs lieux et aller mendier leurs pains, et chercher à vivre qui ça qui la. En 1668, 126 ménages quittent la prévôté d'Orchimont⁴. La paroisse d'Oisy reste déserte de 1635 à 1660⁵; Vonèche a été abandonné pendant vingt-cinq ans⁶. En France, Pure est détruit par le feu, en 1677, à l'exception d'une maison⁷.

Les guerres du XV^e au XVII^e siècle n'ont donc pas épargné le centre de la région ardennaise. Les villages qui ont eu le plus à souffrir sont les villages voisins de Sedan et de Carignan; au XVII^e siècle, le plateau d'Ardenne, entre Orchimont et Bouillon, a été lui aussi ravagé. L'extrême sud de la région ardennaise, dans les environs d'Orval, s'est trouvé en dehors du passage habituel des gens de guerre.

1. D'après un registre conservé à la mairie (HANNEDOUCHE, pp. 183-184).

2. Archives communales de Dinant, citées dans le *Bulletin du Musée de Sedan*, n° 9 : Le merquedy XII^e jour de ce présent mois de mars plusieurs compaignons de la garnison de Revoingne jusques au nombre de XXV ou environ furent bien matin ardoir et brûler la ville de Escombe... Une rue appelée la rue de Notre-Dame... a esté brûlée et arse avec les aultres.

3. *Chronique de H. Henrotz*, curé de Bourseigne-Vieille (1636-1674), *Annales de la Société archéologique de Namur*, t. XV, p. 545.

4. C.-G. ROLAND, *Orchimont et ses fiefs*, p. 182.

5. *Annales de la Société archéologique de Namur*, t. XV, p. 548.

6. *Ibid.*, p. 549.

7. Mémoire du curé J. Gamby adressé en 1679 au prévôt de Chauvency (HANNEDOUCHE, *op. cit.*, p. 411). — Pour toute cette région, et en particulier pour les environs de Mouzon, consulter Dom Ganneron, *Centuries du pays des Essuens*, publiées par P. LAURENT, Paris, Picard, 1894, et, des mêmes, *Les antiquités de la Chartreuse du Mont-Dieu*, Paris, 1893. Dans les *Centuries*, des calamités publiques sont rapportées aux années 1559 (p. 399), 1563 (p. 468), 1570 (pp. 477, 479), 1614 (p. 516), 1622 (p. 529), 1635 (p. 563), 1637 (p. 568), 1638 (p. 582); dans les *Antiquités*, aux années 1639 (pp. 217, 229, 242, 251), 1650 à 1653 (pp. 289 à 301). Sur la dépopulation, voyez p. 296.

Le patois a donc dû subir de fortes atteintes dans une grande partie du centre de la région ardennaise entre le ^{xv}^e et le ^{xvii}^e siècle. Dans les villages que j'ai parcourus entre Sedan et Carignan, la langue n'est pas pure ; le patois des villages situés sur le plateau d'Ardenne autour d'Orchimont n'est pas non plus à l'abri de tout soupçon. Ce n'est que dans la vallée de la Meuse au delà de Revin, sur la Semoy, vers les Hautes-Rivières, et à l'extrême-sud du département des Ardennes que l'histoire nous montre des agglomérations de population stables, qui permettent de supposer une tradition constante et ininterrompue. Partout ailleurs, des influences extérieures ont bouleversé l'évolution naturelle et rompu la tradition ancienne des patois.

Relations entre les villages. — Le Moyen Age a été une époque de décentralisation. Dans la région ardennaise, les États étaient nombreux ; les divisions politiques et religieuses s'enchevêtraient les unes dans les autres ; des vinages et des tonlieux entravaient le commerce ; les routes n'existaient point, ou n'offraient aucune sécurité ¹ ; seule la Meuse était une voie de communication naturelle. Ces conditions devaient fortifier chez les habitants d'un même village l'amour du clocher et le patriotisme local. D'autres causes économiques sont intervenues, qui ont réalisé pratiquement l'isolement de chaque village. Le village est devenu l'unité fondamentale ; chaque village est devenu un centre ; les habitants, hostiles à l'arrivée des étrangers, conservaient jalousement leurs droits et leur langage. Il subsiste encore aujourd'hui quelque chose de cet ancien état d'esprit.

Les villages ardennais étaient pauvres. En 1400, les habitants de la châtellenie de Château-Regnault sont *assiz en pouvre pais de labour ou il ne croist que un pou de seigle sur les grans roches ; il faut que eulx mesmes labourent pour ce que l'en n'y pourroit mener bœufs ne chevaux*,

1. Voy. Abbé GENÉT, *Histoire des Mazures*. — En 1716, les habitants de Briancourt se plaignent de la difficulté qu'ils ont de se rendre à Bosséval (Archives de l'archevêché de Reims, G. 265) ; en 1717, le chemin de Warnécourt à Mohon est souvent impraticable, et il faut passer dans un bois dangereux, rempli pour l'ordinaire de brigands et des soldats des garnisons des deux villes voisines (*ibid.*, G. 266).

et vivent seulement d'un peu de marchandise¹... Ils avaient obtenu de leurs seigneurs des droits (*aisances*) importants, surtout dans les forêts. Les discussions et les procès au sujet de la possession des bois sont très nombreux et ont rempli des siècles : ils ne sont pas encore terminés aujourd'hui². Actuellement encore les biens communaux ont une valeur très appréciable ; une seule part de bois, à Hargnies, peut fournir à un ménage sa provision de bois pour deux ans et des perches pour une valeur de cent francs. Les revenus des bois de Revin dépassaient quatre-vingt mille francs, sans compter les *parts* des bourgeois. A Chooz, la commune, en plus de ses bois, possède des terres, qu'elle met gratuitement à la disposition des habitants. Quand l'écorce des chênes avait toute sa valeur et quand la propriété immobilière était la seule forme de la richesse, le titre de bourgeois représentait une petite fortune dans la plupart des communes de la vallée de la Meuse et de la Semoy. Les possesseurs de ce titre devaient naturellement chercher à sauvegarder leurs droits en écartant par tous les moyens les nouveaux arrivants.

Les industries locales étaient, elles aussi, hostiles à la concurrence. Les forges, les ardoisières étaient monopolisées par des communautés ou des confréries, qui gardaient jalousement leurs privilèges. Je n'insiste pas sur ce fait économique, qui n'est pas particulier à la région ardennaise ; je citerai seulement un exemple caractéristique : en 1551, à Fumay, la communauté des *mineurs-escailleurs* exige un droit nouveau de tous ceux qui ne sont pas fils de maîtres³. Ces conditions d'existence devaient créer entre les villages des jalousies et des haines : elles n'ont pas encore disparu aujourd'hui. Les rivalités entre Hargnies et Haybes, entre Fumay et Haybes, entre Charleville et Mézières sont célèbres dans la vallée de la Meuse. Le village vivait de sa vie propre au milieu des

1. *Trésor des Chartes du comté de Rethel*.

2. Les Vieux-Moulins d'Hargnies, commune d'Hargnies, veulent jouir dans les bois de la commune des droits d'aisance réservés aux bourgeois d'Hargnies. — Pour les Mazures, voy. l'*Histoire des Mazures*, par l'abbé GENËT, p. 27 et p. 44 ; c'est là que l'histoire de la conquête des bois par les manants peut se suivre de la manière la plus nette. A Bohan, les contestations durèrent un siècle (C.-G. ROLAND, *Orchimont et ses fiefs*, p. 193 et suivantes). Il en fut de même à Château-Regnault (Abbé PÉCHENART, *Château-Regnault-Bogny*, p. 89 et p. 109).

3. HUBERT, *Géographie des Ardennes*, p. 316.

villages voisins. Les mariages se faisaient à l'intérieur du village ; le jeune homme qui épousait une fille d'un village voisin devait se soumettre à des cérémonies gênantes et payer des « droits » appréciables ¹. Aussi, M. Paulin Lebas note qu'à Sévigny-la-Forêt la plus grande partie des habitants appartiennent à la famille Sommé ; aux Buttés, tout le monde s'appelle Bourgeois ; à Cons-la-Granville, le nom de *Ninin* est extrêmement fréquent. Ces mariages entre familles semblent même avoir eu une fâcheuse influence sur la race, devenue plus chétive et moins résistante.

Au point de vue linguistique, une conclusion s'impose : il n'y a pas eu de patois directeur. Dans chaque village, même aujourd'hui, les habitants se gaussent du parler de leurs voisins ; on corrige avec indignation, à Fumay, l'enfant qui prononce comme à Haybes, ou qui emploie un mot de Revin. A Nafrature, mon sujet m'annonçait pompeusement que le patois *était le plus beau de tous les environs*. Il est vrai que la brave femme ajoutait : *c'est celui qui retire le plus au français*. En effet, le seul ennemi du patois, c'est le français, depuis l'époque la plus ancienne. Il est vrai que ce français est un français un peu particulier ; souvent c'est le patois du village français le plus voisin ; quelquefois un français écorché ou vieilli : nos villages ont conservé d'anciennes élégances chères à Vaugelas. Il arrive aussi que le français pénètre par le livre et se prononce au hasard de la lecture. J'ai recueilli avec soin au cours de mon exploration les exemples de ce pseudo-français, qui semble devoir l'emporter à bref délai sur le patois. Le patriotisme local s'est en effet retourné aujourd'hui contre le patois : après l'avoir jalousement conservé pendant des siècles, il met toute sa gloire à s'en défaire.

A l'époque moderne, je n'ai à étudier que la lutte pacifique du français et du patois. Les causes générales de la disparition du patois ont été étudiées ; elles sont évidentes : la facilité des communications, le service militaire, la diffusion de l'instruction. Il ne faut pas s'exagérer l'importance des deux derniers facteurs : elle est sensiblement nulle. A Thonne-le-Thil par exemple, les enfants parlent français ; c'est

1. Une jeune fille, à Revin, valait de vingt à cent cinquante francs (*Traditions, Coutumes, Légendes et Contes des Ardennes*, par A. MEYRAC, Charleville, 1890, pp. 3 et suivantes).

BRUNEAU. — *La limite des dialectes en Ardenne*.

après le service militaire que les jeunes gens se remettent au patois. Ce qui tue le patois, c'est qu'il n'a pas de valeur sociale. Utile dans les relations locales, il devient un objet de risée dès les villages voisins. Les rapports continuels de village à village, les allées et venues à la ville rendent indispensable la connaissance du français correct ; le patois devient un luxe inutile. Dès lors l'usage du patois n'est plus qu'une question de mode : à Braux, on n'oserait pas ne pas parler patois, crainte de passer pour *grandiveux* ; à Fumay, on ne peut l'employer, sous peine d'être considéré comme *abruti*. Dans tous les cas, pour des raisons d'utilité pratique, on oblige autant que possible les enfants à parler français. Dans la région ardennaise, le développement économique est la cause principale de la disparition du patois. L'émigration vers les villes a tué le patois des villes ; le groupe social qui parlait le patois n'a pu s'assimiler un trop grand nombre d'éléments hétérogènes : la langue commune aux immigrants et à la communauté autochtone, le français, a triomphé : Givet ne connaît plus le patois ; Bouillon parle un patois très francisé. Cette émigration a été particulièrement intense par suite des progrès de l'industrie : la population de certaines agglomérations industrielles a décuplé dans le cours du XIX^e siècle. Revin ne parle plus pour quelques années qu'un patois très francisé ; Vireux-Molhain, Monthermé, Château-Regnault-Bogny, Nouzon, ne connaissent plus le patois. En même temps, grâce aux moyens de communication, la ville s'étend pour ainsi dire sur la campagne ¹. Dans un des villages les plus méridionaux que j'ai étudiés, à Izel, la majorité des hommes va travailler à Gorcy (Longwy), à plus de cinquante kilomètres. Izel dépend pour les mœurs et pour la langue de ce centre éloigné. Mézières-Charleville constitue un centre du même genre, qui gagne de proche en proche. Dans ces conditions, le patois devient une sorte d'argot : certains corps de métiers, comme les ardoisiers de Fumay, s'en font une spécialité ; les mots patois et les termes grossiers se confondent : c'est le dernier degré de la déchéance du patois.

1. Anchamps n'est qu'un faubourg de Revin : tous les hommes d'Anchamps travaillent à l'usine.

CONCLUSION

Les patois actuels sont l'aboutissement de quinze siècles d'histoire. A l'époque primitive où l'*Arduenna silva* couvrait le plateau d'Ardenne, le relief du sol a décidé de la colonisation du pays. Des groupes de population se sont établis successivement, au cours des âges, dans la région que j'ai étudiée : au moment de leur établissement, leur langage devait présenter des différences sensibles. Mais, dès l'origine, trois masses de population de provenance diverse parlaient trois langages différents : au nord de la Forêt, la race germanique était l'élément ethnique prépondérant ; à l'ouest, la population romane s'était maintenue presque pure ; au sud, les établissements germaniques s'étaient superposés aux établissements romans : il y a eu mélange de races. Sur les cartes linguistiques actuelles, nous trouvons encore tracées les frontières des trois races. Irrégulières et confuses dès l'origine, ces frontières sont devenues plus irrégulières et plus confuses encore au cours de quinze siècles de vie commune et d'influences réciproques. Des fondations nouvelles ont rapproché les villages jadis séparés ; les guerres ont anéanti des groupes sociaux avec leur langage ; plusieurs révolutions économiques successives ont appauvri ou enrichi les villages, modifiant chaque fois les éléments et l'évolution de leurs parlers.

Dans le cours du xix^e siècle, une révolution nouvelle s'est produite, décisive pour l'avenir du patois. La population primitive de l'Ardenne a été pénétrée d'éléments étrangers ; l'unité sociale des siècles précédents, la commune, a disparu. Le commerce et l'industrie ont élargi le cercle des intérêts ; les journaux ont introduit des idées nouvelles ; on ne vit plus la vie étroite d'autrefois. Le patois est incapable d'assurer les relations nouvelles, incapable d'exprimer les idées nouvelles. Il disparaît devant un langage plus civilisé, plus compréhensif. Il était un instrument de vie sociale : il devient un instrument antisocial, un argot, dont le but est de n'être pas compris. L'évolution a été rapide : je connais, à Chooz, des personnes qui ne savent causer français ; aux Hautes-Rivières, M^{me} Derôme, mon sujet, est encore dans ce cas. Le patois est pour elle véritable-

ment une langue. Partout ailleurs, je l'ai trouvé réduit au rôle de *seconde langue* : pour les relations extérieures, pour l'expression des idées générales, le patoisant emploie le français ; le patois est réservé pour les gens du village et les objets familiers. Mais cet état est forcément passager et instable : le patois que j'ai recueilli est voué partout à une disparition prochaine. Il n'en restera que quelques défauts de prononciation, qui tendront à devenir de simples variétés articulatoires, et un choix de plus en plus restreint de provincialismes.

LA LIMITE DES DIALECTES WALLON, CHAMPENOIS ET LORRAIN EN ARDENNE

Pour établir la limite actuelle des dialectes wallon, champenois et lorrain, j'ai étudié successivement les principaux caractères phonétiques ¹ qui distinguent ces trois dialectes français. Ces caractères se classent d'eux-mêmes en deux catégories : les uns, au point de vue de la limite des dialectes, sont *positifs*, c'est-à-dire qu'ils montrent, dans deux dialectes différents, deux traitements différents ; les autres sont *négatifs*, soit qu'ils s'étendent à tout mon domaine, soit qu'ils présentent une disposition géographique irrégulière et indépendante de toute frontière dialectale.

J'ai dû faire un choix parmi les caractères phonétiques — et parmi les mots qui les représentent. Dans les deux cas, ce choix a été déterminé par l'importance des documents : j'ai étudié autant que possible des séries phonétiques bien vivantes et riches ; je n'ai publié que des cartes de mots usuels.

FAITS POSITIFS

I

LIMITE DU DIALECTE WALLON ET DES DIALECTES CHAMPENOIS ET LORRAIN

Les principaux traits caractéristiques du dialecte wallon par rapport aux dialectes lorrain et champenois sont les suivants :

1. J'ai expliqué pour quelles raisons j'ai dû renoncer à utiliser les faits de syntaxe et les variétés lexicales (Introduction, p. 10 et suivantes). Les caractères morphologiques sont tous *négatifs*.

1° L'e accentué latin entravé par nasale plus consonne est représenté par la voyelle nasale $\bar{e}$.

Attendre : wallon, *atēd*; champenois et lorrain, *atād*, *atād*.



FIG. 11.

Attends-moi, attendez-moi.

$\bar{e}$: *atēd*, *ratēd* (forme de l'infinitif); — *a* : *atād*, *ratād*; — $\bar{a}$: *atād*, *ratād*.

Les cercles désignent les formes précédées du suffixe *re*, dont l'adjonction empêche dans une partie de la région ardennaise la confusion avec *entendre*.

2° L'e ouvert entravé est représenté par la diphtongue $y\bar{e}$.

Bête : wallon, *byēs*; champenois et lorrain, *bēt*.

3° L'e fermé accentué en syllabe ouverte suivi ou non d'un *y* et l'o

1. Pour l'explication de cette carte, voy. mon *Étude phonétique des patois d'Ardenne*, pp. 36, 37 et 38.

fermé accentué suivi d'un y sont représentés par la diphtongue *wě* (ě, ě).

Droit : wallon, *drwě*, *drě*, *dwě* ; champenois et lorrain, *drwa*, *dra*, *dwa*. — Soif : wallon, *sě*, *sě* ; champenois et lorrain, *swa*.



FIG. 2^r.

Comment.

4° L'o ouvert accentué en position libre est représenté par la voyelle *u* (diphtongue *yě*).

Œuf : wallon, *u* (*yě*) ; champenois et lorrain, *ú*.

5° En syllabe accentuée l'r placé après un o et suivi d'une consonne articulée s'est vocalisé et a constitué avec l'o une diphtongue *wa*.

Corde : wallon, *kwat*, *kvad* ; champenois et lorrain, *kórd*, *kört*.

6° L's devant consonne s'est maintenu : a) à l'initiale ; b) à l'intérieur devant occlusive sourde ; c) à la finale, dans le groupe *st*, qui se réduit à *s*.

Épine : wallon, *spěn*, *spin* ; champenois et lorrain, *ěpin* ; — bête : wallon, *byès*, *bès* ; champenois et lorrain, *bêt*.

1. Les cartes incomplètes ne présentent aucune variante dans la partie supprimée : dans ce cas particulier tout le nord de la région ardennaise dit *kõmẽ*, tout le sud dit *kuma*.

7° La semi-voyelle *w* se développe entre une consonne labiale et la voyelle *ẽ* issue d'un ancien *a* latin.

Pain : wallon, *pwê*; champenois et lorrain, *pê*.

J'ajoute à ces exemples un certain nombre de cas particuliers ;



FIG. 3.

Fendre (le bois).

Les villages entourés d'un cercle présentent la voyelle française *ã*.

ils prouvent que la limite n'est pas exclusivement phonétique, mais qu'elle a dû être aussi lexicale. J'ai réuni aussi sous ce titre les caractères phonétiques douteux ou restreints à quelques mots.

a) Dans quelques mots, un *l* intervocalique est représenté par *y*.

Village : wallon, *vȳadȳ*; champenois et lorrain, *vȳladȳ*.

b) *L'o* placé devant une consonne nasale articulée demeure intact.

Comment : wallon, *kõmẽ*; champenois et lorrain, *kũma*.

Le wallon est d'accord avec le français, de sorte qu'il est impossible de démêler les formes autochtones des formes importées : j'ai dû renoncer à utiliser ce caractère.

c) *Neige* (**nivia*, d'après **ploia*, *pluvia*) est représenté en wallon par *nîf*; en champenois et en lorrain, par *nêtî*.

Dans les groupes finaux labiale + y, l'y disparaît : lèvres (**labia*) : wallon, *lêp* ; champenois et lorrain, *lêf* (*labra*) ; — *hache* (germ.



FIG. 4.

Rendre (il faut que nous lui rendions son argent ; rends-moi cela ; tu me rendras cela).

Les points entourés d'un cercle emploient *redonner* ; — les points entourés d'un rectangle disent *rendre (rat)* dans l'aire de *rebailler*.

* *hapja*) : wallon, *êp* ; champenois et lorrain, *atî*. La carte *lêp* est très restreinte ; *êp* ne se dit plus que sur quelques points.

d) Le groupe final *bl* aboutit en wallon à *f*, en champenois et en lorrain, à *l*.

Deux mots seulement présentent cette transformation : *étale* : wallon, *stôf* ; champenois et lorrain, *stôl*, *êtôl*, *êtâl* ; — *table* : wallon, *tôf* ; champenois et lorrain, *tôl*, *tâl*.

c) *Bras* est représenté en wallon par *brê* ; en champenois et en lorrain, par *bra*.

i) Le groupe initial *sk* est représenté en wallon par *ε* : *balayer* (sco-
pare), *εivvê*.

Il n'existe pas d'autre carte complète présentant ce caractère (voy.



FIG. 5.

Tendre (adjectif).

toutefois *εtêr*, secouer). En position intérieure ou finale, le groupe *sk* est représenté par *ε* dans toute la région ardennaise.

g) *Gras* se dit en wallon *krô*; *engraissé* se dit *akrœi*; le champenois et le lorrain présentent comme le français une gutturale sonore à l'initiale.

h) *Eau* se dit en wallon *êw*; en champenois et en lorrain, *yô*, *iyô*.

i) *Aiguille* est représenté en wallon par *êwiȳ*, *ôwiȳ*; en champenois et en lorrain par *agûȳ*.

j) *Dimanche* est représenté en wallon par *dîmêȳ*; en champenois et en lorrain par *dîmâε*, *dîmatȳ*.

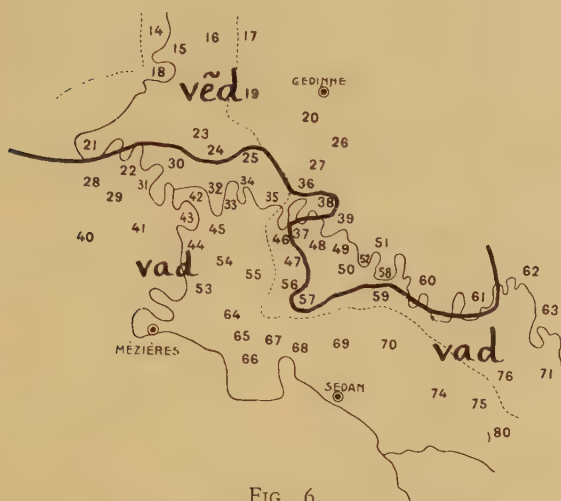


FIG. 6.

Vendre (je vais vendre deux chevaux).



FIG. 7.

Vendredi.

k) *Fumier se dit en wallon $\tilde{a}s\tilde{e}n$, $\tilde{a}sin$ (déverbal de l'a. fr. *ensainner*, voy. MARCHOT, *Phonologie détaillée d'un patois wallon*, p. 77) ; en champenois et en lorrain, $f\tilde{e}$, *fumí*.*

1° *e* accentué latin entravé par nasale plus consonne.

Je publie les cartes *attendre* (attends-moi, attendez-moi), *comment*, *fendre* (le bois), *rendre* (il faut que nous lui rendions son



FIG. 8.

Changer.

Carte des voyelles; les points 1 à 18 ont à l'initiale *k*.

argent, rends-moi cela, tu me rendras cela), *tendre* (adjectif), *vendre* (je vais vendre deux chevaux), *vendredi* (Fig. 1 à 7).

Les aires de *atẽd*, *kumẽ*, *fẽd*, *rẽd*, *vẽd*, se recouvrent sensiblement. Les points douteux sont :

23 : *atād* ; *kuma* ; *fād* ; *rād* ; *vēd*.

37 : *atēd* ; *kumē* ; *fad* ; — ; *vēd*.

58 : *atād* ; *kumē* ; *fēd* ; *rēd* ; *vēd*.

59 : *atad* ; *kumē* ; *fad* ; *rēd* ; *vad*.

62 : *atad* ; *kumē* ; *fad* ; — ; *vad*.

Le point 24, qui va toujours avec les villages champenois, dit *vēd*.



FIG. 9.
Manger (Mange du pain).

Quelques villages présentent exceptionnellement des formes hétérogènes qui ne sont souvent que des formes françaises ; mais il en est au moins un, Corbion (59), où l'hésitation semble être de règle.

Les formes champenoises *tār* (tendre), *vārđi* (vendredi), s'étendent sur la partie sud du domaine wallon. L'extension du type

français *vârdi* est facile à expliquer ; *vendredi*, comme les noms de chiffres et de mois, est un mot de caractère officiel et scolaire : les formes *vâdrêdi* s'étendent jusqu'à la Semoy (38). Mais le mot



FIG. 10.

Arête.

Les cercles marquent la présence d'un *a* à l'initiale du mot.

gendre, que l'on peut rapprocher de ces mots, est bien populaire, et l'intrusion du type français *târ* serait difficile à expliquer. Les particularités de ces cartes doivent s'expliquer par l'influence de la consonne *r*. Au sud de la région ardennaise, tout *â* suivi d'un *r* (*r̄*) ou d'une mi-occlusive aboutit à *ê*. Aux formes *têr*, *vêrdi*, on peut joindre *dýêr*, gendre. Les cartes *changer*, *manger* (fig. 8 et 9) présentent la même transformation devant *dý* (voy. aussi *grêdý*, grange ; *mêtý*, manche ; *plêtý*, planche, et *plêtýi*, plancher, etc.). Ces



FIG. 11.
Bête.



FIG. 12.
(Allume ta) lanterne.

Le pointillé délimite une aire où l'r de lanterne est à peine perceptible. — Les villages entourés d'un cercle disent *lâtèrm.* — Au point 85, il y a hésitation entre *lâtèr* (vx) et *lâtièr*.

formes sont d'ailleurs très inégalement réparties : comparer *tendre*, et *manger*.

La limite de l'*ê* wallon est donc relativement nette pour une partie des mots étudiés : deux lois secondaires et l'invasion de formes françaises introduisent dans l'ensemble un réel flottement.

2° *e* ouvert entravé.

Les aires des quatre mots que j'ai choisis : *arête*, *êryès*, *bête*, *byès*, *lanterne*, *lâtyèn*, *tête*, *tyès*, présentent de notables différences (Fig. 10 à



FIG. 13.

Tête.

Le pointillé détermine l'aire où *ê* se diphtonge.

13). Celles de *tête* et de *bête* se recouvrent exactement, à l'exception du point 23, toujours hésitant. *Lanterne*, qui est plus rare, s'est francisé sur trois points; *arête*, sur huit points. Ce mot est visiblement en déca-

dence, les points 27 et 19 emploient la forme française, qui est très rare dans le domaine champenois, où l'on dit *êrèt*. Les formes relevées aux points 4, 7, 16, 18, 20, en plein domaine wallon,

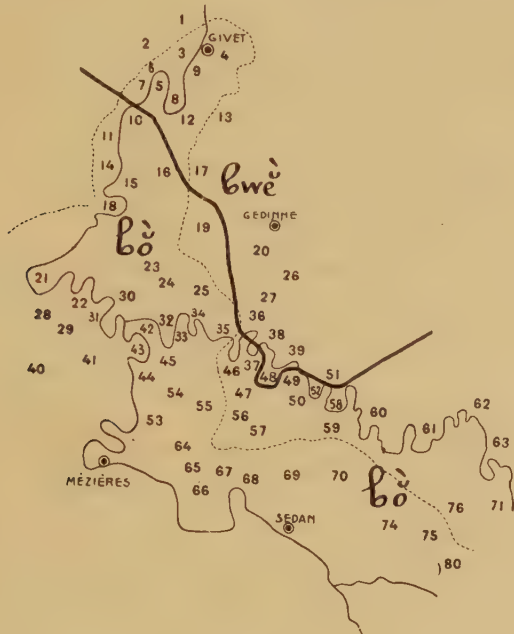


FIG. 14.

Bois (tas de bois; fendre du bois; j'irai au bois).

sont contaminées par le mot français, dont elles ont emprunté la voyelle initiale.

La limite de l'y^ê wallon et de l'ê champenois n'est donc pas nette. Les points 26, 27, 36, 38, 39, 49, qui constituent au sud l'extrême limite du wallon, sont en partie francisés.

3° e^o fermé accentué en syllabe ouverte, suivi ou non d'un y;
o fermé accentué suivi d'un y.

Les cartes *bois* (tas de bois, fendre du bois, j'irai au bois), *doigt* (un coup sur les doigts), *entonnoir*, *froid*, *raide* (mes jambes deviennent raides), *savoir* (il faut savoir bien nager), *seigle*, *soif*



Les points entourés d'un cercle, dans l'aire de *-wa*, correspondent à la forme française *-war*.

(quand on a soif, on a le gosier sec), *toit* (il est tombé en bas du toit), présentent un état de confusion complète (Fig. 14 à 22).

Les types wallons *dě*, *dǎ*, *frě*, *frǎ*, *sě*, *sǎ*, *tě*, *tǎ*, couvrent des aires



FIG. 17.

Froid.

Var. : *frě* (15, 66) ; *frwa*, *frwa* (71, 79).

à peu près identiques, à deux exceptions près (6 : *dǎ*, *frǎ*, *sǎ*, *tǎ* ; — 17 : *dǎ*, *frǎ*, *sǎ*, *tǎ*). Les limites respectives des formes wallonnes et des types champenois et lorrains *dwa*, *frwa*, *sua*, *tua*, se recouvrent exactement (toutefois le point 51 seul a conservé *frě*). Mais les autres types sont très inégalement répartis. Je remarque toutefois que ces mots sont des mots irréguliers (*bois*, *raide*, *seigle*) ; l'infinitif *savoir* a été exposé à des influences de toutes sortes ; le suffixe *-oir*, comme tous les suffixes, est soumis à des francisations con-



FIG. 18.

Raide (mes jambes deviennent raides).



FIG. 19.

Savoir (il faut savoir bien nager).

Au point 29, la forme est douteuse ; les cercles en pointillé indiquent la présence de l'*r* final.



FIG. 20.

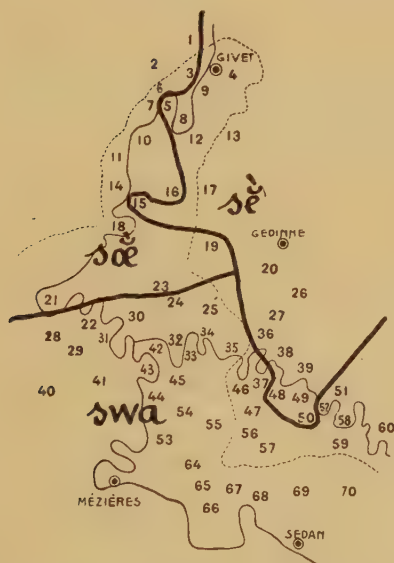
*Seigle.*Var. : *swäl* (10, 11).

FIG. 21.

Soif (quand on a soif, on a le gosier sec).

tinuelles. La carte *entonnoir* nous montre le champenois *-u* débordant le wallon *--wě*, le français *-wa* pénétrant le champenois *-u* : la



FIG. 22.

Toit (il est tombé en bas du toit).

forme correcte *-wâr* elle-même apparaît partout. La confusion est donc superficielle, et la limite des mots réguliers qui constituent la série phonétique vivante est bien nette.

4° o ouvert libre accentué.

Les cartes *bœuf*, *foin* (*fur*, *fyæ̃r*, d'un type germanique **fodr*, *Futter*), *neuf* (un habit neut), *œuf*, *pleuvoir* et *pluie*, présentent des types wallons nettement distincts des types champenois (Fig. 23 à 28). La limite est la même pour toutes les cartes : cependant le point 21 ne connaît plus que les formes *fyæ̃r* et *plæ̃f*.

Dans la région wallonne elle-même les deux types *bu*, *byæ̃*, sont répartis d'une manière à peu près identique (15 : *byæ̃*, *fyæ̃r*, *uæ̃*, *u*, *plæ̃f*; — 18 : *byæ̃*, *fyæ̃r*, *nu*, *u*, *plæ̃f*). Le verbe *pleuvoir* ne présente pas la forme correspondante à *plæ̃f*, *pyæ̃f* (théoriquement



FIG. 23.
Bœuf.



FIG. 24.
Foin.

La ligne pointillée délimite l'aire où l'*æ* se dénasalise.

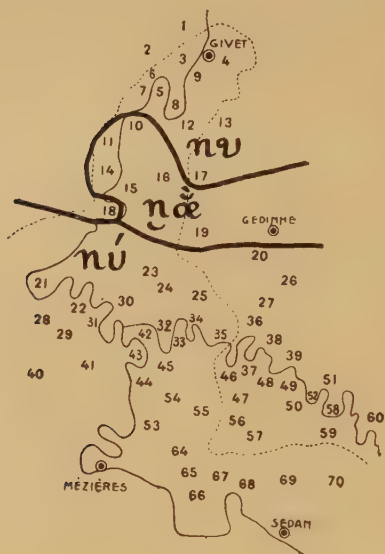


FIG. 25.

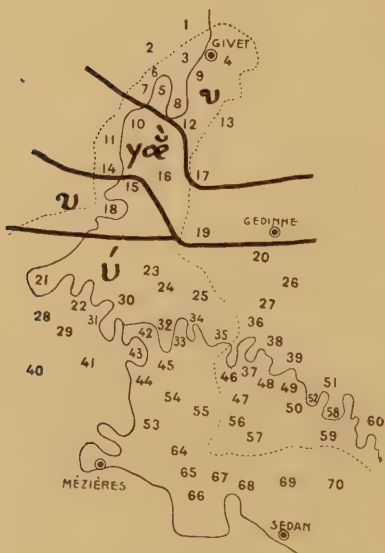
Neuf (un habit neuf).

FIG. 26.

Euf.

*plyœf) : les points 19 et 21 ont adopté *plur* et *plûr* ; mais la plupart des villages ont recours à des périphrases (*choir, faire laid*), ce qui ne laisse pas d'être fort gênant.

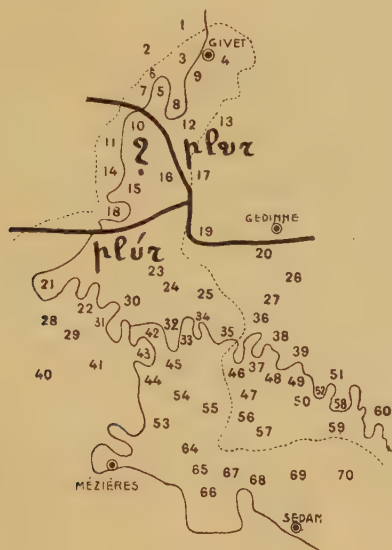


FIG. 27.

Pleuvoir.

Dans l'aire marquée d'un ?, le verbe pleuvoir est remplacé par des périphrases.

5°.o + r + consonne en syllabe accentuée.

Les quatre cartes *borgne, corde, dormir* (on ne peut pas dormir) et *tort* (les limaçons font beaucoup de tort), sont assez différentes (Fig. 29 à 32). La limite entre les types wallons et champenois est sensiblement la même pour les mots *corde* et *dormir* : j'ai noté *dôrmi*, qui est une forme française, au point 10, à côté de *kwat*.

Les deux autres cartes présentent un aspect tout différent. L'aire de *twâr, tort*, est beaucoup plus restreinte que l'aire de *kwat* et de *dwârmi* : elle a perdu, en plus du point 10, les points 26, 27, 36, 38, 39, 48 ; ces points sont situés dans la vallée de la Semoy, dans une région pénétrée par le français. En revanche le point 23, qui ne connaît ni *kwad*, ni *dwârmi*, dit *twâr*. Le mot *tort* est

moins populaire et moins usuel que les mots *corde* et *dormir* ; c'est d'ailleurs un terme abstrait : il est naturel qu'il ait été particulièrement exposé à subir l'influence du français.



FIG. 28.

Pluie.

Les villages entourés d'un cercle dans l'aire de *plóf* disent *plæv*.

La carte *borgne* est plus étrange. Elle présente un double type wallon : *bwan* et *bwëŋ*. La forme *bwëŋ* est dérivée de la précédente : la nasale mouillée, qui exige le relèvement de la langue contre le palais, ferme les voyelles qui la précèdent (*Étude phonétique des Patois d'Ardenne*, § 38, p. 131). Or l'aire de *bwan*-*bwëŋ* est beaucoup plus étendue que l'aire de *kwat* elle-même. Elle comprend, dans la vallée de la Meuse, les points 11, 14, 15, 18,



FIG. 29.
Borgne.



FIG. 30.
Corde.

Les points entourés d'un cercle dans l'aire de *kôrd* prononcent *kôd*.



FIG. 31.

Dormir.

FIG. 32.

Tort (les limaçons font beaucoup de tort).
 Le point 20 a répondu : font beaucoup de dommage.

21, 23. Une conclusion s'impose : ces points ont corrigé *kwat* en *kôt*, *dwârmi* en *dôrmi*, *twâr* en *tôr*. La correction est assez ancienne et assez complète pour qu'il n'en subsiste aucune trace : mais le mot *bway*, qui avait passé à *bwèy*, a été sauvé par cet accident phonétique ; il n'a pas été reconnu comme appartenant à cette série et a subsisté tel quel.

Le caractère wallon *wa* pour *o + r + consonne* est donc un caractère qui tend depuis longtemps à disparaître. Les villages de la vallée de la Meuse qui disent *bwèy*, mais *kôt*, *dôrmi*, l'ont perdu ; les villages de la vallée de la Semoy qui disent *tôr* vont le perdre.

6° *s* devant consonne.

En plus des quatre cartes que je publie ici : appuyer, copeau de hache (a. f. *ételle*, f., wallon *astal*, *astêl*, *êstêl*, champenois et lorrain *êtiêl*), *épine* et *étable*, on peut consulter les cartes *pâte* (fig. 70), *arête* (fig. 10), *bête* (fig. 11) et *tête* (fig. 13).

La limite est assez régulière. Le type *aspøyi*, *appuyer*, déborde la frontière habituelle de l's (59, 60). Les autres cartes montrent la régression constante des types wallons : *aspøyi* et *støl* subsistent seuls au point 63 ; *aspøyi*, *støl* et *byès* au point 23. Les villages frontière ont perdu en général quelques formes wallonnes : 21 (*épine*) ; 49 et 50 (*pâte*, *arête*, *bête*, *tête*, ces trois derniers mots constituant visiblement une série). La carte *arête* marque une invasion sensible du français : tout le centre du domaine que j'ai étudié ne connaît plus de formes régulières (19, 26, 27, 36, 38, 39, 48, 58, 62).

La frontière reste donc assez nette dans l'ensemble ; la pénétration des formes françaises est restreinte à quelques mots et à quelques villages. Seul le mot *arête*, qui est d'un usage moins commun que les autres, est francisé dans un grand nombre de points ; le préfixe *as* s'est maintenu exceptionnellement dans *aspøyi*, qui a même pénétré en territoire champenois (59).



FIG. 33.

Appuyer.

Les points entourés d'un cercle emploient des formes *aspłòyi*, *aplłòyi*, contaminées par *plłòyi*, plier.



FIG. 34.

Copeau de hache.

Types wallons : *astal*, *astèl*, *èstèl*; type champenois-lorrain : *ètèl*.



FIG. 35.
Épine.



FIG. 36.
Étable.

(L'étable sert pour les bœufs et les chevaux).

7° a latin nasalisé derrière consonne labiale.

Les cartes *faim*, *main*, *pain*, *semaine* présentent une limite dialectale bien nette (Fig. 37 à 40). Seul le mot *semaine* a été francisé en trois points (23, 50 et 61).

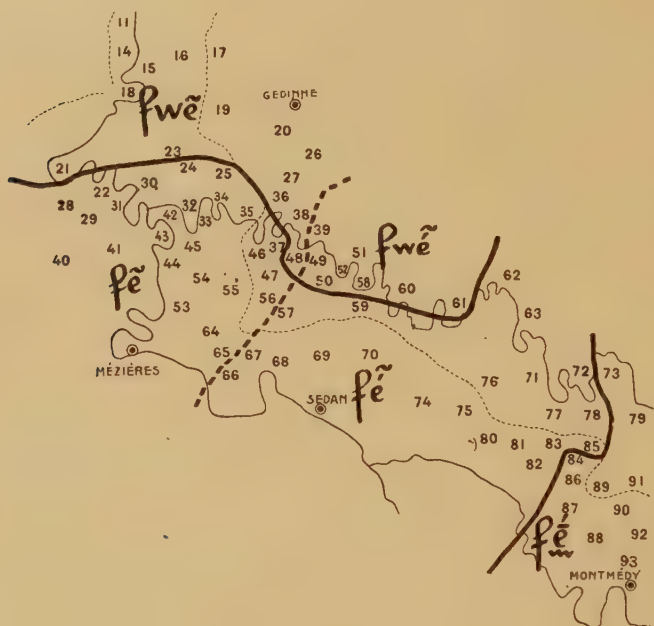


FIG. 37.

Faim.

(Mange du pain, puisque tu as faim).

Le signe placé sous l'*ē* au sud de la région ardennaise marque l'aire où cette voyelle se diphtongue.

J'ai joint à ces cartes celle du mot *faire* (Fig. 41 ; voyez aussi dans mon *Enquête linguistique* l'article *affaire*). La forme *fwêr* est visiblement une forme récente, où l'*r* final a été restitué sous l'influence du français. Elle ne pénètre pas en pays wallon et n'apparaît qu'à la lisière du domaine champenois : sa disposition géographique la distingue immédiatement des types réguliers *fwê*, *mwê*, *pwê*, et explique son origine.

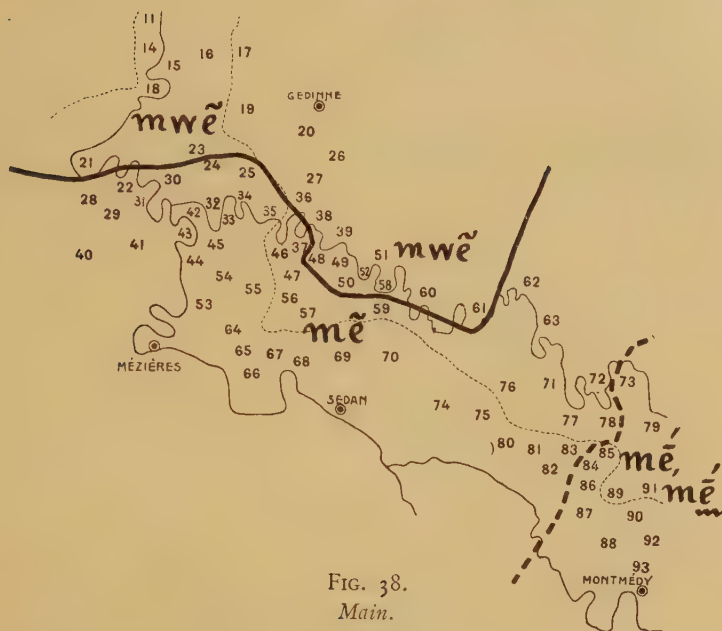


FIG. 38.

Main.

(Au sud de la région ardennaise, le type *mē* se diphtongue dans certaines conditions).



FIG. 39.

Pain (mange du pain).

(Au sud de la région ardennaise, *pē* se diphtongue.)

BRUNEAU. — La limite des dialectes en Ardenne.

Cas particuliers.

J'ai réuni sous ce titre un certain nombre de faits moins importants et moins bien établis que les précédents : ces faits, phoné-



FIG. 40.

Semaine (il est parti au bout de la semaine).

tiques ou lexicologiques, sont particuliers aux villages wallons que j'ai étudiés et les distinguent des villages champenois et lorrains : il était impossible, à ce titre, de les passer sous silence dans une étude sur les limites dialectales¹.

1. Pour la limite de l'*f* wallon et de l'*l* champenois-lorrain correspondant au groupe latin *bl* à la finale, voyez la carte *étale* (fig. 36).



FIG. 41.

Faire.

(C'est facile à faire ; faire comprendre ; faire des gaufre ; faire signe ; faire la lessive).

CONCLUSION

La limite dialectale d'un caractère phonétique n'est pas nette. Les villages voisins de la frontière phonétique mélangent ou échangent les formes : les différences d'articulation s'atténuent ; des voyelles intermédiaires créent entre deux voyelles extrêmes une sorte de transition. La limite d'un caractère phonétique dépend aussi de la vitalité du mot étudié : elle varie sensiblement avec chaque mot.



FIG. 42.

Village ; fl ; aile.

L'aire délimitée par le trait n° 1 est celle de *viyady*, village ; l'aire délimitée par le trait n° 2 est celle de *fiyě*, fil, d'un type régional *filě* ; les villages entourés d'un cercle disent *ěy*, aile.

Voyez aussi la carte *seigle* (fig. 20).



FIG. 43.

Neige, (il) neige.



Les points entourés d'un cercle emploient des formes dérivées du mot français balayer.



FIG. 46.

Engraisser; gras.

Les cercles dans l'aire de *grēsi*, *grēçi*, indiquent des formes précédées du suffixe *a*, *ā*.

La ligne pointillée marque la limite du wallon *krō*, *krā*; la forme champenoise et lorraine est *grā*.

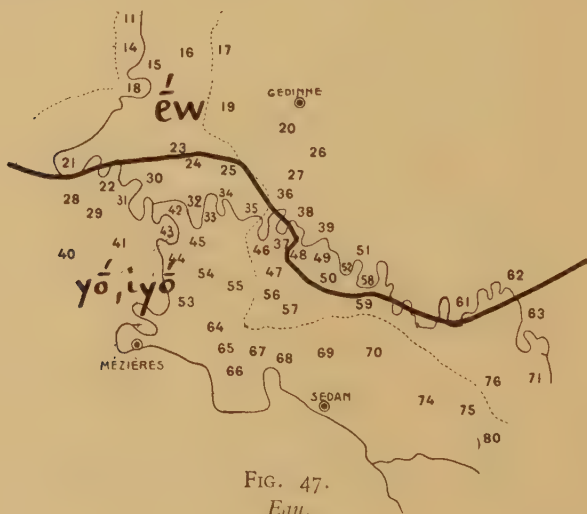


FIG. 47.

Eau.

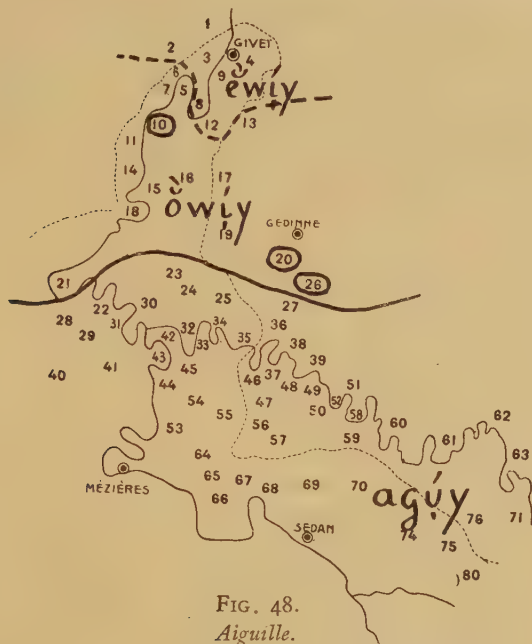


FIG. 48.

Aiguille.

Les numéros entourés d'un cercle dans l'aire de *əwīy* désignent les villages où l'on emploie la forme *əwīy*.



FIG. 49.

Dimanche.

Variantes : *dīman* (18); *dīm̃e* (15).

La limite que je trace entre le wallon et le champenois est donc une limite relative et provisoire : son état actuel est très différent de son état ancien ; sur la Semoy et dans la vallée de Meuse, il y a eu régression des caractères wallons, et ce recul s'accroîtra encore à l'avenir.



FIG. 51.

Limite du dialecte wallon et des dialectes champenois et lorrain¹.

L'examen de la carte générale (fig. 51) permet de conclure à l'existence d'une limite dialectale. Les points 25 et 20, 35 et 36, 37 et 38, 37 et 48 présentent des traitements différents sur six cas importants. Il faut y ajouter la plupart des cas particuliers (à l'exception de *aiguille*, *dimanche*). Le traitement champenois du mot *jambe* et de l'*a suivi de l* s'arrête exactement à cette limite ; il en est de même du traitement lorrain de l'*e fermé* devant nasale. Enfin la limite de l'*ë* et de l'*æ* intercalaires se confond avec cette frontière générale.

1. Les numéros renvoient aux sept principaux caractères phonétiques que j'ai examinés (chaque trait est donc lui-même une sorte de *moyenne*). Le n° 3 a marque la limite de la carte *savoir* (fig. 19) ; le n° 3 b celles de *doigt*, *froid*, *soif*, *toit*.

Les villages qui se trouvent de chaque côté de la *frontière linguistique* sont quelquefois séparés par de grandes étendues boisées ou par des accidents de terrain (35 et 36). Mais entre les points 25 et 20, 37 et 38, 37 et 48, les communications sont extrêmement faciles et la frontière linguistique ne correspond à aucune particularité géographique. Cependant cette région est, dans l'ensemble, couverte de bois, coupée de ravins abrupts, éloignée des villes et sans voies de communication anciennes : c'est dans cette partie du domaine champenois que le patois s'est le mieux conservé.

Si l'on se dirige, du point 35, où la Semoy pénètre en France, vers la vallée de la Meuse et vers l'est, les conditions changent. Le point 21 est une petite ville sur la Meuse ; le point 60 est une ancienne forteresse sur une route fréquentée. Les caractères de la frontière linguistique changent avec les conditions économiques : les limites particulières se dispersent peu à peu ; entre le point 21 et 22, elles sont réduites à une demi-douzaine ; entre les points 62 et 63, les traits distinctifs sont moins nombreux encore. Les limites secondaires sont d'ailleurs historiquement fausses : nous savons que le trait secondaire marqué 5 s'est confondu, dans la vallée de la Meuse, avec le trait 1 (*bwèy*) ; nous savons que le trait 4 a passé entre les points 21 et 28. Toutes les limites secondaires ont dû, à une époque plus ou moins ancienne, se confondre avec l'importante frontière que j'ai représentée par un large trait : les points 37, 57 et 59, à l'ouest de cette frontière, ont subi, pour un caractère unique, l'influence des parlers wallons ; mais la frontière actuelle du wallon et du champenois est l'image parlante des empiètements du champenois, dialecte français, sur le dialecte wallon, et du recul progressif des caractères phonétiques wallons.

II

LIMITE DU DIALECTE CHAMPENOIS ET DES DIALECTES WALLON ET LORRAIN.

Les principaux traits caractéristiques du dialecte champenois par rapport aux dialectes wallon et lorrain sont les suivants :

1° *Feu, jeu, aveugle*, sont représentés en champenois par *fû*, *dýû*, *avûl* (en wallon et en lorrain par *fǣ*, *dýǣ*, *avǣl*).

2° La diphtongue française *wi*, provenant d'*ō* latin et d'*ū* latin accentués suivis de *y*, est représentée en champenois par la voyelle *u*.



FIG. 52.

Feu (au coin du feu).

Nuit : champenois *nu* (et *nwi*) ; wallon, *nut*, *nǣt* ; lorrain, *nǣ* ;
— (le soleil) *luit* : champenois *lu* (et *lwi*) ; wallon et lorrain, *lû*.

3° L'*ō* latin accentué suivi de *y* aboutit en champenois à la voyelle *u*.
Entonnoir : champenois, *atûnu* ; wallon, *atûnwǣ* ; lorrain, *atûnǣ*.

4° L'intérieur devant consonne *a* disparu sans se vocaliser.

Faux : champenois, *fǣ* ; wallon et lorrain, *fō*.

5° Une occlusive en position finale s'est assimilée à l'occlusive nasale du même ordre qui la précédait.

Jambe : champenois, *dýam* ; wallon et lorrain, *dýāp*.

Remarque. — Le groupe *nd* semble bien s'être également réduit à

n : il ne subsiste que des traces de cette évolution (*Étude phonétique des patois d'Ardenne*, § 262, p. 427).

1° *Feu, jeu, aveugle.*

Les trois cartes *feu*, *jeu*, *aveugle*, présentent de notables différences entre elles (Fig. 52 à 54). La forme *avûl* semble avoir con-



FIG. 53.

Jeu (jouer à un jeu).

Les points entourés d'un cercle présentent la voyelle intermédiaire *û*.

servé à peu près son extension primitive; elle a été remplacée récemment par *avægl* au nord du domaine champenois : les variantes que j'ai notées aux points 29 et 45 en sont la preuve. Les aires de *dʲu* et de *fû* sont sensiblement plus étendues. La carte *jeu* permet de préciser la région où le wallon recule devant le champenois; le mode de pénétration des formes étrangères est bien caractéristique.

A la frontière de *dʲu* et de *dʲæ* apparaissent des sons intermédiaires *dʲû* (39, 49; 76, 77, 78, 80, 83). Le type champenois-

français tend à s'imposer aux villages wallons et lorrains : il s'introduit progressivement à l'aide de sons transitoires. Les mêmes sons apparaissent à la limite des aires où le français remplace le champenois (65) ; en deux points du domaine champenois le mot français a déjà réussi à s'établir (28, 29 ; 67, 68). Le mot *fû* a une vitalité



FIG. 54.

Aveugle.

Var. : *avúł* (15) ; *avúł* (29), à côté de *avægl*, se dit seulement des animaux ; *avœł* (45).

plus grande que le mot *dýú* : il a gagné en plus sur le wallon les points 49, 77 et 83 ; il a résisté partout au français.

Les formes *avúł*, *dýú*, *fû*, couvrent donc des aires de plus en plus étendues : cette extension est due au prestige du français. Mais les formes pseudo-françaises sont attaquées elles-mêmes par les formes françaises, dans l'ordre inverse de leur diffusion — qui correspond à leur vitalité ; et des formes *jeu*, *aveugle*, apparaissent dans l'aire de *dýú* et d'*avúł*.

2° *ö latin et ū latin accentués suivis de y.*

Les quatre cartes *aujourd'hui* (*anuit*), *lui*, (le soleil) *luit*, *nuit* (Fig. 55 à 58), marquent l'existence d'une double tendance : ten-



FIG. 55.

Aujourd'hui, *anuit* (ils devaient venir *aujourd'hui*).

Le point 29 dit *anv*.

dance des formes champenoises à s'étendre aux parlers wallons et lorrains ; tendance des formes françaises à se substituer aux formes champenoises.

La limite des types champenois et lorrains est assez nette. La carte : (le soleil) *luit* offre l'aire la plus étendue du type lorrain ; les points 71, 77, 81, 82, 83, présentent la forme champenoise *lu*, *lui* (mais 82 connaît encore *lū* dans l'expression toute faite : chacun pour soi) ; les points 81 et 82 disent *nu*, *nuit*, *anv*, *aujourd'hui*. Au nord, la frontière du wallon et du champenois (ou du français) est aussi très précise (points 28, 22, 30, 24, 25) : seul le point 23 est hésitant. Au centre, au contraire, l'invasion du cham-

penois est bien visible : les formes wallonnes qui correspondent aux formes *nâit*, *anât*, *anât*, n'existent plus dans les cartes *lui*, (le soleil) *luit*.

Ces mêmes cartes présentent dans le domaine champenois une



FIG. 56.

Lui (lui, il ira là ; mieux que lui ; chacun pour soi).

Var. : les points 28 et 67 ne connaissent que *lwi* ;

dans la carte *chacun pour soi*, les formes *lû* (21), *lû* (82), sont à préférer.

invasion de formes françaises. Deux points seulement disent *lwi*, *lui* ; mais tout le centre de la région ardennaise est occupé par une aire *lwi*, (il) *luit*. Une forme unique d'*anû* subsiste au point 29 dans la carte *aujourd'hui* ; une aire restreinte de *nu* (22, 29, 41) prouve que cette forme occupait anciennement une aire cohérente

semblable à celle de *lu*, *lui* : tous les villages des environs de Mézières ne connaissent plus que des formes refaites.

Les caractères phonétiques se déplacent donc de l'ouest vers l'est, avec une rapidité plus ou moins grande suivant les mots. L'un de



FIG. 57.
(Le soleil) *luit*.

ces mots, *lui*, possède une force particulière : il a subsisté seul dans toute la région champenoise, et il s'est étendu largement dans les régions wallonne et lorraine.

Les formes françaises suivent actuellement la même route que jadis les formes champenoises. Dans les cartes que j'ai publiées, le point 70 marque l'extrême limite du français *lwi*, *nwi*, *anwi* : la carte *truite* présente des formes *trwit* aux points 60 et 62, sur la Semoy (*trut*, 57, 58, 59, 61, 63). La vallée de la Semoy, entre les points 37 et 63, constitue comme une trouée toujours ouverte aux influences venues de l'ouest.

3° *ô latin accentué suivi de y.*

Je n'ai recueilli que des traces de cette évolution phonétique (*Étude phonétique des patois d'Ardenne*, § 142, 2°, p. 259). Les mots



FIG. 58.

Nuit (pendant la nuit, par nuit).

Les points entourés d'un cercle n'ont plus de forme patoise pour désigner la nuit ; cette forme a été rétablie d'après le mot *nuitée*.

qui présentent cette transformation sont rares et peu populaires. Le suffixe *-oir*, par son emploi même, se prête très mal à l'établissement d'une limite linguistique : j'ai insisté déjà sur ce point que les suffixes étaient particulièrement exposés à la francisation. La carte *entonnoir* (fig. 16) offre à peu près le même aspect que la carte : (le soleil) *luit* (fig. 57).

La conclusion qui se dégage de l'étude de ce caractère est donc la même que celle que j'ai établie pour le caractère précédent, mais l'invasion des formes françaises a été plus ancienne et plus complète, de sorte qu'il ne subsiste que des vestiges de l'état phonétique primitif.

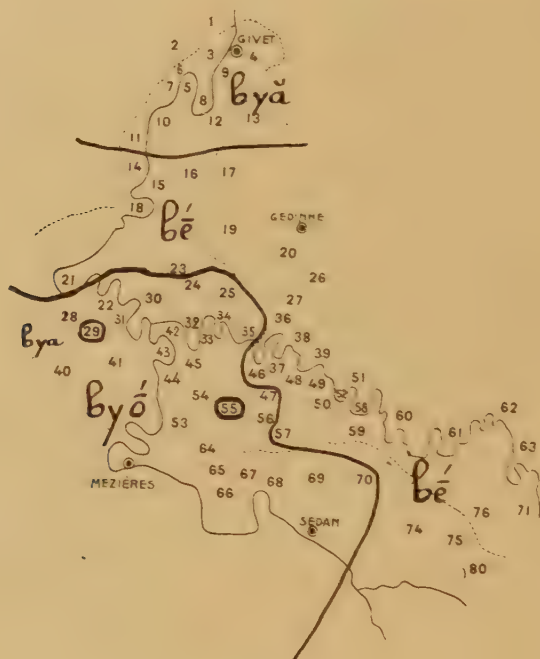


FIG. 59.

Beau (un beau chien).

Les points entourés d'un cercle disent *bya*.

4° l'intérieur devant consonne.

Dans les parlers champenois l' *l* a disparu devant consonne sans se vocaliser. Les mots qui présentent ce caractère se sont séparés en deux groupes : la distinction primitive était purement morphologique ; elle est devenue ensuite phonétique et géographique.

Le mot *jaune* aboutit dans la région champenoise à *d'ân* (Fig. 61). Cette forme occupe une aire assez restreinte au centre de la région

ardennaise : les types *fâ*, faux, falcem, *fâ*, (il) faut, *mâ*, mal, etc., occupent une aire identique (voy. mon *Étude phonétique*, § 25, p. 120). — Le suffixe *-ellu* est représenté dans la région champenoise par le suffixe *-ya* (voy. *ibid.*, § 15, p. 110). Les cartes *beau*, *couleau*, *peau*, *veau*, ont conservé quelques formes en *-ya* (Fig. 59,



FIG. 60.

Couleau.

Le pointillé détermine au sud de la région ardennaise l'aire où *tɛ* se diphtongue.

60, 62 et 63). Je n'ai obtenu *kūtya* qu'au point 29 ; le sujet, interrogé, connaît cette forme, mais c'est, dit-il, « une manière d'écorcher le mot ».

Il est bien évident que ce double caractère est en voie de régression. Les villages où *peau*, *veau* se disent *pya*, *vya*, ont certainement connu *mâ*, mal, et réciproquement. Tous les points intermé-

diaires entre les points 22, 29 et l'aire de *d'ân* parlent donc un patois récent et francisé ; les points 22, 29 ont corrigé *mă* en *mô* ; la plupart des points de l'aire *d'ân* ont corrigé *pya* et *vya* en *pyô*, *vyô*. La voyelle *a*, tantôt accentuée et tantôt atone (*kutya*), a pris dans les deux séries un timbre différent : les patois ont cessé de sentir leur unité primitive.

La correction des mots en *ă*, *ya*, se poursuit à l'époque actuelle. L'expression *d'ân tîr*, *argile*, s'est conservée intacte aux points 38,



FIG. 61.

Jaune.

Var. : *d'yên* (13). — D'après la carte *argile* (jaune terre), on peut étendre l'aire de *d'ân* aux points 38, 44, 49 et 56.

44, 49 et 56, qui sont en dehors de l'aire de *d'ân*, jaune, *fă*, faux, etc. Les cartes *noyan*, *nichet*, où le suffixe *-alis*, qui est exceptionnel, s'est maintenu sous sa forme primitive, permettent aussi de rétablir une aire plus étendue. — Il ne reste aucune trace de *tuya* dans la carte *tuyô*, tonneau ; mais *flaya*, fléau, *mărtya*, marteau, se disent

aux points 21, 25 vx., 29, 34, 35 et 54. Les mots *bêrlôtya*, *bêrlôkya* (m.), entrave, aux points 63 et 66, présentent le même suffixe (breloque + eau), qui évidemment n'est plus compris. Un *mœurya* est un *enfant barbouillé* aux points 33, 34, 35, 42, 44 ; un *mœurya* est un *nuage noir* aux points 40, 41, 43. Enfin les documents de

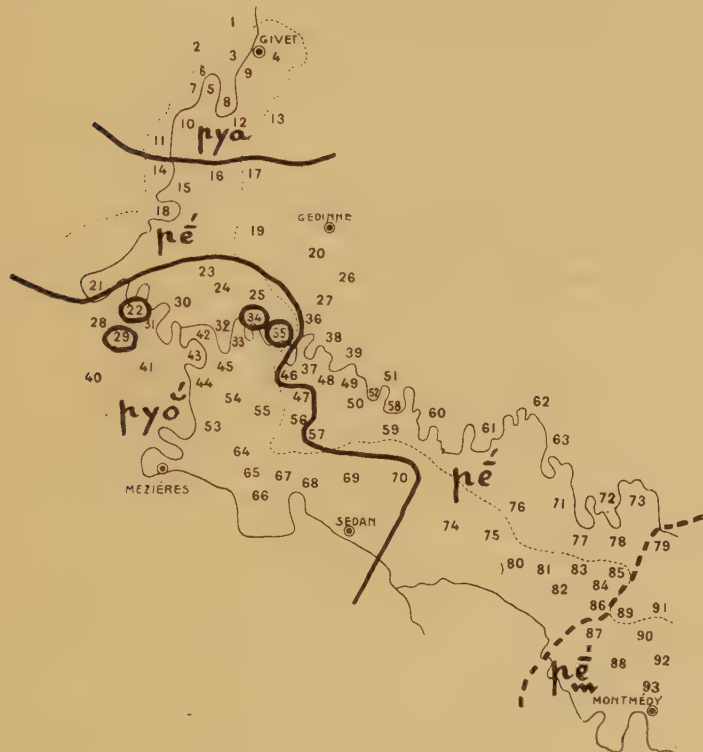


FIG. 62.

Peau (je me suis écorché la peau).

Les points entourés d'un cercle disent *pya* ;

le pointillé délimite au sud de la région ardennaise l'aire où l'*ê* se diphtongue.

l'époque ancienne attestent que le suffixe *-ëllu* avait abouti à *-ya* à Mézières (*Chartes de Mézières*, Introduction, n° 1).

Les types *djân*, jaune, *pya*, peau, ont donc été répandus dans tous les environs de Mézières et dans tout le centre de la région ardennaise. Le type *pya* en particulier a existé partout où l'on dit actuel-

lement *pyö* : cette forme est une forme francisée qui ne se rencontre pas à l'époque ancienne. Actuellement le traitement primitif a donc presque partout disparu devant le traitement français ou supposé tel.



FIG. 63.

Veau (engraisser un veau).

Les points entourés d'un cercle disent *vya*.

5° Groupe *mb* en position finale.

Le seul exemple bien populaire que j'aie noté est celui du mot *jambe*. Les formes françaises, si communes dans cette région, sont limitées à quelques points et permettent de déterminer nettement l'aire de *dʲam* (Fig. 64).

CONCLUSION

Le dialecte champenois est caractérisé par un petit nombre de traits phonétiques : les mots *aveugle*, *feu*, *jeu*, constituent en fran-

çais même des exceptions; *djām*, *jambe*, est un exemple isolé. Les trois seules séries importantes que j'ai étudiées sont en complète décadence : la plupart des mots qu'elles comprennent sont complètement ou à demi francisés. Primitivement le dialecte champenois



FIG. 64.

Jambe (mes jambes deviennent raides).

Dans l'aire de *djām*, les points entourés d'un cercle emploient, sans doute depuis une époque récente, le mot français.

était donc assez voisin du dialecte de l'Île-de-France : cette raison, jointe aux raisons géographiques et historiques que j'ai étudiées, explique la disparition ancienne des parlers champenois, dont la limite ne peut être déterminée précisément que d'une manière négative, par l'étude des frontières des dialectes voisins.

III

LIMITE DU DIALECTE LORRAIN ET DES DIALECTES WALLON ET CHAMPENOIS.

Les principaux traits caractéristiques du dialecte lorrain par rapport aux dialectes wallon et champenois sont les suivants :

1° *L'a ne s'est pas combiné avec un y d'origine latine ou romane.*

(Il) *fait* : lorrain, *fâ* ; wallon, *fê*, *fwê* ; champenois, *fê*.

2° *L'ê latin accentué en syllabe ouverte suivi d'une consonne nasale aboutit à ô (ô, u).*



FIG. 65.

Il fait (beau).

Avoine : français, *aveine* ; lorrain, *avôn*, *avôn* ; wallon, *awên* ; champenois, *avên*.

3° *L'ô latin accentué libre aboutit en lorrain à la voyelle u.*

Neveu : lorrain, *nuu* ; wallon et champenois, *nvê*.

4° *L'o latin bref ou long accentué suivi de y aboutit en lorrain à la voyelle ê.*

Nuit : lorrain, *nê* ; wallon, *nê*, *nu*, *nut*, *nêtt* ; champenois, *nu* ;

— entonnoir : lorrain, *atɛ̃nɑ̃* ; wallon, *atɛ̃nɔ̃* ; champenois, *atɛ̃nu*.

5° Le groupe *rs* est représenté par la chuintante *ɛ*.

Pourceau : lorrain, *pɛ̃ɛ̃* ; wallon, *pɛ̃sɛ̃* ; champenois, *pɛ̃rsya*, *pɛ̃rsyɔ̃*.

6° L'*h* germanique est demeuré intact dans les patois lorrains.



FIG. 66.

Lait (faire bouillir le lait).

Hart : lorrain, *hɔ̃r* ; wallon, *ɔ̃r* ; champenois, *ɑ̃r*.

7° La voyelle *ê* en position finale ou suivie d'une consonne articulée perd son caractère nasal et aboutit à *ê*.

Pain : lorrain, *pɛ̃* ; wallon, *pɔ̃* ; champenois, *pɛ̃*.

8° La voyelle *ê*, soit primitive, soit issue d'un ancien *ê*, se diphtongue en toute position et aboutit au groupe *iyê* (*pain*, *piyê*).

9° La voyelle nasale *ô* suivie d'une consonne articulée perd son caractère nasal et aboutit à la voyelle orale *ô* (*u*).

Veine : lorrain, *vôn* (*vôn*) ; wallon et champenois, *vën*.

10° La voyelle *ô*, quelles que soient son origine et sa position, se diphthongue et aboutit au groupe *uo*.

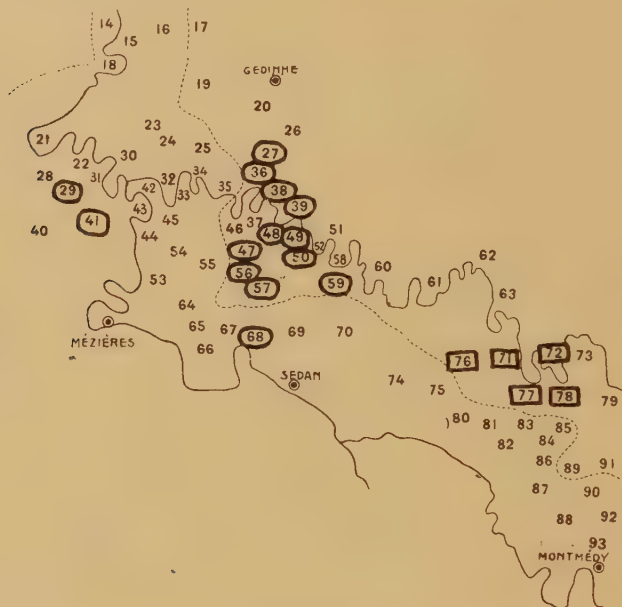


FIG. 67.

Age (quel âge as-tu ?).

Type régional : *âtŷ* ; les numéros entourés d'un cercle représentent *ôtŷ* ;
les numéros entourés d'un rectangle représentent *êtŷ*.

Personne : lorrain, *pœuôn*, d'un type *pœôn* ; champenois et wallon, *përsôn*, *përsôn*.

11° La voyelle *ê*, quelles que soient son origine et sa position, se diphthongue et aboutit au groupe de voyelles *üe*.

Entonnoir : lorrain, *atunüê*, d'un type *atunê* ; wallon, *atunwê* ; champenois, *atunü*.

1° *a* suivi de *y*.

Les cartes *il fait*, *i fâ* (Fig. 65 ; cf. *fâr*, *faire*, fig. 41), et *lait*, *lâ*

(Fig. 66), présentent entre elles de légères différences, qui se reproduisent dans toutes les autres cartes. Il en est peu (*rapâji*, re + apaiser, carte *apaïser*) qui présentent l'*â* dans les six points de la carte *fâ* ; 88 est en dehors de la carte *âji*, aisé ; 89 en dehors en la



FIG. 68.

Arbre.

Var. : *arb*, *arp* (61, 70) ; *êp* (72, 78).

carte *â*, (j')ai. Les articles *gaïse*, *geai*, etc., offrent des aires plus restreintes encore. Ce caractère est nettement en décadence : les villages voisins sont fiers de ne pas le posséder, et, même dans les six points qui le connaissent encore, les gens qui parlent bien l'évitent soigneusement.

Il est probable, dans ces conditions, que ce phénomène s'étendait au nord par delà ses limites actuelles. Il n'en existe pas de preuve

directe; car ce *défaut* a été scrupuleusement corrigé. Mais l'on peut remarquer, dans une région voisine de la région qui a conservé l'*â*, une transformation insolite d'*â* en *ê*. Dans la carte *pâte* se trouve une aire *pêt* (fig. 70); dans la carte *pâquette* (*buis*), une aire *pêkêt*, sensiblement identique (fig. 69); cinq points dans la carte *âge* disent *êty* (fig. 67); deux points (72, 78) dans la carte *arbre* disent



FIG. 69.

Buis (*pâques*, *pâquette*).

L'aire qui comprend les points 47, 56 et 57 dit *pōk* (f.).

ép (fig. 68); cinq points dans la carte *gras* disent *grê* (72, 73, 76 vx, 77, 78); trois points (72, 73, 82 vx) dans la carte *fête du village*, *dédicace*, disent *dikês*. Aucun de ces points ne se trouve dans l'aire actuelle de *i fâ*; aucun ne se trouve à une grande distance de la limite de cette aire. La présence des formes en *ê* est visiblement conditionnée par le voisinage des formes en *â*. Au point de vue phonétique les exemples sont répartis d'une manière étrange: ils ne correspondent pas à des conditions phonétiques déterminées;

tous les *a fermés*, quelle que soit leur origine, passent sporadiquement à *ê*. Il est impossible d'expliquer ce passage phonétiquement : l'*ê* est le résultat d'une fausse régression. Les patois qui le présentent ont voulu corriger leurs *â fautifs* ; entraînés par leur zèle,



FIG. 70.
Pâte.

ils ont corrigé *pêt* sur *pât* comme ils ont corrigé *êji* sur *âji*, et *fêr* sur *fâr*.

La limite de l'*â* équivalant à *a + y* est donc une limite provisoire ; elle recule au moment même où nous l'étudions, et les cas de fausse régression nous permettent d'affirmer qu'elle a reculé déjà dans le passé.

2° *e fermé accentué en syllabe ouverte suivi d'une consonne nasale*.

Les deux aires d'*avôn* (avoine) et de *mônê* (mener) se recouvrent exactement (Fig. 71 et 72). Celle de *fô*, foin (fig. 24), est un peu différente : elle s'étend aux points 47, 56, 57, 69, 74, 75, 80 ; au

nord, les dérivés du type germanique *fodr* remplacent ceux du latin *fenu*. En français même la forme *foin* n'est pas régulière.

La transformation de l'e fermé accentué suivi d'une consonne nasale dépasse nettement la limite ordinaire des caractères lorrains et, sans empiéter sur le domaine champenois, s'étend à tout le sud-est de la Wallonie.



3° o fermé libre accentué.

Les aires occupées par ce caractère sont très restreintes : il est inutile d'en publier les cartes. La forme *týssu*, chasseur, existe aux points 88, 90 à 93. Aucune autre carte ne présente autant d'exemples : *ôru*, heureux, ne se trouve qu'en quatre points (88, 90, 92, 93), ainsi que *pu*, peur (88, 90, 91, 93). J'ai réuni dans mon *Étude pho-*

nélique des patois d'Ardenne la plupart des mots qui offrent cette transformation (§ 143, p. 262).

Ce caractère est en décadence complète. Un grand nombre de mots de cette série ont été francisés; le suffixe *-eur* semble seul avoir survécu sous la forme *-u*.



FIG. 72.

Mener (mener du fumier; il faut les mener boire).

4° o bref ou long suivi de y.

J'ai publié les cartes *aujourd'hui*, *anuît* (fig. 55), *nuit* (fig. 58) et *entonnoir* (fig. 16). La limite est rigoureusement la même dans les trois cas. Il s'agit donc là d'un caractère bien vivant et dont les patoisants ont pleine conscience.



FIG. 73.
Berceau.

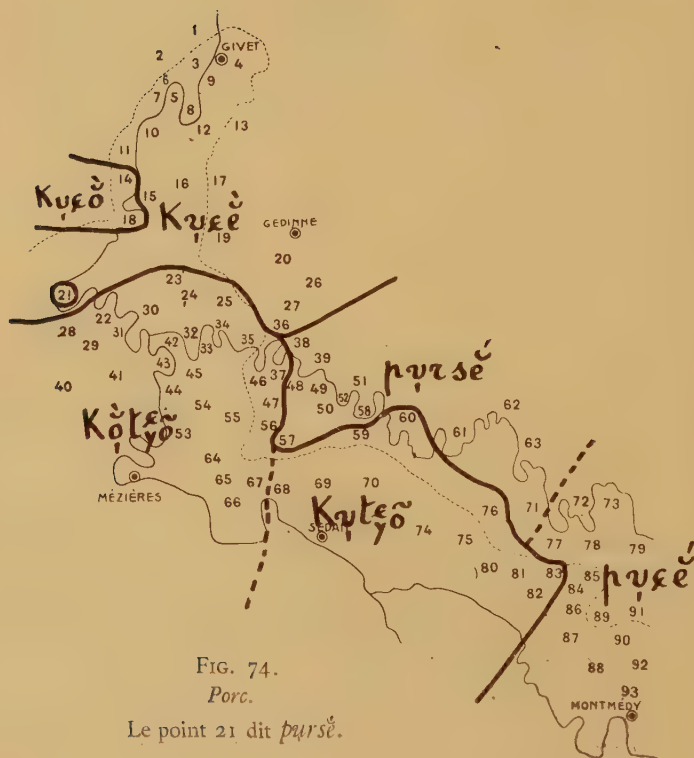


FIG. 74.
Porc.

Le point 21 dit *hursé*.

5° *Groupe rs.*

Les mots qui présentent cette transformation ne permettent pas d'en préciser exactement les limites. L'aire de *puêr*, *porc*, est interrompue par celle de *kutjō* (Fig. 74); celle de *bîe*, *bers*, *berceau*, par l'aire de *bîr* (Fig. 73); les formes d'*êewa*, *avant-hier* (a. fr. *ersoir*) sont mêlées d'*advājēr*, et couvrent une aire plus restreinte encore (78, 79, 82, 84, 86, 88 à 93, avec les points où *hier* se dit *êewa*). Les types *gaēō*, *garçon*, *pēēōn*, *personne*, sont peu répandus : ces mots ont subi l'influence française.

6° *L'aspiration.*

La limite de la conservation de l'*h* est extrêmement irrégulière. Elle varie avec chaque mot et sans doute avec chaque sujet (Fig. 75 à 78).

Cette limite descend progressivement vers le sud. Les points les plus attaqués sont placés sur la Semoy ; ce sont Bouillon et Herbeumont (60 et 61) : seuls ils ont perdu l'*h* dans la carte *hache*, qui marque la plus grande extension de l'*h*. La trouée de la Semoy s'accroît dans les cartes *haie* et *hart* ; dans la carte *houline*, *chenille*, la disparition de l'*h* est complète au nord de Bouillon. Il est assez étonnant de voir que ce mot, nettement patois, a moins bien conservé l'*h* que des mots français, tels que *houille*. Je croirais volontiers à une influence de l'orthographe française dans le maintien de l'*h*. Le français introduit par le livre tendrait donc à conserver et à multiplier les *h*, tandis que le français introduit oralement tendrait à les faire disparaître. Malheureusement les exemples sont trop restreints et la question trop délicate pour qu'il soit possible de fournir une preuve formelle de cette double influence.

7° à 11° *Dénasalisation et diphtongaison des voyelles.*

Les caractères lorrains que j'ai numérotés de 7 à 11 concernent tous des faits de *dénasalisation* et de *diphtongaison*. Ces faits sont les plus irréguliers de tous les faits phonétiques : il est impossible de



FIG. 75.

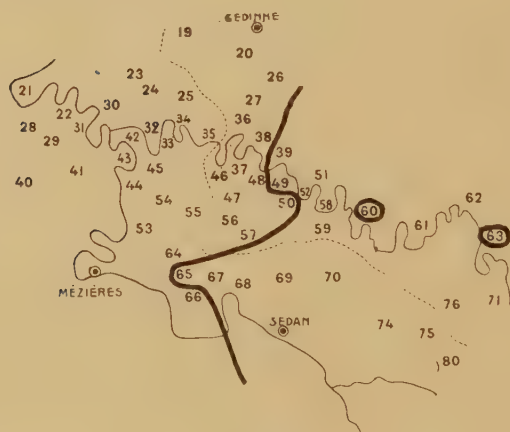
*Chenille (houliné).*Les points entourés d'un cercle ont conservé l'*h* initial.

FIG. 76.

*Hache.*Les points entourés d'un cercle ont perdu l'*h* initial.

les utiliser pour établir une ligne de démarcation entre des dialectes. Entre la voyelle nasale *ẽ* et la voyelle orale *ê* se placent toute une



FIG. 77.

Haie.

Var. : *wap* (16) ; *wab* (48).

Les traits en pointillé délimitent les deux aires où subsiste l'*h* initial.

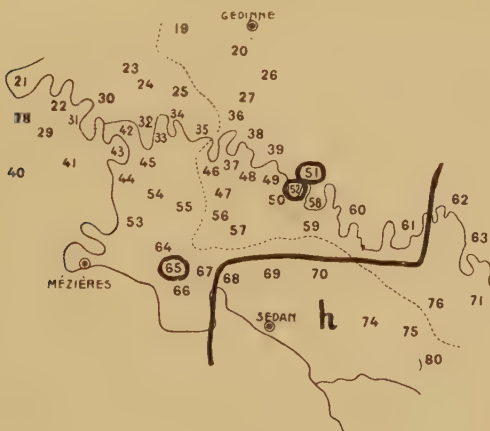


FIG. 78.

Hart (couper des harts).

Les points entourés d'un cercle ont conservé l'*h* initial.

série d'intermédiaires (*ê, êê, êê*, etc.); il y a hésitation entre diverses formes pour chaque mot, chaque village et chaque personne. Les faits de diphtongaison sont plus irréguliers encore. Les limites que j'ai tracées n'ont donc qu'une valeur toute relative.

7° *Dénasalisation de ê*. Voyez les cartes *changer* (fig. 8); *manger* (fig. 9); *tendre* (fig. 5); *vendredi* (fig. 7); *faim* (fig. 37); *main* (fig. 38); *pain* (fig. 39); *semaine* (fig. 40).

8° *Diphtongaison de ê*. Voyez les cartes *faim* (fig. 37); *main* (fig. 38); *pain* (fig. 39); *tête* (fig. 13).

9° *Dénasalisation de ô*. Voyez les cartes *avoine* (fig. 71) et *mener* (fig. 72).

Les cas de diphtongaison de *œ* et de *ô* sont sensiblement plus restreints que ceux de *ê*.

CONCLUSION

La limite du dialecte champenois et du dialecte lorrain est donc impossible à tracer. Parmi les caractères distinctifs des deux dialectes, les uns sont réduits à des aires restreintes (*fâ*, faux ; — *fâ*, il fait; *neu*, neveu); d'autres sont tellement irréguliers par leur nature même qu'il est impossible de leur assigner une aire déterminée. Il serait possible de tracer entre les points 63 et 71, 76 et 71, 81 et 77, 81 et 83, 82 et 84, une frontière qui correspondrait aux types *atunâ*, et *atunu*, *anœ* et *anu*, *bîr*, *bîrs* et *bîe*. Mais il est bien évident que cette frontière serait purement arbitraire.

Dans cette région, le patois est attaqué par le français depuis une époque ancienne : les villages, voisins les uns des autres, sont en relations constantes entre eux et avec la France; les guerres ont amené de fréquents changements dans la population. Les caractères phonétiques eux-mêmes ne sont pas aussi nettement tranchés entre le lorrain et le champenois qu'entre le champenois et le wallon. Pour toutes ces raisons, la limite entre le dialecte champenois et le dialecte lorrain ne peut être représentée par un trait dans la région que nous avons étudiée. Néanmoins les caractères présentés par les patois du sud de la région ardennaise sont bien des caractères dialectaux : les limites de ces caractères s'entremêlent et s'enchevêtrent sur une

aire qui comprend à peu près onze villages (71 à 73 ; 77 à 79 ; 83 à 87). Ces faits ne sont pas groupés au hasard, et si leurs limites, au lieu de se réduire à un trait, constituent une sorte de zone intermédiaire, il est impossible de ne pas reconnaître un ensemble de traits que l'on peut appeler lorrains, et qui distinguent nettement le patois parlé au point 90 du patois parlé au point 70.

Les faits phonétiques qui caractérisent nos patois peuvent donc être ramenés à trois groupes principaux : le groupe central, très attaqué par le français, présente surtout des caractères négatifs. J'ai appelé ces trois groupes, pour la commodité de l'expression, groupe wallon, groupe champenois, groupe lorrain. Les limites des caractères phonétiques varient presque avec chaque mot : l'on peut cependant établir une limite du caractère phonétique. Un certain nombre de ces limites phonétiques se rencontrent dans une même région : l'on peut, par abstraction, établir les limites des dialectes wallon, lorrain et champenois. Cette limite, suivant la position des villages et leur histoire, peut être plus ou moins précise : il se trouve, dans une région assez sauvage et éloignée des grandes voies de communication, qu'elle présente un caractère de netteté exceptionnel.

FAITS NÉGATIFS

J'ai négligé systématiquement jusqu'ici deux sortes de caractères phonétiques, ceux qui s'étendent sur toute la surface de la région ardennaise et ceux dont les limites ne correspondent pas avec des frontières dialectales. Il est nécessaire d'indiquer brièvement les principaux de ces faits : leur suppression donnerait aux limites de dialectes une importance et une netteté qu'elles ne possèdent pas en réalité.

I

PRINCIPAUX CARACTÈRES PHONÉTIQUES COMMUNS A TOUTE LA RÉGION ARDENNAISE.

1° *L'a entravé précédé des mi-occlusives tʃ, dʃ, aboutit à ě.*

Chasse : tʃĕs, et tʃĕsí, tʃĕsĕ, chasser, chasseur ; chacun : tʃĕkĕ,

tʃɛ̃kɛ (au centre et au sud), etc. — De même : javelle : dʃɛ̃vɛ, etc.

2° Les verbes soumis à la loi de Bartsch sont terminés à l'infinitif et au participe par un *i* issu de la diphtongue *ié*.

Cacher : kətʃi ; scier : sɔ̃ʃi, etc.

3° L'*o* entravé par le groupe *n* + *y* final est représenté par *ô*.

Point : pō ; loin : lō.

4° Le *g* intervocalique a disparu : il a été remplacé par un *y* dans les mots fayin, fayèn, fouine et faïne ; sayè, saindoux, etc.

5° *C* + *a*, *g* + *a*, à l'initiale ou après consonne, aboutissent respectivement aux mi-occlusives tʃ, dʃ.

Chat : tʃɛ̃, tʃa ; jaune : dʃôn, dʃân, etc.

Remarque I. — *Cc* + *u* final aboutit à tʃ : sac : satʃ ; bec : bɛ̃tʃ ; bac : batʃ.

Remarque II. — L'*y* et le groupe *d* + *y* à l'initiale aboutissent à la mi-occlusive dʃ : jeu : dʃɛ̃, dʃû ; jour : dʃu. — Il en est de même du *g* appuyé devant *e*, *i* : argent : arɔ̃ʃɛ̃, arɔ̃ʃâ.

6° *C* + *e*, *i*, après voyelle, aboutit à la chuintante *j*.

Plaisir : plɛ̃ʃi, plâʃi, etc.

Remarque. — Il en est de même du groupe *s* + *y* après voyelle : maison : mɔ̃ʃō, mɛ̃ʃō, mwɛ̃ʃō, etc. ; — et du groupe *t* + *y* non appuyé : puiser, pɔ̃ʃi, etc.

7° Les groupes *ss* + *y*, *st* + *y*, aboutissent à la chuintante *ɛ*.

Baisser : bɛ̃ɛi, abɛ̃ɛi ; froisser : frɛ̃ɛi.

8° Les groupes intérieurs *cs*, *sc*, aboutissent à la chuintante *ɛ*.

Laisser : lɛ̃ɛi, lâɛi ; buisson : bueō, buēō, bɛ̃ɛō, etc.

9° *s* initial aboutit à *ɛ*.

Quelques exemples (souris : ɛ̃ɔ̃ri, ɛ̃uri, etc.) sont particuliers à la Wallonie ; d'autres (sourd : ɛ̃ur ; sûr : ɛ̃ur) ne se rencontrent qu'au centre et au sud ; le plus grand nombre (six : ɛ̃ɛɛ, ɛ̃i ; siffler : ɛ̃uflɛ̃, ɛ̃uflɛ̃) occupent toute l'étendue de la région ardennaise.

10° L'*r* disparaît à la finale :

a) dans les infinitifs en *ir* ;

b) dans les suffixes *-eur* et *-oir* (quelle que soit leur forme) ;

c) dans les proclitiques.

Venir : vni, etc. ; — chasseur : tʃɛ̃sɔ̃, tʃɛ̃su, etc. ; entonnoir : atɔ̃nwɛ̃, atɔ̃nwɛ̃, atɔ̃nu, atɔ̃nɛ̃, etc. ; — car, ka ; encore, kō, etc.

11° *l* intérieur devant consonne tombe.

Coup : *kô* ; cheveu : *tʃfè*, *tʃfě*, etc.

Remarque. — Il en est de même de *l* final : sel, *sě* ; cou, *kô*, etc.

12° Dans les groupes *l + r*, *n + r*, *m + l*, il n'y a pas intercalation de consonne.

(Il) faudrait : *fôrě*, *fôrö*, *fôra* ; (ils) voudront, *vôrö*, *vurö*, *vôrā* ; moudre : *mür*, *mür* ; — (il) viendrait : *vêrě*, *vêrö*, *vêra*, *vāra*, *vārö* ; gendre : *dʒār*, *dʒēr*, *dʒēr* ; ensemble : *aeñn*, *aeñn*, *asān*, *asāl*, *asān* (*asāb* est très rare), etc.

13° Le *w* germanique reste intact.

Regarde, mot à mot guette : *wêt* ; guêpe : *wěsp*, *wasp*, *wap*, etc.

14° Le groupe *vw* est réduit à *w*.

Savoir : *sawě*, *sawa* ; voir : *war*, etc.

15° Les groupes *r + voyelle neutre*, *l + voyelle neutre*, subissent une *métathèse*.

Bretelle : *burtal*, *běrtěl* ; montre (moi cela), *mʏstěr*, *mʏstur*, *mʏtěr*, *mʏtur*, *mʏtěr*, etc. ; — (il) souffle, *eʏfěl*, *eʏful*, *eʏfěl* ; (il) enfle, *afěl*, *aful*, *afěl*, etc.

16° Morphologie. — A l'exception de quelques villages wallons, les premières et troisièmes personnes du pluriel des temps secondaires présentent la désinence *-ē*, issue de *-iens*.

II

PRINCIPAUX CARACTÈRES PHONÉTIQUES

DONT LES LIMITES SONT INDÉPENDANTES DES FRONTIÈRES DIALECTALES.

Les principaux traits caractéristiques des patois ardennais qui ne sont pas particuliers à un dialecte déterminé sont les suivants :

1° Le suffixe *-ëllu* présente les variantes *-ya*, *-ě*, *-yô* ;

2° Le suffixe *-ariu*, *-aria*, présente les variantes *-i*, *-yi*, *-ir*, *-yēr* ;

3° L'*a* suivi d'un *r* aboutit sporadiquement à *ô* ;

4° La voyelle neutre intercalaire présente les timbres *i*, *ě*, *ě*, *u* ;

5° Les voyelles nasales *ā* et *ō* sont souvent confondues ;

6° La voyelle nasale *ā* perd son caractère nasal ;

7° Enfin je réunirai dans un seul chapitre l'étude des principaux caractères morphologiques des parlers ardennais.

1° *Le suffixe -ëllu.*

J'ai publié un certain nombre de cartes qui permettent de se

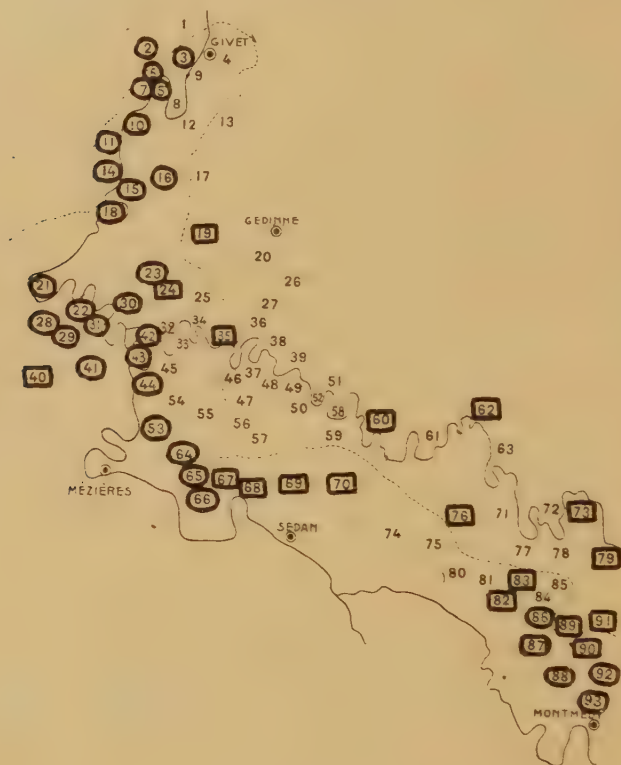


FIG. 79.

Fumée.

Le type régional de toute la région ardennaise est *fumir* ; les points entourés d'un cercle disent *fumÿr* ; les points entourés d'un rectangle disent *fumë*.

rendre compte des aires respectives de *-ya*, *-yô*, *-î* : *beau* (fig. 59), *conteau* (fig. 60), *peau* (fig. 62). A l'exception des formes champenoises en *-ya*, je n'ai relevé aucun flottement dans les mots, pour-

tant très nombreux, de cette série. Au point 14, à l'extrême limite des aires de *-ê* et de *-ya*, mon sujet employait quelquefois des formes en *-ya* : elle se reprenait habituellement, disant qu'elle singeait les habitants du village voisin. Elle corrigeait toujours sa petite fille quand celle-ci se servait de ces formes.

Les variations des représentants du suffixe *-ëllu* ne correspondent pas à des différences dialectales. Il n'y a pas lieu de s'en étonner.



FIG. 80.
Pierre (jeter des pierres).

Les formes en *-ya* sont issues des cas sujet-singulier régime-pluriel ; les formes en *-ê* des cas régime-singulier sujet-pluriel. Les deux formes ont existé partout, et il est étrange qu'elles n'aient pas subsisté dans le même patois pour des mots différents. Le travail d'unification est un travail postérieur ; il s'est opéré sous l'influence de *mots directeurs*, pour chaque village, et de *patois directeurs*, pour chaque région. Il est en effet impossible d'admettre que la majorité des mots aient présenté habituellement au point 11 les cas sujet-singulier régime-pluriel, tandis qu'au point 14 les mêmes mots pré-

sentaient habituellement les cas régime-singulier sujet-pluriel. La phonétique syntaxique ne peut expliquer une répartition aussi nette : cette répartition est le résultat d'un travail conscient et voulu.



FIG. 81.

Barbe.

Dans l'aire de *bârb*, les points entourés d'un cercle ne prononcent pas l'*r*.

2° Le suffixe *-ariu*.

Le suffixe *-ariu*, comme le suffixe *-ellu*, constitue un caractère linguistique extrêmement important : ses variantes sont indépendantes des frontières dialectales que j'ai tracées. Régulièrement *-ariu*, par l'intermédiaire d'une diphtongue *ié* accentuée sur le premier élément, aboutit partout à *i* : *pani*, panier, etc., etc. Mais la forme

féminine ne correspond pas à la forme masculine. Je ne publie que la carte *fumée*, exactement *fumière* (Fig. 79); gâtée en partie par l'intrusion de la forme française *fumée*, cette carte a l'avantage de présenter un mot qui n'a pu subir, depuis une époque assez éloignée, l'influence directe d'une forme française correspondante. Les cartes *gouttière*, *rivière*, *ouvrière*, *salière*, etc., offrent la même confusion.



FIG. 82.

Charme (arbre).

Les traits en pointillé marquent l'aire et les points où l'*r* a disparu ;
le trait plein délimite les voyelles *á* et *ô*.

La carte *pierre* (petra) montre aussi l'hésitation entre *i* et *y* dans des régions assez voisines, quoique dans une aire toute différente (Fig. 80).

Au point de vue des limites actuelles, les formes du suffixe *-ariu*, *-aria* sont en désaccord entre elles et en désaccord avec les frontières dialectales que j'ai tracées. Au point de vue historique, le double traitement des suffixes *-ariu* et *-aria* est étonnant. Le groupement, dans la carte *fumée*, des formes françaises *fumée* et des

formes *fumyêr* semble indiquer que le suffixe *-aria* a été francisé très anciennement. Actuellement le suffixe *-ariu* commence à subir l'influence du français ; des formes *fumyi* apparaissent dans la carte de *fumier* ; les points 29, 44, 64, 68, qui disent *fumyêr*, disent déjà *carbôni*, charbonnier ; 22 et 28 disent *pani*, panier ; à côté de *pommier*, qui a partout *-i*, la carte *peuplier* offre des variantes *pæplyê*, *pæplyê*, *pæpyê*, qui occupent une partie du domaine wallon



FIG. 83.

Hart (couper des harts).

(10, 11, 13, 15, 17, — 61 à 63). La confusion de la carte *fumée* est donc le résultat d'une double invasion française ; l'une, ancienne, au nord et au sud, a modifié le suffixe sans toucher au mot ; la seconde, au sud et surtout au centre, sur la ligne de la Semoy, remplace la forme autochtone du mot par la forme française.

Le suffixe *-ariu*, *-aria*, aboutissait donc régulièrement à *-i*, *-ir*, dans toute l'étendue de la région ardennaise. Mais il était particulièrement exposé, comme tous les suffixes, à prendre une forme française. Toutefois, alors que la forme masculine reste intacte (carte *pommier*) ou du moins se francise à demi (suffixe *-yr*), la forme féminine présente un état de francisation très avancé.

3° *a* suivi de *r*.

Je ne publie que quelques cartes, qui suffisent à montrer la confusion complète des produits de l'*a* devant *r* et devant *s*. Les types *ôr*, *hôr*, *hart*, couvrent une grande partie de la région ardennaise (Fig. 83); *pôr*, présente au sud une aire *pâr*, à laquelle il faut



FIG. 84.

Part (donnez-moi ma part).

Comparez les articles : *autre part*, *nulle part*.

ajouter le point 70. En comparant cette carte (donne-moi ma *part*, Fig. 84) aux articles *nulle part* et *autre part*, on voit que la forme *pôr* est elle-même une forme secondaire, qui s'est substituée récemment au nord à la forme *pô*. La carte *arbre* (fig. 68) nous montre, au nord et au sud, deux aires étendues de *âp*; les cartes *lard*, *barbe*, n'ont plus qu'exceptionnellement des formes avec *ô*; une aire restreinte au centre a conservé *bôrb* (Fig. 81); quelques points au sud ont encore *lôr* (Fig. 86). *Sarcler* offre une étape intermédiaire (Fig. 85).

La carte *buis* (*pâque*, *pâquette*, fig. 69), comparée à la carte *pâte* (fig. 70), prouve que la confusion est la même pour l'*a* suivi d'un *s*; devant un *y* la carte *haie* présente aussi une répartition qui lui propre (fig. 77).

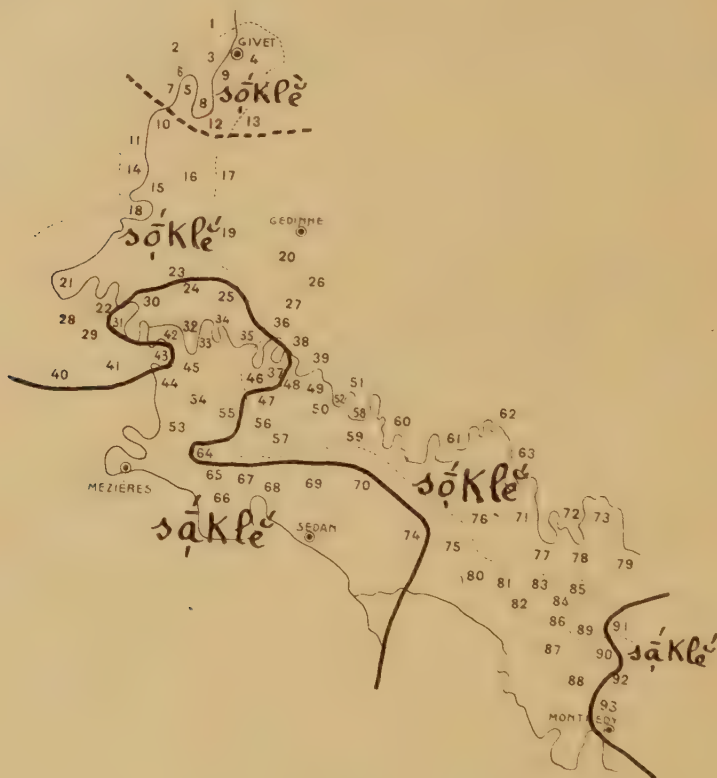


FIG. 85.
Sarclet.

Les mêmes cartes, auxquelles on peut ajouter les cartes *borgne* (fig. 29), *corde* (fig. 30), permettent d'étudier un second caractère phonétique, la chute de l'*r* devant consonne en syllabe accentuée. Ce caractère est indépendant du premier. En Wallonie, on dit *pôr* dans *ma part*, *pô* dans *nulla part*, *autre part*; la forme *pîr* n'existe pas. Les points 11, 14, 15, 18, 45, 49, 85 ont, au lieu de *bôb*, *bâb*, *bâp*, avec un *â*, mais sans *r*. La confusion est donc complète. Au point de vue historique, elle apparaît comme récente et causée par l'invasion des formes

françaises : on corrige *bôrb* ou *bâb* sur *barbe*, suivant les villages. Comme pour le suffixe *-ariu*, on peut rétablir l'unité primitive et affirmer que toute la région ardennaise a connu *pôr*, part, et *ôp*, arbre.



FIG. 86.

Lard (couenne de lard).

Les points 63, 92 et 93 disent *lôr*.

4° La voyelle neutre intercalaire.

Dans la région ardennaise, toute voyelle atone tend à disparaître : les groupes de consonnes imprononçables sont résolus par l'insertion d'une voyelle neutre, qui joue le rôle de *l'e sourd* du français, mais dont l'usage est beaucoup plus répandu.

Les patois que j'ai étudiés emploient quatre voyelles différentes : *i*, *ê*, *œ* et *u*. Les limites de ces voyelles ne correspondent à des frontières dialectales que par hasard, vers les points 35, 37, 47. Au point de vue historique, cette disposition s'explique facilement : il s'agit

de voyelles atones, et par là-même imprécises et variables. Au point de vue des différences dialectales l'importance de ce caractère est énorme : il n'est pas de phrase qui ne présente plusieurs exemples de cette voyelle.



FIG. 87.

Voyelle neutre intercalaire, d'après les formes de l'article *le*
(*li, lu, lœ, ël*, rarement *lë*).

J'ai dû renoncer à indiquer les variantes, qui sont innombrables.

5° Confusion des voyelles nasales *ā* et *ô*.

La confusion des voyelles nasales *ā* et *ô* aboutit généralement à la disparition de l'une des deux voyelles. Il semble bien que cette confusion ait été étendue à la région ardennaise tout entière : actuellement encore (ils) *sont* hésite partout entre *sā* et *sô* ; *taon* se dit presque partout *layā* ; la désinence de la troisième personne du pluriel de l'indicatif présent et du futur, qui est, au centre, *-ā*, *-ă*, et *-a*, semble avoir été primitivement *-ô*. De cette confusion primi-

tive il ne reste que des traces : au nord, en Wallonie, une aire très irrégulière où $\tilde{a}$ et $\tilde{o}$ sont confondus en $\tilde{o}$; à l'extrême sud, une aire également irrégulière où $\tilde{a}$ et $\tilde{o}$ ont abouti à $\tilde{a}$. L'extension très variable du phénomène suivant les différents mots et la régression



FIG. 88.

Confusion des voyelles nasales $\tilde{a}$, $\tilde{o}$.

1° — Aire où la voyelle $\tilde{o}$ a remplacé la voyelle $\tilde{a}$ (d'après les articles *champ*, *chambre*). Au point 19 le vieillard prononce $\tilde{a}$, $\tilde{o}$; mais la jeune femme distingue les sons $\tilde{a}$ et $\tilde{o}$.

2° — L'aire de $\tilde{a}$ avec les points 57 et 64 représente la prononciation $d\tilde{a}$, donc. Les points entourés d'un rectangle offrent les voyelles $s\tilde{a}$, $\tilde{a}$, dans le mot *maison*. A l'article *raison*, je n'ai noté que la voyelle $\tilde{o}$.

rapide de ce caractère s'expliquent aisément : les patoisants ne considèrent pas cette confusion comme un caractère patois, mais

comme une *faute de prononciation*, aussi condamnable en patois qu'en français. La nasale $\tilde{e}_n$, qui apparaît sporadiquement dans tout le centre de notre domaine, semble être une imitation malheureuse du son $\bar{o}$, que l'on commence aujourd'hui à prononcer correctement.

Le cliché que je reproduis montre l'importance géographique de cette confusion : elle contribue à donner aux parlers qui la présentent un aspect très particulier qui les distingue absolument des parlers voisins.

6° *La voyelle $\tilde{a}$ perd son caractère nasal.*

La voyelle $\tilde{a}$ présente au centre et au sud de la région ardennaise des cas extrêmement nombreux de dénasalisation. Cette évolution de l' $\tilde{a}$ est le point de départ d'une foule de variantes.

a) La dénasalisation n'atteint ni toutes les formes, ni tous les mots. Il semble bien que le participe présent soit toujours demeuré en $\tilde{a}$. — Les cartes que j'ai déjà publiées permettent de constater dans des cas analogues un très grand flottement. L'aire d'*atq̄d*, *attendre* (fig. 1), ne coïncide pas avec celle de *k̄ma*, *comment* (fig. 2); *vad*, *vendre* (fig. 6) est répandu partout; *f̄ad*, *fendre* (fig. 3), se trouve à huit points à côté de *fad*; *r̄ad*, *rendre* (fig. 4), occupe à peu près tout le centre du domaine champenois : *rad* est réduit à une aire restreinte.

b) Les produits de la dénasalisation sont extrêmement divers suivant les mots et les villages. Les variantes que j'ai notées sont assez nombreuses, $\tilde{a}$, $\tilde{a}$ (1/2 n.), $\tilde{a}$, *a* et δ : il en est d'autres plus délicates qu'aucune graphie ne peut reproduire. Les exemples sont faciles à réunir : presque tous les mots français qui présentent la voyelle $\tilde{a}$ offrent des étapes diverses dans la dénasalisation de la voyelle.

La dénasalisation de $\tilde{a}$ est donc une cause importante de différenciation entre les parlers ardennais en dehors de toute limite dialectale.

7° *La morphologie des patois ardennais.*

L'importance des caractères morphologiques est très grande. Ils constituent en effet un système rigoureux; le retour fréquent des mêmes formes leur assure une stabilité relative.

Ces faits présentent actuellement un état de très grande confusion. Vingt villages de la vallée de la Meuse, entre Revin et Givet, connaissent trois désinences de troisième personne pluriel de l'indicatif présent : *-ô*, *-ê*, *-a*; trois formes pour le singulier de l'imparfait de l'indicatif et du conditionnel : *-ê*, *-ê*, *-ô*; *que nous ayons* (il faut que nous ayons de la patience) se dit dans le domaine wallon : *ôyâe*, *ôyôe*, *ôyêe*, *êeôe*, *êjôe*, *ueôe*, *ueêe*, *ôyôy*, *ueôy*, *ueô*, *ueae* et *ueâ* (points 1 à 21, 27). Les vingt-deux mêmes villages connaissent onze formes du mot *que nous soyons* (il faut que nous soyons bien bons) : *sôyâe*, *sôyôe*, *fueôe*, *furôe*, *sueêe*, *sêeôe*, *sôyôy*, *fueôy*, *sueôy*, *sôyaf*, *sueae*; le point 21 dit *fueô*; les cinq points du sud-wallon qui conservent une forme de subjonctif disent : *sueêe*, *sôyêe*, *suee*. Il en est de même au centre du domaine ardennais : la désinence de la troisième personne du pluriel de l'indicatif présent, qui est originairement *-â*, se confond avec la forme française *-ô*, et présente tous les degrés de la dénasalition (*â*, *â*, *ô*, *â*, *â* 1/2 n., *â*, *a*, *ô*). Les trois personnes du singulier de l'imparfait et du conditionnel ont trois désinences, *-a*, *-wa*, *-ô*, auxquelles il faut ajouter les désinences françaises. La troisième personne du singulier de l'imparfait du verbe *être* offre dans toute l'étendue de mon domaine les formes : *astê*, *astô*, *êstô*, *êta*, *êtê*, *êtwa*, *êtô*, *atô* et *êr*.

J'ai renoncé, dans ces conditions, à utiliser les désinences verbales pour la détermination des limites de dialectes. Les limites de dialectes sont flottantes; les désinences verbales sont nombreuses : il est à peu près nécessaire que la limite d'un caractère corresponde en gros avec une frontière dialectale. Cependant un fait, syntactique et morphologique à la fois, doit être retenu : le subjonctif, caractérisé par la désinence *ε* (-issem), n'existe plus qu'en Wallonie et dans les patois lorrains : le domaine champenois a perdu le mode avec la forme.

Les formes pronominales sont aussi variées que les formes verbales. Les *pronoms personnels*, qui ne sont pas accentués, ont subi de nombreuses déformations. Le pronom *vous*, devant voyelle, se présente sous cinq formes : *vu*^z, *u*^z, *z*, *u*^z, *v* ; devant consonne, il aboutit à *vu* (*vδ*), *u*, *v* (*vê*), *ê*, *f*. Le pronom *tu* est généralement réduit à *t* à la finale (où *va t*, où *vas-tu*). Au centre de la région ardennaise on a restitué le pronom dans ces formes : *asi t lè* (assieds-toi). Le pronom *je* a été substitué à *nous* suivant une limite bizarre qui, descendant du nord vers le sud, sépare en deux la région ardennaise dans toute sa partie septentrionale et centrale.

Les *pronoms possessifs* présentent eux aussi des variations très grandes. Le pronom *mon* devant consonne est généralement réduit à la consonne *m* + voyelle neutre. Dans une partie des villages champenois, par analogie avec les formes *m ami*, *ma amie*, le pronom masculin s'est confondu avec le pronom féminin : on dit *ma* fille et *ma* garçon. Les conséquences de ce fait ont été très graves. Dans cette région, le pronom *notre* n'a qu'une forme pour le masculin et le féminin ; une voyelle suivie d'une nasale articulée se nasalise : on dit *èn* ouvrier et *èn* ouvrière (ou, à l'image du français populaire *èn* ouvrier et *èn* ouvrière). Tous les mots commençant par une voyelle n'ont donc plus de marque du genre. L'emploi d'un possessif unique pour les deux genres devant les mots commençant par une consonne a amené la disparition de la notion même de genre. Il serait intéressant d'étudier les conséquences d'un pareil fait dans un patois livré à lui-même : malheureusement cette région est profondément pénétrée de français dès une époque ancienne. — Le pronom *notre*, comme en picard, aboutit à la forme *nô* pour le masculin et le féminin ; cette forme, sous l'influence de *mon*, *ton*, *son*, est devenue *nò*. Il faut ajouter aux variantes *nò*, *nó* et *nò* deux formes wallonnes régulières, *nôs* et *nôst*, et la forme française et lorraine *nôt*.

Les formes contractées de l'article sont très variées. En Wallonie, où la forme féminine de l'article se confond avec la forme masculine, *de la* est représenté par *dul*, *dêl*, *dul*, *dâl* et *dòl*. Dans la région ardennaise, *du* se dit *du*, *dò*, et présente trois aires distinctes de *du* (fig. 89). *Au*, en champenois, devient régulièrement *â* ; il s'est confondu avec les formes régulières de *en* + *le* : *u*, *ô* et *â*.

Les pronoms *démonstratifs* ont conservé à côté des formes françaises actuelles des formes anciennes (*cestuy*). Le jeu des lois de la phonétique syntactique a dédoublé les formes de *cestuy* devenu *sti* : *sti*, *sit*, *sêt*, *sut*, etc. Les formes accentuées (*styla*) sont restées à côté des formes atones. Enfin on a refait des formes féminines à l'aide de



FIG. 89.
Du (de + le).

Au point 27, j'ai noté quelquefois *du*.

deux désinences féminines, *l* et *t* : *celle-là-l*, *celle-là-t* (*stèllal*, *stèllat*). Des croisements, des emprunts (*sèl syal*, au point 18, est liégeois), des traitements phonétiques secondaires (*l* intervocalique devient *y*), ont augmenté encore la confusion.

Les *adverbes interrogatifs* présentent eux aussi une très grande variété. La forme de ces adverbes est assez souple : ils tendent,

comme les adverbes de temps (*hui, aujourd'hui, au jour d'aujourd'hui*), à se renforcer : d'un autre côté, quand ils deviennent trop longs, ils doivent s'abrèger dans les interrogations pressantes. Les procédés de renforcement et d'abréviation sont nombreux; l'adverbe interrogatif *où* se dit : *où, où que, à où, de où que, où ce que, de où ce que, et de où ce que*; et par abréviation : *est-ce que, ce que*. L'adverbe est quelquefois répété, *où où que, où de où que*. Dans la phrase : « la fenêtre *où* tu couds », j'ai relevé dix-huit types différents d'adverbes, dont chacun présente plusieurs traitements différents (*et + où + ce + que, èysk, èusk, èysk, èusk*). Ces formes ont même influencé celles de la conjonction de coordination *ou*, qui présente au point 20 une forme : *et + de + où + ce + que*.

Je n'épuiserai pas la liste des exemples : je veux simplement montrer la confusion générale des formes dans l'intérieur de chaque dialecte et entre les différents dialectes. Cette confusion provient de trois causes principales : l'invasion des formes françaises; les évolutions phonétiques, qui ont multiplié, par exemple, les produits d'une voyelle unique (-*è*, désinence de troisième personne du pluriel de l'indicatif présent); et surtout les créations analogiques. Des cartes comme celles de *que nous ayons, que nous soyons, où*, montrent bien l'indépendance de chaque village et le triomphe des formes individuelles, aussitôt qu'un mot échappe à la force conservatrice d'une loi générale. Les tendances analogiques l'emportent de beaucoup sur la tradition : les premières et les troisièmes personnes du pluriel ont été partout assimilées les unes aux autres; dans les temps secondaires, une forme unique tend à s'établir pour les trois personnes du singulier et les trois personnes du pluriel.

CONCLUSION

Les limites dialectales existent, mais leur existence est purement abstraite et historique. Actuellement elles sont en partie dissimulées par le développement de caractères linguistiques nouveaux et la disparition de caractères anciens. Ce n'est que par exception qu'on peut reconnaître une limite primitive dans le fouillis des évolutions secondaires.

Il est certain que les parlers des races primitives qui se sont installées de côté et d'autre de la frontière linguistique ont été nettement distincts. De chaque côté de la limite de l'Ardenne, les différences de races sont visibles encore aujourd'hui et ont frappé tous les géographes. La Famenne, dévastée et dépeuplée au cours de trois siècles d'incursions franques, a dû à sa fertilité et à sa position d'être colonisée d'une manière très dense par les peuplades germaniques. Le pays rémois semble avoir été occupé par un petit nombre de conquérants à une époque tardive. Les dialectes anciens ont été séparés jusqu'à une époque assez récente par une frontière naturelle : la forêt d'Ardenne est restée aujourd'hui encore une limite ; de Givet à Écouvieux, elle n'est percée d'aucune ligne de chemin de fer ; le système de routes date du xix^e siècle. Malgré ces circonstances favorables, la limite entre le wallon et le champenois a subi de graves modifications. Les principaux traits phonétiques du champenois sont mourants ; des débris nous permettent seuls de déterminer leur aire primitive. Le wallon lui-même témoigne d'une vie linguistique intense : des caractères vivants dans le *Registre de REVIN* n'existent plus aujourd'hui que dans quelques mots isolés ; la confusion de *æ* et de *e*, de *ō* et de *ā*, ont amené l'apparition de limites secondaires ; plus anciennement le traitement des diphtongues pri-

mitives *ié*, *uæ*, *wa*, a été différent dans des villages voisins. La puissance de diversification s'est fait sentir surtout dans la morphologie : chaque centre linguistique a développé un système particulier de formes. L'hétérogénéité croissante des groupes isolés dissimule les différences fondamentales des dialectes primitifs.

L'invasion du français a eu une importance plus grande encore. Là où l'ancienne limite semble marquée de la manière la plus nette, dans la vallée de la Meuse, entre Revin et Anchamps, on peut voir les traits phonétiques reculer un à un en suivant le cours de la rivière. Quand la série phonétique est restée bien vivante, des mots isolés sont francisés sur une aire plus ou moins importante et préparent le recul prochain de la limite. Pour le vocabulaire en particulier, les influences contradictoires ont fait disparaître complètement la frontière primitive. Il n'est pas douteux que les Wallons et les Champenois du haut moyen âge n'aient possédé des mots à eux dans le fonds commun du roman : *strê* à côté de *paille*, *âsin* à côté de *fumier*, *bîz* à côté de *tuyau*, ont un caractère nettement local. Actuellement ces mots sont répartis d'une manière irrégulière : la seule loi que l'on puisse établir est celle du recul constant du terme dialectal devant le terme français. Mais cette loi est récente et présente elle-même de nombreuses exceptions.

La limite du wallon et du champenois est demeurée assez nette : la limite du champenois et du lorrain est impossible à tracer et difficile à restituer. Les caractères dialectaux sont moins nettement tranchés ; les populations se sont mélangées plus intimement dès une époque plus ancienne ; l'influence française s'est exercée plus profondément et a modifié complètement la phonétique primitive des parlers.

En dernière analyse, une limite dialectale est une limite vivante, et sa vie participe au genre d'existence le plus compliqué que nous connaissions, au genre sociologique. Les savants qui rêvent d'un mur linguistique entre deux villages, ceux qui se refusent à admettre l'existence d'une limite linguistique parce qu'elle n'est commune ni à deux sujets, ni à deux villages, ni à deux mots, ni à deux caractères phonétiques, ne se rendent pas compte de la réalité des faits linguistiques. La même personne dit spontanément

un *fwî*, et, dans son parler réfléchi, alterne entre le patois *frâ* et le français *frwi* (*Étude phonétique des Patois d'Ardenne*, p. 34). Dans un village on répudie tel mot comme une honte et on se fait gloire d'une prononciation déterminée. Le langage de chacun, le langage du groupe est en perpétuel changement ; dix siècles de guerres ont bouleversé les villages ; des relations séculaires, des mariages traditionnels ont introduit régulièrement, sans cesse, des éléments nouveaux ; des émigrations ont précipité dans un centre déterminé une minorité d'éléments nouveaux, dont l'influence a été sensible, ou une majorité d'éléments nouveaux, dont l'influence a été prépondérante. Depuis le XIII^e siècle, dans chaque agglomération importante, des gens se sont efforcés d'écrire et peut-être de parler en français. De cette extraordinaire confusion de tendances, de cette vie intense du langage à tous les degrés résulte un organisme extraordinairement complexe, le langage d'un groupe social. Il ne faut pas s'étonner si les rapports entre ces organismes sont également complexes et si les différences entre eux ne sont pas simples et nettement tranchées. Les faits biologiques sont d'une simplicité relative par rapport aux faits sociologiques : toutefois les naturalistes et les botanistes distinguent des espèces, malgré l'existence des types de transition et les innombrables particularités individuelles. Il faut distinguer de même des dialectes et établir leurs limites : ces limites n'ont aujourd'hui qu'une réalité scientifique ; elles n'ont jamais pu avoir pratiquement une valeur absolue, parce qu'on parle pour être compris, et que deux hommes, deux langages voisins s'adaptent nécessairement l'un à l'autre d'une manière inconsciente par le fait même qu'ils se trouvent rapprochés.

Vu, le 13 janvier 1912,

Le Doyen de la Faculté des Lettres de l'Université de Paris,

A. CROISSET.

Vu et permis d'imprimer,

Le Vice-Recteur de l'Académie de Paris,

L. LIARD.

TABLE DES MATIÈRES

	Pages.
INTRODUCTION.....	7
CONSTITUTION GÉOLOGIQUE ET ASPECT GÉOGRAPHIQUE DU PAYS D'ARDENNE.....	25
HISTOIRE DU PAYS D'ARDENNE.....	40
L'époque préromaine.....	42
Noms de lieux préromains.....	48
ÉPOQUE GALLO-ROMAINE.....	54
Les divisions administratives gallo-romaines; les cités...	65
LA COLONISATION GERMANIQUE.....	68
Noms de lieux d'origine franque.....	77
L'ÉPOQUE FRANQUE.....	97
Les Pagi Francs.....	97
Les Royaumes Francs.....	101
L'expansion du Christianisme.....	104
Les principautés ecclésiastiques.....	108
Les Invasions normandes.....	110
Conclusion.....	114
L'ÉPOQUE FÉODALE.....	116
L'Empire.....	117
La France.....	125
L'ÉPOQUE MODERNE. LA CONSTITUTION DE LA FRONTIÈRE FRAN- ÇAISE.....	130
État des villages au moyen âge et à l'époque moderne..	135

LA LIMITE DES DIALECTES WALLON, CHAMPENOIS ET LORRAIN EN ARDENNE.....	149
--	-----

FAITS POSITIFS.

I. Limite du dialecte wallon et des dialectes champenois et lorrain	149
Conclusion.....	179
II. Limite du dialecte champenois et des dialectes wallon et lorrain.....	186
Conclusion.....	198
III. Limite du dialecte lorrain et des dialectes wallon et champenois.....	199
Conclusion.....	212

FAITS NÉGATIFS.

I. Principaux caractères phonétiques communs à toute la région ardennaise.....	213
II. Principaux caractères phonétiques dont les limites sont indépendantes des limites dialectales.....	215
CONCLUSION.....	231

TABLE DES CARTES LINGUISTIQUES

PUBLIÉES DANS CE VOLUME

Mots.	N ^{os} des figures.	Mots.	N ^{os} des figures.
âge.....	67	comment.....	2
aiguille.....	48	copeau (de hache).....	34
aile (aire de éy).....	42	corde.....	30
appuyer.....	33	couteau.....	60
arbre.....	68	dimanche.....	49
arête (de poisson).....	10	doigt.....	15
attendre (attends-moi, at- tendez-moi).....	1	donc (type dā).....	88
aujourd'hui.....	55	dormir.....	31
aveugle.....	54	du (de + le).....	89
avoine.....	71	eau.....	47
balayer.....	45	engraisser (son veau)....	46
barbe.....	81	entonnoir.....	16
beau.....	59	épine.....	35
berceau.....	73	étable.....	36
bête.....	11	faim.....	37
bœuf.....	23	faire.....	41
bois (tas de bois, fendre du bois, j'irai au bois).....	14	fait (il).....	65
borgne.....	29	fendre (le bois).....	3
bras.....	44	feu.....	52
buis.....	69	fil (à coudre; type fiyě)..<	42
chambre (type tšòp).....	88	foin.....	24
champ (type tšò).....	88	froid.....	17
changer.....	8	fumée.....	79
charme (arbre).....	82	fumier.....	50
chenille.....	75	hache.....	76
		haie.....	77
		hart (limite de l'h).....	78

Mots.	N ^{os} des figures.	Mots.	N ^{os} des figures.
hart (voyelles).....	83	raide.....	18
jambe.....	64	rendre.....	4
jaune.....	61	sarcler.....	85
jeu.....	53	savoir.....	19
lait.....	66	seigle.....	20
lanterne.....	12	semaine.....	40
lard.....	86	soif.....	21
lui.....	56	tendre (un fruit tendre)..	5
luit (le soleil luit).....	57	tête.....	13
main.....	38	toit.....	22
maison (type avec <i>ā</i> final)	88	tort.....	32
mange (du pain).....	9	veau.....	63
mener.....	72	vendre.....	6
neige, (il) neige.....	43	vendredi.....	7
neuf (un habit neuf).....	25	village (type <i>vijaty</i>).....	42
nuît.....	58		
œuf.....	26		
pain.....	39		
part.....	84		
pâte.....	70		
peau.....	62		
piere.....	80		
pleuvoir.....	27		
pluie.....	28		
porc.....	74		

CARTES GÉNÉRALES

Limite des dialectes wallon et champenois.....	51
Confusion des voyelles nasales <i>ā</i> , <i>ô</i>	88
Voyelle neutre intercalaire <i>l</i> intervocalique ou final	87
aboutit à <i>y</i>	42

ERRATA

Page 32, ligne 17, lire : rive gauche ; ligne 20, lire : rive droite ; ligne 21, corriger *la Lutinière*.

Page 37, ligne 9, corriger : la Meuse, venant de l'est, tourne brusquement dans la direction du nord.

P. 38. Les contenances en hectares sont empruntées à l'*Annuaire administratif, commercial et industriel du département des Ardennes*. Elles sont vraisemblablement fausses. Les statistiques relèvent les contenances sur les matrices cadastrales : or ces pièces sont rédigées au point de vue de l'impôt foncier. Les terrains militaires n'y sont jamais portés ; les bois de l'État le sont rarement ; les routes et les rivières sont laissées de côté. Ces éléments d'erreurs sont extrêmement importants pour tout le nord de la région que j'ai étudiée. (Communication d'un ancien contrôleur des contributions directes.)

P. 50, l. 8. Le Ruisseau de la *Lyre* est affluent de droite de la Semoy et s'y jette à Laval-Dieu (1580, ru d'Allier ; 1621, d'Allie ; 1623, d'Aillyer ; 1672, ruisseau de l'Alliere ; Papiers de Justice de Château-Regnault, Archives départementales des Ardennes, non classés). Il faut donc corriger l'*Alyre*.

P. 55. La voie romaine venant de Guillooy franchissait la Meuse au moyen d'un pont situé entre le pont suspendu et le pont du chemin de fer ; elle traversait obliquement le village actuel de Montcy, passait entre la Meuse et le moulin Godart et continuait en droite ligne, suivant la limite des territoires d'Aiglemont et de Montcy-Saint-Pierre. Le gué des Romains, au bas de la côte d'Aiglemont, ne peut donc appartenir à cette voie. Il servait vraisemblablement à un raccourci qui permettait aux voyageurs venant de Cologne de rejoindre la voie de Castrice à Bavay en évitant l'agglomération de

Castrice et la double traversée du fleuve. (Communication de M. NUMA ALBOT.)

P. 64, l. 25, lisez : le ruisseau de *Tinely*.

P. 69, l. 11. Le trésor de Montcy a été trouvé en réalité à Romery, sur la Meuse, à quelques kilomètres en amont de Mézières. Romery a possédé un établissement romain et un pont (lieu-dit *les Archures*).

P. 71, note 2. Ave est situé à vingt kilomètres à l'est de Givet.

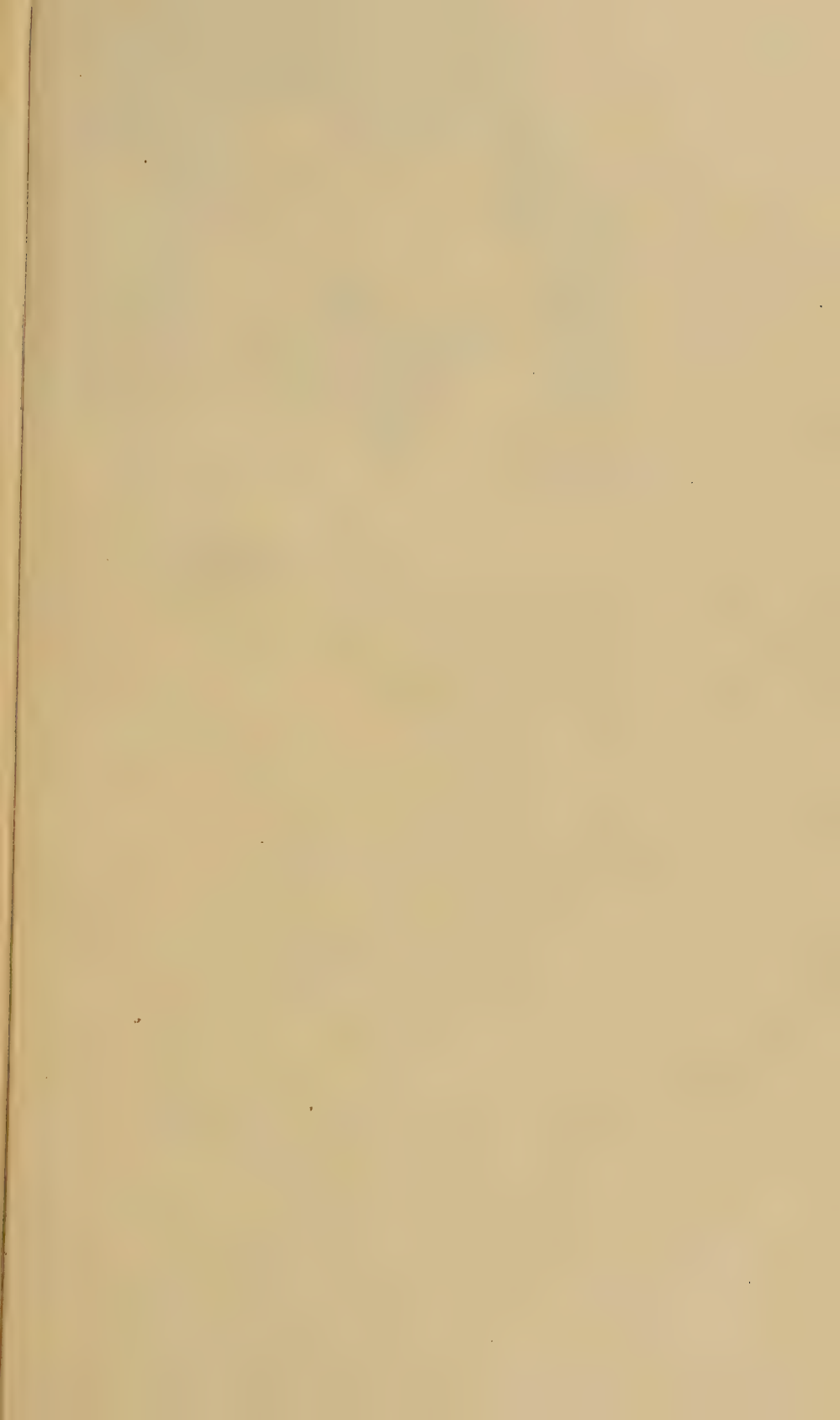
P. 72. Un tumulus franc à Fromelennes, près Givet (lieu-dit *Ripel*), a été signalé par Jean HUBERT, *Géographie des Ardennes*, comme un cimetière espagnol. Entre Mézières et Sedan, de nombreuses sépultures franques ont été mises au jour à *Manicourt*, écart de Novion-sur-Meuse. (Communication de M. NUMA ALBOT.)

P. 87, l. 26. L'occupation prussienne n'a duré que quelques mois après la guerre de 1870-1871. Les mots cités auraient été introduits après 1815 : l'occupation étrangère a duré alors près de trois ans.

P. 101, note 2. *Aduno* serait plutôt *Osnes*, village situé à quelques kilomètres de Carignan.

P. 109, l. 2. Le comte de Rethel reconnaît à l'évêque de Liège la possession des villages cités ; mais l'évêque devait l'hommage au comte pour les mêmes villages.

P. 122, l. 22. Mohon et Lafrancheville relevaient du duché de Luxembourg (C.-G. ROLAND, *Orchimont et ses Fiefs*, p. 44 et note).



MACON, PROTAT FRÈRES, IMPRIMEURS
